Récréations dramatiques des
pensionnats et des familles

RÉCRÉATIONS

DRAMATIQUES

DES

PENSIONNATS ET DES FAMILLES.

RÉCRÉATIONS
DRAMATIQUES
DES
PENSIONNATS ET DES FAMILLES.

DRAMES,

CHARADES EN ACTION, SCÈNES COMIQUES, PANTOMIMES;
PLANS DE RÉCRÉATIONS;
CONSEILS
pour faciliter la représentation, la mise en scène, le choix et la confection des costumes, l'exécution économique des décors;
RÈGLES POUR LA COMPOSITION DES CHARADES EN ACTION;
Avec de fort jolies gravures.



TOURNAI
TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN ET FILS,
LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1852

POURQUOI AI-JE PUBLIÉ CE RECUEIL?

C'est d'abord, mon cher lecteur, la nécessité qui m'y a contraint. Il me fallait créer, à quelqu'un, des ressources pécuniaires pour une entreprise d'où dépendait son avenir, et, pour résoudre ce problème, je n'avais pas un sou.

Un beau jour je trouve, au fond d'un tiroir de mon bureau, un fatras de papiers griffonnés par moi. Ils avaient rempli leur office et n'attendaient que le moment où, les tirant de leur retraite, pour les remplacer par de nouveaux papiers, je les enverrais, chez quelque honnête épicier, envelopper le poivre, le café, et peut-être, pour les plus nets d'entre eux, le sucre candi. Tel était leur avenir.

Avant de prononcer leur sentence, j'ai voulu les revoir un à un, comme pour leur dire un dernier adieu ; tout en les retournant, j'ai relu quelques fragments, puis je me suis laissé aller à un sentiment de compassion, au souvenir des services qu'ils avaient rendus avant d'être écroués dans mon bureau. — Méritaient-ils qu'on les sacrifiât ainsi, ces pauvres chiffons ?

Les uns avaient fait rire de bon cœur aux solennités des distributions de prix. Est-ce un crime que de faire rire de nos jours comme on riait au bon vieux temps? D'autres avaient fait verser de douces larmes aux mêmes solennités. Ce n'est pas un petit mérite que de tirer des larmes des yeux en plein dix-neuvième siècle. Aucun d'eux n'avait à se reprocher d'avoir fait bâiller ; aucun n'avait été l'occasion d'une mauvaise pensée; plusieurs pouvaient peut-être prétendre qu'ils avaient donné d'utiles leçons.

Il ne restait donc à alléguer contre eux qu'un seul grief, c'est qu'étant désormais inutiles, ils occupaient dans mon bureau une trop large place. Il n'y avait pas là motif suffisant pour les anéantir. Où en serions-nous donc, si on détruisait toutes les inutilités qui tiennent de la place dans ce monde?

Tout en raisonnant de la sorte, j'étais devenu, à mon insu, l'avocat de ces pauvres délaissés.

On a bien raison de dire qu'une bonne action est toujours récompensée.

A peine avais-je résolu de leur conserver l'existence, qu'il m'est venu à la pensée que ces vieux serviteurs pourraient bien me fournir la ressource dont j'avais besoin. — J'ai cru qu'ils plairaient aujourd'hui comme ils avaient plu autrefois. J'ai eu même la témérité d'espérer qu'on me saurait bon gré de publier les petits drames qu'ils contenaient sur leurs feuillets en lambeaux. Dès lors je les traitai avec les plus grands égards, je les retirai de mon bureau, non plus pour les envoyer à l'épicier, mais pour secouer la poussière qui les souillait. Je rajustai les fragments arrachés, j'étais rempli de vénération pour mes vieilles paperasses.

Bientôt mon idée première a pris du développement. « Si j'ajoutais à ce » recueil, les charades en action, les petites scènes comiques et enfin tous les » plans de récréation que j'ai dû imaginer depuis douze années pour l'amu- » sement de nos chers élèves, ma publication aurait un succès assuré. »

Je me rappelai alors tous nos embarras, lorsqu'aux jours de congé, le mauvais temps rendait la promenade impossible. « Que ferons-nous aujour-» d'hui pour amuser nos enfants ? » *disions-nous. Et pendant les délibérations, les préparatifs, etc., le temps s'écoulait, et nous nous prenions à regretter qu'il ne soit venu en pensée à personne de publier un ouvrage du genre de celui que je risque aujourd'hui.*

Il faut s'être occupé de l'éducation des jeunes gens pour comprendre la part qu'il convient de faire à leurs jeux, à leurs amusements. C'est chose plus importante qu'on ne croit que de récréer des élèves, et il n'est pas toujours facile d'y réussir. Les Récréations dramatiques *viendront en aide aux Directeurs des maisons d'éducation en leur fournissant, outre les drames destinés à être représentés en public, une série de récréations de famille.*

Les trois premières livraisons qui paraissent en même temps que ces lignes, donneront une idée exacte du plan que je me suis tracé.

J'ai débuté par quelques conseils généraux sur la manière d'exercer les élèves à la représentation des drames. — Je donne ensuite les règles de la Charade en action, *et je cherche à faire bien comprendre cet exercice qui réunit les conditions nécessaires pour être, à la fois, utile et amusant.*

A la suite des préceptes se trouve une pièce en quatre actes intitulée : Un mensonge. *La gravure du frontispice représente le passage le plus difficile de la pièce pour la mise en scène. Une autre gravure représente le dénouement de la pièce. J'ai donné moi-même les dessins de ces gravures, afin qu'elles puissent servir pour la mise en scène, la disposition du théâtre et les costumes. J'ai mis une exactitude rigoureuse dans l'exécution, et je crois que ceux qui exerceront les élèves apprécieront l'avantage de cette partie de ma publication. La pièce est accompagnée de notes qui ont pour but d'en faciliter la représentation. J'y parle de la disposition du théâtre, des décors, de la manière de produire les différents effets, tels que :* éclairs, bruit du tonnerre, imitation des vagues de la mer, *etc. ; enfin j'entre dans de petits détails qu'on ne trouvera pas inutiles.*

Tel est le plan que je suivrai pour chaque pièce.

Après la première pièce, vient une charade en action.

J'espère pouvoir donner, toutes les deux livraisons, un drame complet et une charade, qui sera remplacée quelquefois par une scène comique ou par un plan de récréation, suivant que le drame tiendra plus ou moins de place.

*Pour donner à mes souscripteurs le plus de matière possible dans chaque livraison, j'ai fait en sorte de ne pas laisser de blancs. Je me suis peut-être un peu écarté en cela des règles de l'*art typographique, *j'entends de l'*art typographique moderne, *qui consiste à remplir un volume avec fort peu de matière. J'aurais pu, en plaçant les noms des personnages au milieu de la page, au lieu de les mettre en lignes courantes, en laissant un feuillet blanc entre chaque acte, former six livraisons avec la matière contenue dans les trois premières, mais le souscripteur n'y aurait pas trouvé son compte et il aurait eu raison de se plaindre. Je crois qu'on me pardonnera aisément d'avoir sacrifié l'*apparence à la réalité. *Donner beaucoup en peu de pages, tel a été mon but. Si je n'avais craint qu'on ne m'accusât d'*avoir attenté à la vue de mes lecteurs, *j'aurais fait employer un caractère plus petit. Il sera toujours loisible aux amateurs de papier blanc d'en faire intercaler autant de feuillets que bon leur semblera lorsqu'ils feront relier le volume.*

Il m'a paru inutile de faire figurer ici les titres des pièces que je publierai, puisque après tout, le nom ne fait rien à l'affaire. *On les trouvera dis-*

posés par ordre sur la couverture qui sert d'enveloppe à chaque livraison, avec les conditions pour les souscripteurs.

Je fais paraître mon recueil par livraison, d'abord parce qu'il pourra rendre immédiatement service, ensuite, parce que je vois dans ce mode un avantage pour les pensionnats. En effet, lorsqu'on voudra représenter un petit drame ou une charade, les élèves acteurs pourront, sans acheter l'ouvrage complet, se procurer les livraisons qui contiennent la pièce à jouer, il n'y aura plus alors de temps à passer pour copier les rôles et chacun profitera des notes qui sont destinées à faciliter la représentation.

Tous les drames que je publierai dans les 12 premières livraisons ont été représentés avec succès, et par conséquent ils sont à l'épreuve. Tous ont été composés ou arrangés pour nos élèves; je me suis souvent guidé sur leurs caractères pour créer des rôles. C'était là mon secret pour donner à ces petits drames le cachet du naturel qui charmait les auditeurs.

*Je suis persuadé que plusieurs de nos anciens élèves en relisant ces pièces où ils ont été acteurs, reconnaîtront bien des caractères, bien des expressions empruntées à eux ou à leurs camarades. Ils se rappelleront avec un certain plaisir combien j'étais exaspéré quand ils dénaturaient ma pensée par leur débit ou trop vif ou trop lent, ou par le manque de naturel. Tel se ressouviendra qu'il ne pouvait s'empêcher de rire, quand je voulais le faire pleurer à chaudes larmes dans le rôle d'*Antonio le menteur; *tel autre, que je lui ai fait verser des larmes en voulant lui apprendre à rire dans le rôle de* Charlot le petit berger. *Puisque je suis sur ce chapitre, je saisis l'occasion qui se présente ici tout naturellement, pour prier ceux que j'aurais pu offenser ou mal édifier, au temps où je leur faisais répéter les drames de ce recueil, de me pardonner ma trop* grande vivacité, *comme je leur pardonne moi-même, de bon cœur, les extinctions de voix qu'ils m'ont occasionnées et le mauvais sang qu'ils m'ont fait faire dans les répétitions. Pour gage d'un parfait oubli de ma part, de toutes ces petites misères, je veux leur dédier cette publication.*

Puisse-t-elle, en leur rappelant le temps heureux des études, ramener quelquefois un sourire sur leurs lèvres, et, tout en faisant revivre dans leur esprit le souvenir des joies pures de la pension, les porter à mettre en pratique les conseils qu'ils y ont reçus pour remplir dignement le rôle qu'il plairait à la Providence de leur assigner sur la scène du monde.

N... le 7 janvier 1852.

L. C.

CONSEILS

POUR EXERCER A LA REPRÉSENTATION DES DRAMES CONTENUS DANS CE RECUEIL.

I.

Pour qu'un drame soit bien représenté, il n'y a qu'une seule chose à observer, c'est le naturel.

Ton de voix naturel, *geste naturel*, *attitude naturelle*; mais avant d'obtenir ces trois qualités, il faut, qu'on le remarque bien, il faut vaincre un ennemi détestable, qui semble s'être attaché à notre pauvre nature. Ennemi qu'on retrouve partout et qui partout est un obstacle au bien. Moins funeste quand il nuit à la déclamation que lorsqu'il s'oppose au bien moral, il n'en doit pas moins être vigoureusement combattu et écrasé. On le comprend, je veux parler du *respect humain*. *Le respect humain*, en ce qui concerne la déclamation, a une grande analogie avec le *respect humain* dans ce qui a rapport au bien moral. On ne rougit pas de dire d'une manière ridicule, froide, insipide; on craint de s'aventurer à dire comme on sent, tout à fait comme on ne craint pas à l'entrée de l'Eglise, de faire un signe de croix ridicule en prenant l'eau sainte, tandis qu'on a honte, sous l'influence du respect humain, de se signer de manière à laisser voir qu'on est glorieux du titre de Chrétien. Bien que l'inconvénient qui en résulte, pour la déclamation, ne soit, en aucune façon, comparable au mal que le respect humain produit dans l'ordre moral, c'est un ennemi qu'il faut anéantir partout où on le rencontre.

II.

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR DÉTRUIRE LE RESPECT HUMAIN DANS LA DÉCLAMATION.

La première chose à faire, c'est de signaler, à ceux qu'on veut exercer, la présence de l'ennemi, de le démasquer, de faire ressortir tout le ridicule auquel il nous assujettit, puisqu'il nous fait dire sottement ce que nous voudrions dire d'une manière convenable. Il faut ensuite ridiculiser la déclamation influencée par le *respect humain*, en débitant sur le ton de convention qu'il fait adopter ordinairement, quelques formules extrêmement banales, comme « *Bonjour monsieur*, *comment vous portez-vous? etc.* » Cette citation provoquera immédiatement le rire des auditeurs, et piquera un peu l'amour-propre; on commencera à avoir honte d'un débit ridicule. Il n'y aura plus alors qu'à prêcher d'exemple, je veux dire que celui qui est chargé d'exercer les élèves à la déclamation, devra

faire lui-même le rôle, en se débarrassant bien de toute influence de respect humain ; et, qu'on ne s'y trompe pas, le professeur devra pour cela se faire violence. Je le sais par ma propre expérience. Je suis assez sûr de mon débit pour pouvoir, au besoin, donner des leçons de déclamation, j'ai dû, dans le principe, fouler aux pieds le *respect humain*, pour rire ou pleurer dans un rôle. J'employais alors un moyen que je recommande et qui était profitable à la fois à moi et aux élèves. J'outrais excessivement le rôle. Fallait-il pleurer, je sanglotais ; fallait-il parler avec force, je criais à faire tout trembler, etc. Je ne craignais plus après cela de revenir au degré naturel, et l'élève se voyait à une si énorme distance de ce qu'il y avait à faire, qu'il s'efforçait d'arriver au moins à la moitié de ce que j'avais fait; encouragé par ce premier pas, il parvenait insensiblement à se dépouiller du *respect humain* : c'était un acteur sur lequel je pouvais désormais compter.

On ne s'attendait guère à me voir entreprendre tout d'abord une croisade contre le *respect humain*, à propos de déclamation. J'en dirais bien plus sur ce chapitre, si je ne voulais me renfermer dans le cadre que je me suis tracé, par le titre de mon ouvrage. J'ajouterai cependant, que MM. les directeurs d'établissements d'éducation aplaniraient considérablement la difficulté, s'ils exigeaient que les lectures, pendant les repas, ou en classe, et la récitation des leçons se fissent sur un ton naturel. Ce serait ôter au *respect humain*, en ce qui concerne la déclamation, l'autorité de la coutume.

Je poserai une autre condition essentielle, avant de dire un mot sur chacune des trois qualités que j'ai indiquées. C'est que ceux qui veulent représenter un drame, doivent comprendre parfaitement le caractère du personnage qu'ils ont à reproduire, afin de s'*identifier* avec lui.

III.

CE QUE C'EST QUE S'IDENTIFIER AVEC UN PERSONNAGE.

C'est ne plus faire qu'un avec lui, ou plutôt, c'est oublier ce qu'on est naturellement, pour paraître extérieurement celui qu'on représente. De-là, la dénomination d'*hypocrite*, donnée par les Grecs à ceux qui représentaient des comédies ; ce mot est employé dans notre langue, pour désigner ceux qui veulent paraître bons quand ils sont de leur nature très-méchants. Paraître ce qu'on n'est pas, c'est précisément, le talent de ceux qui représentent des actions dramatiques. Celui qui remplirait le rôle d'un vieillard, devrait se persuader, en quelque sorte, qu'il a atteint sa 75e année, que ses jambes n'ont plus la souplesse qu'elles avaient autrefois, que sa voix est devenue chevrottante, etc. Il faut encore avec cette disposition avoir tellement le rôle gravé dans l'esprit, qu'il ne paraisse pas récité, mais improvisé. C'est alors que le personnage représenté, ne fait plus qu'un avec celui qui le représente, et c'est une condition indispensable au succès.

IV.

TON DE VOIX NATUREL.

J'entends d'abord par là, qu'il faut éviter le ton de convention, malheureusement trop généralement adopté ; en un mot, *Parler comme on parle*, suivant l'expression du *Bourgeois Gentilhomme*. Que le ton sur lequel on récite dans une pièce, ne diffère pas du ton qu'aurait dans la conversation le personnage représenté. Un ton de convention choque l'oreille et le bon sens tout à la fois. C'est cependant un défaut que j'ai rencontré bien souvent dans les maisons d'éducation. Pour l'éviter, il faut que ceux qui sont chargés d'exercer à la récitation des drames y fassent une grande attention. Quand une fois on est malheureusement habitué à ce ton, on s'aperçoit difficilement de tout ce qu'il a de ridicule.

J'entends encore par *ton de voix naturel*, les variations de la voix non-seulement d'après le personnage à représenter, mais encore d'après les différentes positions dans lesquelles il se trouve. Qu'il y ait des larmes dans la voix, lorsque le sens du rôle l'indique. De la joie, de la gaîté, des éclats de rire dans les passages qui le réclameront. C'est ainsi que l'auditeur sera charmé. C'est chose que nous faisons tous instinctivement. Avons-nous un grand sujet de peine, le ton de notre voix, lorsque nous confions cette peine, est tout rempli de larmes, et c'est à tel point, que nous provoquons bientôt celles de notre confident. Un fait comique vient-il exciter notre rire, nous ne pouvons le raconter sans que nos paroles ne soient entrecoupées de bruyants éclats de rire.

Si on n'observe pas ce point, on tombera dans la monotonie.

La monotonie c'est ce qu'il y a de plus insipide au monde : rien qui blesse plus l'oreille qu'un ton uniformément le même. Il faut faire éviter avec soin ce vilain défaut.

> Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
> Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Par la monotonie, l'oreille est plus que blessée, elle est ennuyée, harcelée, et bientôt elle cesse d'être attentive : le spectateur s'endort. La monotonie gâte les meilleures choses. Je me rappelle avoir entendu un orateur justement célèbre, que je lirai toujours bien volontiers, mais que je me garderai d'aller écouter à l'avenir, parce qu'il m'a fallu subir pendant une heure entière la monotonie de son débit.

Un mauvais accent est encore un défaut que réprouve le *ton de voix naturel*, il faut le combattre avec soin.

Je ne puis me dispenser de recommander d'attacher une grande importance à une prononciation correcte. Il faut ici éviter deux écueils : *le laisser-aller et l'affectation*. Le laisser-aller donne à la diction quelque chose de trivial qui est déplacé dans la plupart des

rôles. L'affectation est toujours insupportable. Pour qu'on comprenne bien ce que j'entends par affectation, je signalerai ici quelques barbarismes de prononciation. Que le lecteur se mette en garde contre certaines théories qui veulent faire prononcer *pradige*, pour *prodige* . *Calypsa* pour *Calypso ; fis* , pour *fils; Regître* pour *Registre*, et ainsi de suite. Cette prononciation affectée est également réprouvée par le bon sens et par le goût.

V.

GESTE NATUREL.

Le Geste ajoute considérablement à l'effet du débit. Dans bien des circonstances , il nous suffit pour exprimer notre pensée. Joint à la parole, il en double la force. Supposons que nous ayons à congédier quelqu'un sans qu'il soit nécessaire d'employer des formes. Nous lui dirons : « sortez. » Il demeure malgré notre ton impératif : levons-nous, montrons la porte du doigt et répétons notre injonction : « sortez. » Il ne se le fera plus répéter , il obéira , ou au moins il reculera d'un pas. La répétition du même mot sans geste ne l'aurait pas fait bouger.

Je n'ai jamais été si frappé de la puissance du geste, qu'un certain dimanche où j'assistai , dans l'église de N.-D. de Paris , à une des conférences du R. P. de R.... Il avait eu un de ces mouvements qui électrisent l'auditoire. Tout le monde s'était levé spontanément; quelques applaudissements se font entendre : *un geste* de l'orateur arrête les applaudissements et semble écraser les auditeurs sur leurs chaises. C'était bien plus énergique que le *quos ego!* de Virgile. Je l'ai vu ce geste et je ne saurais le dépeindre. Je le traduirais très-faiblement en disant qu'il exprimait ce sens : « *Oubliez-vous la majesté du lieu dans lequel vous êtes ? Oubliez-vous le caractère de celui qui vous parle ? Asseyez-vous et écoutez mes paroles, non pour y chercher des mouvements oratoires, mais pour vous pénétrer des vérités que je vous annonce*. Oui, il y avait tout cela dans ce geste ; tout cela exprimé et compris avec la rapidité de l'éclair. En sortant de l'église , nous nous disions : « *De retour dans sa cellule, le R. P. voudra se faire expier à lui-même son triomphe d'aujourd'hui ; pensera-t-il que son mouvement le plus éloquent a été le geste que lui a inspiré son humilité?* »

Le *geste naturel*, c'est celui qu'on fait sans y songer. Voyez un groupe d'élèves dans la cour des récréations , ils causent entre eux, ne font-ils pas des gestes? oui certes, et ces gestes sont tellement naturels, qu'ils vous font deviner leur conversation que vous n'entendez pas. Il faut donc obtenir des élèves que leur débit soit accompagné de gestes, mais il faut bien se garder de leur indiquer ceux qu'ils ont à faire ; c'est le sens de leur rôle qui doit les leur inspirer. Les astreindre à faire tel geste en disant ce passage , tel geste en disant cet autre passage, c'est les rendre semblables à ces marion-

nettes qui gesticulent, lorsqu'on tire la ficelle attachée à leurs bras. Si les élèves comprennent leur rôle et s'ils savent se débarrasser du respect humain, je réponds que leur geste sera naturel.

L'habitude d'indiquer aux élèves les gestes qu'ils doivent faire, amène souvent des anomalies que je crois utile de signaler.

Quelqu'un m'avait prié d'assister à un exercice de déclamation. Un enfant s'avance pour réciter la jolie fable intitulée : *L'Enfant et le Cheval*. Le titre fut récité avec un geste enseigné qui désignait au spectateur *le cheval*, *à droite*, *l'enfant*, *à gauche*, enfin, pour compléter le tableau, l'émission du mot fable était accompagnée d'un salut adressé aux spectateurs. Ce n'était là que la préface du débit ridicule qui devait suivre. L'enfant récitait chaque mot avec accompagnement de gestes fort peu naturels. J'allais me permettre un petit avis quand il vint à prononcer : « *Tantôt effleurant l'herbe à peine* » : l'enfant fut interrompu alors non pas par moi, mais par celui qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à la répétition. Quelle faute avait-il commise?...Il avait omis de montrer l'herbe ! Docile à l'avertissement, le pauvre petit se baissa, et passant la main sur le plancher, il répéta avec un sourire « *tantôt effleurant l'herbe à peine.* » Puis il continua : « *tantôt sautant*, *caracolant.* » Caracolez donc ! s'exclama aussitôt le *professeur de déclamation*, et non moins docile que la première fois, l'enfant se mit à caracoler jusqu'à parfait essoufflement. Je m'applaudis fort d'avoir gardé le silence, puisqu'après tout on m'avait engagé à entendre et non pas à donner mon avis, mais j'avoue que j'ai dû me faire grande violence pour ne pas éclater de rire. Ce petit trait dont j'ai tiré partie pour une des charades en action que je destine à ce recueil, me sert à montrer ici que quand on veut imposer le geste, on tombe aisément dans le ridicule.

Il est souvent bon que le geste précède la parole, qu'il fasse pressentir ce qu'on va dire. C'est là une chose très-naturelle qu'on voit partout et à laquelle on ne prend garde ni dans les représentations de drames, ni dans les morceaux de déclamation. On se prive par là d'un moyen assuré de produire de l'effet. J'en parle ici pour appeler un peu l'attention sur ce point, afin qu'on puisse en faire son profit.

VI.

ATTITUDE NATURELLE.

J'entends par là, non-seulement un maintien exempt de raideur et en parfaite harmonie avec le caractère du personnage représenté, conditions tout à fait indispensables, mais encore, un maintien tel que pendant le dialogue, les spectateurs ne s'aperçoivent pas qu'on débite des rôles appris par cœur. Il faut quand un personnage parle, que son interlocuteur ou ses interlocuteurs s'il y en a plusieurs, écoutent comme s'ils entendaient pour la première fois ce qui est dit. S'il y a des personnages muets, il ne faut pas qu'ils paraissent muets, ils doivent toujours s'intéresser à ce qui se passe, *blâmer*

ou approuver par geste, la scène dont ils sont les témoins, faire entr'eux toutes leurs réflexions. Il faut qu'ils évitent cependant avec soin d'attirer trop l'attention des spectateurs, ce qui nuirait à l'effet général. Je comparerais volontiers ces personnages muets aux figures des deuxième et troisième plans dans un tableau. Si le peintre leur donne la même vigueur qu'aux figures du premier plan, il perd tout l'effet de son tableau.

Il faut encore éviter que les acteurs paraissent cloués à leur place. Quand le dialogue a lieu les personnages étant debout, ils doivent se mouvoir comme on le fait dans une conversation ordinaire. S'ils sont assis, leur position ne doit pas être invariable.

VII.

QUELQUES AVIS GÉNÉRAUX.

1° Quand un des personnages en scène doit interrompre son interlocuteur, il doit bien se garder d'attendre que celui-ci ait fini de prononcer le dernier mot écrit sur le cahier, ou bien, il faut que celui dont la phrase doit être interrompue ajoute quelques mots à son rôle pour que l'interruption soit naturelle. Un petit exemple fera ressortir l'inconvénient qu'il y aurait à ne pas suivre cet avis.

A la fin de la 1re scène, de la pièce intitulée : *Un mensonge*, le napolitain Piétro tirant son poignard dit :

Oui, devant la Madone, nous. . . . .

Arrive un père Franciscain qui l'interrompt par ce mot : Arrête!

Eh bien! supposons que le napolitain Piétro ait achevé complètement son rôle avant que le père Franciscain l'interrompe, quel effet produira le mot *arrête*? L'injonction serait au moins inutile puisque Piétro s'arrête de lui-même après le mot *nous*. Il faut donc ou que le mot *arrête* soit prononcé avant que Piétro ait achevé le mot *madone*, ou que Piétro ajoute à son rôle jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui fait le personnage du père Franciscain de l'interrompre.

Cet exemple suffira pour faire comprendre ce que je veux indiquer.

2° Il est presque toujours nécessaire d'ajouter à un rôle : il y a de ces choses qu'on ne peut écrire dans un ouvrage dramatique. C'est ici une affaire de tact que l'acteur doit saisir et qu'il serait très-difficile de préciser.

3° Il faut articuler distinctement toutes les syllabes et se garder de parler trop vite. On reproche presque toujours aux élèves de manquer à ces deux points dans les représentations en public.

4° Quand un passage comique provoque l'hilarité, il faut donner à l'auditoire le temps de rire tout à son aise. C'est un grand défaut que de continuer à débiter son rôle au milieu des éclats de rire, puisque les spectateurs ne peuvent pas entendre. Celui qui a un rôle comique doit, en pareil cas, faire ce que nous avons conseillé

au paragraphe ci-dessus, il faut que son geste précède la parole. Les spectateurs, avertis par ce moyen, compriment leur rire et ne perdent rien du plaisir que peut leur procurer le passage comique.

5° Il arrive bien souvent que le jour d'une représentation les acteurs sont embarrassés par leur accoutrement avec lequel ils ne sont pas familiarisés; il serait bon de les y habituer un peu à l'avance, surtout lorsqu'il y a des armes à tenir à la main, un fusil par exemple. Quand nous avons fait représenter la première pièce de ce recueil, tous ceux qui figuraient au nombre des soldats s'étaient exercés à manier un fusil. Aussi, parmi les spectateurs, beaucoup croyaient que nous avions fait venir de véritables soldats de la ville voisine.

J'aurais bien d'autres conseils à ajouter ici, mais je les renvoie aux notes qui accompagneront chacune des pièces que je publierai. La matière est assez ample pour fournir le plan d'un ouvrage tout entier : mon intention n'était que de donner quelques conseils.

DES CHARADES EN ACTION.

I.

Une charade en action est un divertissement où plusieurs personnes donnent à deviner à d'autres d'abord chaque syllabe d'un mot, puis le mot entier, en exécutant des scènes qui en expriment la signification.

Il suit de là que si le mot a deux syllabes, la charade aura trois actes : deux actes pour exprimer la signification des deux syllabes prises séparément, et le troisième acte pour exprimer la signification du mot tout entier.

Supposons le mot *troupeau* choisi pour une charade en action : ceux qui auront à représenter cette charade devront, dans le premier acte, exprimer le mot *trou*; dans le second acte, le mot *peau*; et enfin, dans le troisième acte qu'on appelle le dénouement, exprimer le mot *troupeau*. Le dénouement achevé, les spectateurs cherchent à deviner le mot.

Nous distinguerons deux sortes de charades en action : la *charade en action régulière*, et la *charade en action irrégulière*.

II.

CONDITIONS POUR LA CHARADE EN ACTION RÉGULIÈRE.

1° Chaque acte, excepté le dénouement, ne doit contenir qu'une syllabe. On peut cependant faire compter pour une seule syllabe un mot de deux syllabes qui se termine par un *e* muet : ainsi *tage*, *rage*, *patte*, pourraient être considérés comme monosyllabes.

2° La charade doit former une petite pièce suivie, c'est-à-dire que

le héros du premier acte doit être le héros des actes suivants : l'intrigue doit être continuée dans tous les actes.

3° On peut suppléer à un acte par quelque chose qui exprime le mot qu'on aurait à représenter. Le mot souhait par exemple, s'il était convenable à une charade, pourrait avoir pour dénouement un souhait adressé aux spectateurs, soit en prose, soit au moyen d'un couplet.

4° Pour que la charade soit bonne, il faut qu'elle soit exempte de fautes d'orthographe. Ainsi le mot *militaire*, décomposé comme il suit, *mi-lit-terre*, ne pourrait pas servir pour une charade régulière.

5° Le mot de chaque acte doit être exprimé par l'action même ; une charade, dans laquelle on se contenterait de prononcer le mot à deviner, serait tout-à-fait vicieuse.

6° On peut exprimer une charade de deux ou trois syllabes en un seul acte, pourvu que le mot y soit clairement indiqué.

Telles sont les règles de la charade régulière.

III.

DE LA CHARADE IRRÉGULIÈRE.

La Charade irrégulière n'est pas assujettie à ces conditions. Elle tolère les fautes d'orthographe dans la décomposition du mot. *Militaire* décomposé comme nous l'avons vu tout à l'heure ,*mi-lit-terre* serait admis pour une charade irrégulière, ainsi que *Tournoi* en ajoutant un *x* à la seconde syllabe de manière à avoir *Tour-noix*.

Les actes, dans une charade irrégulière, peuvent n'avoir aucune relation entre eux. Avec le mot *Tournoi* par exemple, je pourrais représenter dans le premier acte un faiseur de tours, un escamoteur en plein air. Dans le second acte, le stratagème des Espagnols, sous Henri IV, pour se rendre maître d'Amiens; et dans le troisième figurer un Tournoi.

On voit par là, que la *charade irrégulière* est plus facile que la *charade régulière*, outre que les mots qui peuvent lui convenir, sont en beaucoup plus grand nombre, puisque l'orthographe n'est pas de rigueur, on n'est pas astreint à faire, des actes qui la composent, un tout bien suivi.

Comme il est bon, cependant, de viser toujours à ce qu'il y a de plus parfait, il faut, dans le jeu des charades, donner la préférence à la charade régulière. On tolère seulement la charade irrégulière, quand les exécutants sont obligés d'improviser. Dans les concours de charades où l'on a eu le temps de composer par écrit, la charade irrégulière doit être complètement exclue.

IV.

COMMENT ON DOIT S'Y PRENDRE POUR COMPOSER UNE CHARADE.

Nous allons supposer un groupe de jeunes gens ou d'élèves préparant une charade. Ils choisissent d'abord un mot qui puisse se prê-

ter à la création d'une petite intrigue. Chacun propose le sien. Pour abréger, admettons que le mot *passage* a été adopté par la petite troupe, et nous assisterons comme spectateurs à leur préparation.

— Bah ! qu'est-ce qu'on peut faire sur le mot *passage?* — Tout ce qu'on veut : *le passage des troupes*, *un passage de Cicéron, de Virgile, de Racine. Le savetier de la Fontaine*

. . . Faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.

J'ai payé 12 schellings pour mon *passage* en Angleterre. Eh ! mon cher, la vie n'est qu'un *passage*, hâtons-nous donc de composer notre charade. Tenez, j'ai une idée ! — Voyons. — Prenons la signification de *passage* dans le sens de voyage au delà des mers. — C'est celle qui prête le moins. — Tant mieux, nous en aurons plus de mérite, et le mot sera moins facilement deviné. Voici mon plan :

M. Dujarret, professeur de danse, nous fournira le premier acte en donnant une leçon. Comme le personnage prête au ridicule, ce premier acte sera très-divertissant : il aura le grand mérite d'exprimer le mot *pas* d'une manière très-correcte.

Il s'agit maintenant d'exprimer le mot *sage*. Qui nous empêche de supposer que le même M. Dujarret, malgré le ridicule dont nous l'affublons, puisse, une fois en sa vie, faire preuve de *sagesse?* Voyons un peu. Rien n'est plus facile. Il meurt de faim, il en cherche la cause ; il reconnaît la vérité du vieil adage, que nul n'est prophète dans son pays ; il spécule sur le privilège dont jouissent les étrangers en Angleterre et prend la résolution d'émigrer; il annonce son départ ; il lui vient aussitôt des demandes de leçons ; il est sur le point de rester dans sa patrie, mais il fait réflexion que s'il se borne à menacer ses concitoyens de sa perte, ils redeviendront indifférents pour son talent ; il donne suite à son projet. Le seul point qui l'embarrasse, c'est le défaut d'argent ; il est homme à expédients et trouve qu'un maître de danse doit être capable de se tirer d'un mauvais pas.

Voilà pour mon second acte, et je maintiens qu'il peut parfaitement rendre le mot *sage*.

Pour le dénouement, rien de plus aisé. M. Dujarret, que nous avons vu tout à l'heure embarrassé pour la manière dont il paierait son voyage en Angleterre, prétend payer son *passage* en apprenant aux matelots à danser. Le capitaine du vaisseau rira de la proposition, et, pour la bizarrerie du fait, acceptera ce genre de payement.

Maintenant, quels personnages mettrons-nous dans le premier acte ? — Combien sommes-nous ? — Six, il faut tailler six rôles. D'abord M. Dujarret notre héros ; puis M. Dubelair son élève, jeune homme ridicule d'esprit et de tournure, et qui veut absolument avoir de belles manières, et devenir un des danseurs le plus agréables du monde. — Nous donnerons à M. Dubelair un faux ami, M. Adulans, flatteur parasite, qui prodigue mille éloges en face et qui

se moque en arrière. Nous ajouterons un second professeur de danse étranger, M. Zéphyrin.

Cela nous fait quatre personnages pour le premier acte ; il nous faut un capitaine de vaisseau pour le troisième, et probablement qu'au second acte, nous aurons besoin d'un nouveau personnage. Ménageons notre monde.

Faisons le détail du premier acte.

M. Dubelair sera chez lui ; il fera connaître un peu son caractère par un petit monologue, parlera de son impatience de devenir un homme aux belles manières.

M. Dujarret viendra pour lui donner la leçon de danse ; il gesticulera ridiculement tout en parlant, et accompagnera ses paroles d'un entrechat.

Pendant la leçon de danse, M. Adulans arrivera ; il adressera quelques compliments à M. Dubelair, le félicitera sur sa belle tournure ; il s'amusera à mystifier le pauvre Dujarret, en lui disant qu'il n'est plus de mode de danser comme il danse. M. Dujarret défendra son art ; alors M. Adulans annoncera à M. Dubelair, qu'il a engagé M. Zéphyrin, professeur de maintien fraîchement arrivé de Paris, à venir lui offrir ses services. Tristesse de M. Dujarret en entendant cette proposition : il prévoit ce qui va lui arriver ; il sera indubitablement congédié. Arrivée de M. Zéphyrin, il salue prétentieusement, et explique à M. Dubelair qu'il a employé cette manière de saluer, parce que c'est celle qu'on doit employer, en se présentant chez les personnes à qui on doit de la considération ; il énumérera alors tous les genres de salut, salut à un bourgeois ordinaire, salut à un homme de distinction, salut amical, salut du matin, salut de l'après midi, salut du soir. M. Dubelair se plaindra à M. Dujarret, de ce qu'il ne lui a pas enseigné tout cela ; M. Dujarret répondra qu'il voulait le lui enseigner, après lui avoir montré les différents pas qu'il devait savoir pour danser. Alors, M. Dubelair lui dira que puisque ses cachets sont épuisés, il n'a pas l'intention d'en reprendre de nouveaux, et il congédiera le pauvre Dujarret, qui, malgré sa mauvaise fortune, pirouettera en se retirant. Après sa sortie, M. Adulans félicitera M. Dubelair d'avoir fait preuve de caractère, et fera ressortir tout le prétendu mérite de M. Zéphyrin ; il l'engagera à dîner, mais M. Dubelair prendra la parole immédiatement, pour inviter M. Zéphyrin et M. Adulans à lui faire le plaisir de rester chez lui pour dîner. Et le premier acte finira là. — Chacun a-t-il bien compris son rôle ? — Oui, oui. — Alors faisons notre second acte.

Mon cher lecteur, j'avais pris au hasard le mot *passage*, pour vous faire comprendre l'arrangement d'une charade ; je m'aperçois, tout en écrivant, que la matière prête beaucoup et que, si je me laisse aller, j'aurai bientôt dépassé les limites que je me suis prescrites. La préparation d'un acte, vous donne la clef de la préparation totale. Que la charade doive être écrite ou improvisée, voilà la marche à suivre.

Nous laisserons nos jeunes gens achever ensemble la disposition des deux actes qui restent, et nous nous contenterons de remarquer en passant, que cet exercice est très-propre à dégourdir leur intelligence. Peut-être d'abord, n'auront-ils pas de plans bien suivis, leurs improvisations seront un peu traînantes, mais il faut les encourager; l'habitude leur donnera de la facilité. J'ai vu des enfants très-jeunes réussir parfaitement dans le jeu des charades, ils y avaient été exercés de bonne heure. Les forces de l'esprit se développent comme celles du corps, par l'exercice. J'ai vu nos élèves avoir bien de la peine à porter, sur leurs poignets, le poids de leur corps, lorsqu'ils entraient pour la première fois dans les barres parallèles pendant la leçon de gymnastique. Trois mois après, j'étais effrayé des tours de force que je leur voyais faire, avec une grande facilité, sur ces mêmes barres parallèles. Il faut aider beaucoup dans les commencements. C'est ce qui m'a déterminé à joindre à mon recueil quelques charades toutes faites; j'en mettrai de différents genres, même avec des fautes d'orthographe dans le mot; puis je donnerai quelques canevas tout préparés.

Nous sommes toujours les mêmes. Depuis qu'on nous a appris à marcher en nous tenant sous les bras, nous ne faisons rien sans qu'on nous soutienne jusqu'à ce que nous ayons assez de confiance en nos propres forces pour ne plus redouter les culbutes.

V.

DE LA MARCHE A SUIVRE POUR DEVINER LE MOT D'UNE CHARADE EN ACTION.

Ce que j'ai dit ci-dessus pour la composition d'une charade, indique ce qu'il y a à faire pour en deviner le mot. Il faut voir ce qui domine dans chacun des actes, mais c'est surtout le dénouement qui peut nous mettre sur la voie. Il est assez facile de dissimuler, dans les actes qui expriment les syllabes, le véritable mot; c'est même là ce à quoi doivent s'appliquer les exécutants, mais il est rare qu'on puisse, aussi aisément, masquer le mot dans le dénouement.

Après chacune des charades que je donne pour modèle, j'explique le mot en le décomposant, afin qu'on puisse bien s'habituer à deviner, chose importante, puisque c'est de là que dépend le gain ou la perte de la partie dans le jeu des charades.

VI.

ORGANISATION DES PARTIES DE CHARADES.

Que ce soit dans un pensionnat, ou dans une réunion de famille qu'on joue aux charades, il faut former deux groupes, exactement comme on le fait pour une partie de barres. Ceux qui font le choix des acteurs de leur partie, au lieu de chercher à avoir, dans leurs groupes, les coureurs les plus agiles, doivent viser à choisir les imaginations les plus promptes. Les deux groupes formés, on tire

au sort pour connaître celui qui jouera la première charade. Le groupe désigné fait alors sa préparation, comme nous l'avons indiqué plus haut. — La charade achevée, l'autre groupe cherche à deviner ; s'il réussit, il joue à son tour une charade : si le premier groupe devine aussi le mot de la charade du second, la partie est égale ; il n'y a ni perdant ni gagnant, et le premier groupe recommence une nouvelle charade.

Si le mot de la charade jouée par un groupe n'est pas deviné, l'un des acteurs vient le dire en le décomposant et justifie chaque syllabe. Ce groupe a alors gagné la partie, à moins que le groupe adversaire ne puisse prouver que la charade ne réunissait pas les conditions voulues.

Par exemple, si on était convenu de suivre les conditions de la charade régulière, une faute d'orthographe, dans le mot, suffirait pour faire perdre la partie au groupe qui aurait représenté la charade, alors même que le mot n'aurait pas été deviné.

Le jeu des charades, très-amusant dans les pensionnats, a beaucoup plus de charme encore dans les réunions de famille où les papas, les mamans, les oncles, les tantes jouent avec les enfants. J'ai assisté quelquefois à des soirées de famille, que les charades en action rendaient extrêmement agréables.

VII.

COSTUMES POUR JOUER LES CHARADES.

Il faut quelquefois avoir des costumes pour représenter une charade, mais à l'exception de quelques perruques qu'il est bon de mettre à la disposition des exécutants, tout le reste doit être improvisé par eux et confectionné avec les ressources de leurs vêtements ordinaires.

Nous avons vu nos élèves représenter des charades avec des costumes très-brillants et assez bien appropriés à la circonstance pour faire illusion ; ils n'avaient à leur disposition pour cela que leurs vêtements ordinaires dont ils avaient su tirer parti. Y avait-il des turcs dans leurs petites scènes? les cachenez se métamorphosaient un turban ; les gilets de laine, sur lesquels on plaçait quelques morceaux de papier doré, devenaient de riches vestes à la turque ; les manteaux ou les cabans doublés d'étoffes à couleurs éclatantes étaient aussitôt retournés, et les courtes-pointes des lits servaient à confectionner les larges pantalons. Il y a dans cette manière de préparer les costumes quelque chose d'utile, c'est d'apprendre aux jeunes gens à savoir tirer parti de tout.

Je croyais être moins long, mon cher lecteur, dans cet exposé du jeu des charades. Malgré tout mon désir d'être court, après avoir relu ces pages, je ne vois rien à en retrancher; je serais plutôt porté à ajouter, mais je termine bien vite pour ne pas succomber à la tentation. Dans le cours de ce recueil, j'aurai occasion de compléter mon petit traité.



Giovanni. Cet enfant est l'auteur de ma condamnation ; sa déposition a été le seul grief que mes juges ont eu contre moi.

Un mensonge, Acte III — Scène Xe.

UN MENSONGE

DRAME EN 4 ACTES, EMPRUNTÉ AU JOLI ROMAN DE Mme NANINE SOUVESTRE, REPRÉSENTÉ LE 30 AOUT 1849.

PERSONNAGES :

Un Religieux Franciscain.
Giovani, *grand-Père d'Antonio.*
Antonio, *petit Chevrier.*
Achille, *fils du roi Murat.*
St Clair, *agent de la cour du roi Murat.*
L'Alcade *du village.*
Le Gouverneur du petit prince.
Bartholo, habitant du village.
Pétro, Gabrietto, Julio, Francisco : pêcheurs napolitains.
Un général français.
Un aide de camp.
Un officier d'état major.
Un lieutenant de la garde.
Bernard vieux sergent.
Deux caporaux.
Soldats.
Gabriello, Péblo, Paolo : jeunes pâtres camarades d'Antonio.
Plusieurs napolitains.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans le voisinage de Naples, au village de Carigliano.

(Le théâtre représente un paysage boisé et montagneux, à gauche (1), une chaumière dont la porte donne sur la scène, à droite une statue de la Ste Vierge et un buisson de roses.

SCÈNE PREMIÈRE.

Piétro, Gabrietto, groupe de Napolitains.

CHOEUR.

Secouons notre chaîne !
Ils veulent nous asservir,
Qu'ils sachent notre haine !
Mieux vaut mourir (bis)
Que subir un honteux esclavage.
Allons ! courage !

Piétro (*seul*).

Napolitains, ne craignons pas,
Pour terrasser des ennemis,
Tout moyen devient légitime.

Le choeur.

Oui, tout moyen est légitime.

Piétro.

Que chaque jour, notre bras
Frappe une nouvelle victime !
Mort aux ennemis de notre beau pays.

(1) Quand nous employons les expressions *à droite*, *à gauche*, nous entendons toujours désigner *la droite* ou *la gauche* du spectateur.

PIÉTRO. — Oui ! qu'ils meurent sous le poignard, ceux qui sont venus porter le trouble dans nos campagnes !

GABRIELLO. — Jurons tous que chaque jour, nous épierons le moment de frapper l'un d'eux ! Jurons d'organiser par tout le pays, des bandes de Napolitains déterminés à purger le royaume de ces étrangers.

PIÉTRO (*tirant son poignard*). — Oui ! devant la Madone, nous.....

SCÈNE II.

LES MÊMES (1), UN RELIGIEUX FRANCISCAIN.

LE RELIGIEUX (2). — Arrête ! (*mouvement d'étonnement de la part des Napolitains qui prennent une attitude pleine de respect*). Croyez-vous, enfants, que vos fautes ne pèsent pas trop déjà dans la balance de Dieu ? Etes-vous assez aveugles pour ne pas reconnaître, dans l'invasion, le châtiment que les Napolitains ont mérité ? Est-ce par de nouveaux crimes que vous croyez désarmer la justice du Ciel qui s'est appesantie sur vous ?

PIÉTRO. — Délivrer son pays du joug de l'étranger, est-ce donc un crime, signor Padre?

LE RELIGIEUX. — Frapper dans l'ombre un ennemi sans défense, est le crime d'un lâche.

PIÉTRO. — Ainsi, nous devons courber le front devant ces étrangers, maîtres de notre pays par la force des armes ; ils pourront, ces orgueilleux vainqueurs, troubler le repos de nos cabanes, soumettre les champs de nos pères à de lourds impôts ; et nous, indolents spectateurs de leurs exactions, il nous sera interdit de tenter de nous soustraire à leur tyrannique domination.

LE RELIGIEUX. — Quand Dieu frappe son peuple dans sa juste colère, le peuple doit s'humilier et prier, afin de détourner le fléau qu'il s'est attiré par ses fautes. Des étrangers ont envahi le royaume : ils sont les instruments dont Dieu se sert pour nous punir. Prions, et nos ennemis seront dispersés comme le sable au désert. Le désir d'une vengeance criminelle ne ferait que retarder l'heure de notre délivrance. Les vrais amis de la patrie sont ceux qui, au jour du malheur, humblement prosternés, demandent avec larmes, au Dieu tout-puissant, qu'il éloigne l'étranger. Ceux qui, au contraire, cédant à un mouvement de haine et de vengeance, veulent se soustraire aux châtiments de Dieu, par des moyens que

(1) Observation. — Le nom des personnages en tête de chaque scène, indique la place qu'ils doivent occuper sur le théâtre ; ainsi quand je dis *Les mêmes. — Un Religieux Franciscain*, j'indique par là que le groupe des Napolitains se trouve à la gauche du spectateur, et qu'en interrompant *Piétro*, *le Religieux Franciscain* se trouve à la droite du spectateur.

(2) Le Religieux Franciscain doit être vu au fond du théâtre, à droite avant que Piétro ait prononcé Oui ! devant etc., il avance, et interrompt Piétro avant qu'il ait achevé de prononcer le mot *Madone*. Il se trouve alors tout à fait en face du groupe des Napolitains qui se sont tournés vers l'image de la Ste Vierge.

la religion réprouve, ajoutent aux calamités du pays, en ternissent la renommée; ceux-là sont les ennemis de la patrie. Et déjà les meurtres commis par les nôtres n'ont que trop fait donner au peuple Napolitain les dénominations de traître et d'assassin. Mes frères, croyez-moi, dépouillez tout sentiment de haine. Nous autres qui avons eu surtout à souffrir de l'invasion, nous avons ajouté à nos austérités, prolongé nos veilles, pour apaiser le Tout-Puissant. Faites pénitence, priez, et Dieu éloignera de nos campagnes ces hôtes importuns, qui ont asservi notre beau royaume. Si vous cédez au contraire au désir de vengeance qui vous animait tout à l'heure, qu'arrivera-t-il? Ce que nous avons déjà vu; le sang des nôtres versé par représailles; bientôt tous les Napolitains, traqués comme des bêtes fauves, verront se resserrer encore les chaînes de l'esclavage, et qui sait, si leur nationalité ne sera pas à jamais anéantie! Car Dieu abandonne, à la fin, le peuple qui s'endurcit sous les coups de sa vengeance.

Piétro. — Oui, vous avez raison, signor Padre, nous étions des insensés; mais il est si dur de ne pouvoir respirer à l'aise sous notre beau ciel.

Le Religieux. — Eh bien donc! employez toute votre influence, non à propager l'idée de meurtre, mais à prêcher la prière et la pénitence. Soyez unis en Dieu et selon sa loi; fléchissez-le par vos larmes. La prière vous fera supporter avec plus de résignation le mal présent, et, tout en adoucissant vos souffrances, elle en abrégera la durée.

Piétro. — Oh! dès à présent, signor Padre, nous allons invoquer la Madone, pour qu'elle obtienne que nous soyons délivrés des nombreux bataillons qui couvrent nos campagnes. Vous qui êtes toujours avec Dieu, joignez vos prières aux nôtres.

PRIÈRE EN CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Sainte Madone!
Daigne nous protéger.
Dis à ton Fils qu'il nous pardonne,
Qu'il éloigne l'étranger.

Le Religieux Franciscain (*seul*).

A tes pieds tu nous vois
Abjurant notre haine.

Le choeur.

De nos iniquités, oui, nous portons la peine.

Le Religieux.

Plus de vengeance.

Le choeur (*très-faiblement*).

Plus de vengeance.

LE RELIGIEUX (*avec force*).
Plus de vengeance.

LE CHOEUR.
Plus de vengeance.
Entends nos voix !
De ton Fils , bonne Mère , implore la clémence ,
Apaise son courroux ,
De l'étranger délivre-nous !

LE RELIGIEUX. — Et maintenant que chacun de vous retourne à sa cabane, si des pensées de haine s'élèvent de nouveau dans vos cœurs ; enfants, priez, et le calme y renaîtra, (*les napolitains s'éloignent*).

SCÈNE III.

LE RELIGIEUX, *seul*. — Pauvres enfants ! Dieu les excuse sans doute. Avec quelle docilité ils se rendent à la voix de la religion. Que de crimes on éviterait à un peuple, si on pouvait toujours lui faire entendre cette voix. — Antonio tarde bien à venir, c'est l'heure à laquelle il ramène ordinairement ses chèvres, peut-être a-t-il découvert une nouvelle bande de Napolitains qui méditent le meurtre, et il aura voulu me donner tous les renseignements les plus précis. J'aime à me servir de cet enfant, pour déjouer les projets de vengeance qui se trament dans tous les environs. Hardi par caractère, il s'insinue partout sans qu'on se défie de lui. Je suis étonné que depuis deux jours il n'ait rien découvert; cependant il semble préoccupé. Son visage si franc, si naïf d'ordinaire, paraît sous l'influence d'une impression pénible, voudrait-il me cacher quelque chose ? Je ne le crois pas. L'invasion française n'est pas un malheur à ses yeux, il n'a aucun souvenir du royaume de Naples avant la conquête des Français. Non, il ne me cacherait pas une conspiration. Mais, voici le vieux Giovani que je peux interroger sur le compte de son petit-fils.

SCÈNE IV.

GIOVANI, LE RELIGIEUX FRANCISCAIN.

GIOVANI. — Le Ciel soit béni, signor Padre, c'est lui qui vous envoie.

LE RELIGIEUX. — Vous avez besoin de moi, brave Giovani!

GIOVANI. — Oh que oui ! signor Padre.

LE RELIGIEUX. — Serait-il arrivé quelque chose à Antonio ?

GIOVANI. — Lui ? oh non, il est toujours à son ordinaire, du moins je le crois ; il y a deux jours, figurez-vous, signor, il est revenu avec ses habits tout arrachés. Je voulais le gronder, mais j'étais trop content de voir qu'il n'était pas blessé. Oh ! c'est comme un oiseau, toujours en mouvement. Je voudrais bien le corriger, mais il est si gentil ! et puis, il me rappelle son pauvre père qui fut tué lors de l'invasion des Français.

Le Religieux. — Cachez-lui bien cela, surtout ! S'il savait comment son père est mort, il pourrait se laisser entraîner aux idées qui dominent maintenant chez les Napolitains.

Giovani. — Moi lui dire ? Dieu m'en garde ! je sais bien que tout jeune qu'il est, il ne ferait pas difficulté de s'exposer pour venger son père. Ah ! je le connais, mon gaillard, il ne me demanderait pas la permission. Et puis, on me le tuerait aussi lui ! le seul qui soit là, pour me fermer les yeux, quand il plaira au Seigneur de m'appeler. Non, non, je ne lui laisserai jamais connaître comment son père est mort. Du reste celui qui protégeait le père, protége aussi Antonio ; et bien qu'il soit exilé, il continue à s'intéresser à ce pauvre enfant. J'ai reçu aujourd'hui un paquet contenant quelques hardes, de l'argent et cette lettre qui vient du comte Rinaldo, le seigneur de ce village ; et je sortais pour vous demander, signor Padre, de vouloir bien en faire la lecture. Pour moi, tout ce que j'ai pu voir, c'est que le cachet était bien celui du comte ; mais pour ce qui est de lire, ce n'est pas mon affaire.

Le Religieux. — Voyons, mon brave. (*Il prend la lettre*) effectivement c'est du comte Rinaldo (*il lit*) :

« Exilé, je ne veux point que ceux à qui je m'intéresse, souffrent » de mon absence : j'ai pensé que votre petit Antonio pouvait avoir » besoin de quelques effets, je sais que les vivres sont fort chers, et » que les pauvres habitants de nos campagnes souffrent beaucoup ; » de plus, il serait bon qu'Antonio pût fréquenter l'école du village; » peut-être un jour, aura-t-il besoin de savoir lire et écrire. Voyez » à tirer le meilleur parti possible des hardes et de l'argent que je » vous envoie pour ce pauvre enfant. Faites-en, avant tout, un bon » chrétien. Quand reverrai-je nos bons habitants de Carigliano ? » Engagez-les à prier pour nous, afin que ce soit bientôt. »

Comte Rinaldo.

Giovani. — Oh ! oui, ils prieront ! et comment pourraient-ils ne pas prier pour une si bonne famille ? C'était la providence du hameau, alors il n'y avait pas un malheureux, tandis qu'aujourd'hui...... mais enfin, contre la force, il n'y a pas de résistance. Quand on pense qu'un si honnête homme est chassé de son pays, qu'il n'y peut remettre le pied, sans s'exposer à être condamné à mort... Pauvre royaume de Naples !

Le Religieux. — Oui, voilà l'effet des révolutions, mon brave Giovani, mais tout cela se conçoit. Le comte Rinaldo a grande influence dans le royaume. Son attachement au roi Ferdinand est connu, sa présence dans le pays doit donc inquiéter le roi Murat, et dès lors celui-ci a pris les moyens de lui en interdire l'entrée, en faisant décréter, contre lui et contre tous les partisans influents du roi proscrit, la peine de mort, s'ils tentaient de rentrer dans le royaume.

Giovani. — Mais, il rentrera un jour, n'est-ce pas, signor Padre?

Le Religieux. — Dieu sait quand son peuple méritera d'être affranchi du joug qu'il lui a imposé. Attendons patiemment. — Mais votre

Antonio tarde bien à revenir ; je croyais qu'il ne manquait jamais de rentrer au moment de la grande chaleur du jour.

Giovani — Effectivement, je ne sais pourquoi il n'est pas encore revenu, mais il ne tardera plus, signor Padre ; si vous vouliez entrer dans ma chaumière et vous y reposer en l'attendant ?

Le Religieux. — Merci, mon brave, j'irai plutôt voir quelques habitants du village, pour chercher à les prémunir contre les idées de rébellion qui, dans ce moment, paraissent s'emparer de tous les esprits. A bientôt, Giovani !

Giovani. — Si le marmot revient, je le garderai ici jusqu'à votre retour, signor Padre, (*le Religieux s'éloigne*).

SCÈNE V.

Giovani *seul.* — Que fait-il encore? Mauvais sujet, qui me laisse dans l'inquiétude, et qui se fait passer pour un petit garnement. Et puis, quand il reviendra, il saura si bien le tour que je ne pourrai pas le gronder. Non, non, va je ne te gronderai pas, pauvre petit; il me reste trop peu de temps à passer sur la terre, pour que je l'emploie à faire des réprimandes. Probablement, il se sera amusé à dénicher quelque nid d'oiseaux, et une fois qu'il a un projet en tête, il faut qu'il en vienne à bout, dût-il passer toute sa journée. Allons, en attendant, je vais étaler les habits que notre brave comte envoie pour lui. Qu'il sera content ! Il aime tant déjà son bienfaiteur, qu'il ne connaît pas, car il était trop petit, lorsque celui-ci a été obligé de s'expatrier. Combien il va être surpris ! Et ce brave comte ! il semble qu'il ait deviné l'accident qui est arrivé l'autre jour à mon Antonio ; il lui envoie des vêtements pour remplacer ceux qu'il a si bien arrachés en grimpant aux arbres. *(Il rentre dans sa chaumière)*.

SCÈNE VI.

Antonio *seul. (Il a un écureuil sur l'épaule).* — Maintenant, du moins, je puis être tranquille, voilà que tout le monde saura que j'ai un écureuil. Je jouerai avec toi, petit, sans me cacher. Tu ne seras plus prisonnier. On ne soupçonnera pas que je l'ai pris au pauvre Bartholo ; c'est sa faute, aussi : pourquoi l'expose-t-il à mes regards, justement quand je mourais d'envie d'en avoir un? Et pourquoi l'enferme-t-il impitoyablement dans une cage? Pauvre petit qui aime tant à grimper sur les arbres. Du reste le premier que j'attraperai sera pour lui. J'ai bien su grimper jusqu'à sa fenêtre, pour aller lui enlever celui-ci, il ne me sera pas plus difficile de grimper de nouveau pour lui en rendre un autre, car je ne veux pas voler, moi. — Je me suis bien gardé depuis deux jours de laisser voir ma capture, on m'aurait soupçonné tout de suite ; je ne l'ai pas même montrée à mon grand-père : il croira que je viens de le trouver aujourd'hui, bien que je l'aie depuis deux jours. Pauvre père ! s'il savait que son Antonio a volé ! *(Il cache sa figure dans ses deux*

mains). Il ne voudrait plus me voir. Allons bien vite reporter à Bartholo son écureuil. Je me jetterai à ses pieds, je le supplierai de me pardonner, de ne pas me dénoncer, il sera si content de revoir son joli petit animal qu'il me pardonnera. Oh ! oui, j'aime mieux renoncer au plaisir de voir ce petit être si gracieux grimper aux arbres, puis accourir à ma voix, quand je l'appelle, que de perdre l'estime et l'affection de mon vieux père. (*Il se dispose à sortir par le côté gauche*).

SCÈNE VII.

PÉBLO, GABRIELLO, ANTONIO, PAOLO (1).

GABRIELLO. — Tiens ! Antonio, tu as donc réussi à attraper un écureuil ?

PAOLO. — Tu es bien heureux, car ils sont si vifs ! Péblo a fait tous ses efforts pour en attraper un, il n'a pu en venir à bout.

ANTONIO. — Oui, mais je vous avais bien dit que le premier de nous qui en aurait un, ce serait moi.

PÉBLO, *avec humeur*. — Tu l'avais bien dit ! mais quand tu l'as dit, tu n'en savais rien, et c'est le hasard qui t'a favorisé. Peu s'en est fallu que je n'en attrape un hier. Si la branche que je tenais en main n'avait pas cassé, c'était fait, je mettais la main dessus et alors tu ne l'aurais pas eu avant moi.

GABRIELLO. — Comme il est gentil ! mais où l'as-tu pris ?

ANTONIO, (*avec un peu d'embarras*). — Tiens, où je l'ai pris ? sur un arbre donc.

PÉBLO. — Ça, on sait bien que tu ne l'as pas pêché dans l'eau, mais Gabriello te demande dans quel endroit du bois ?

ANTONIO. — Eh bien ! près du grand châtaignier, tu sais bien, Paolo, là tout près de la fontaine de la Madone, où nous avons été conduire nos chèvres pour les faire boire, le jour où tu as eu si peur ?

PAOLO. — Je crois bien que j'ai eu peur ; c'est de ce côté que se réfugient tous les brigands ; et si on nous avait tués ?

GABRIELLO. — C'est ce qui aurait pu nous arriver, car chaque jour on entend parler d'assassinats commis dans cette partie du bois.

ANTONIO. — Oui, mais on n'assassine pas des enfants.

PÉBLO. — Je n'irai toujours pas m'y exposer ; j'aime bien mieux n'avoir pas d'écureuil que de courir risque de recevoir un coup de stylet.

ANTONIO. — Poltron !

PÉBLO. — Moi poltron ! viens un peu, quoique tu sois plus grand que moi, je te ferai voir que je n'ai pas peur de toi.

ANTONIO. — Et tu as raison de n'avoir pas peur de moi, car je ne me servirai jamais de ma force contre un plus faible.

PÉBLO. — Hein, tu n'oses pas à présent ! et tu viendras appeler les autres poltrons.

(1) Les trois nouveaux acteurs arrivent du côté gauche, au moment où Antonio se dispose à sortir.

Antonio. — Je ne te dis pas que tu es poltron pour donner ou même pour recevoir quelques coups de poing ; mais, tu as dit toi-même que tu n'oserais pas aller près du grand châtaignier, moi, j'y vais tous les jours ; il me semble que je prouve par là que je suis moins poltron que toi.

Péblo. — Oui, oui, va c'est bon, tu fais toujours bien des embarras.

Gabriello. — Allons donc, ne disputez pas et jouons avec le petit écureuil d'Antonio.

Antonio. — Voyez, comme il est gentil, quand il mange une noisette. (*Il lui donne une noisette.*) Avec quelle adresse il la tient pour l'éplucher, et comme il craint qu'on la lui prenne !

Paolo. — Voyons un peu si je pourrai réussir à la lui enlever. (*Il fait geste de prendre sa noisette*). Ah ! le méchant il m'a griffé !

Gabriello. — Pourquoi t'avises-tu de vouloir lui prendre son bien aussi ?

SCÈNE VIII.

Bartholo, les mêmes.

Bartholo (*à part, pendant que les enfants sont occupés de l'écureuil*). — Comment ! je m'en doutais ! Ce petit vaurien d'Antonio passait quelquefois bien du temps à examiner mon écureuil. C'est lui qui l'aura volé (*haut à Antonio*). Ah, ça ! dis-moi donc un peu, mon garçon, où as-tu pris cet écureuil ? (*Au moment où Antonio entend la voix de Bartholo, il doit être tout épouvanté*).

Antonio (*à part*).—Ciel ! Bartholo ! faisons bonne contenance (*haut*) où je l'ai eu ? Vous croyez donc qu'il n'y a que vous qui ayez le droit d'avoir un écureuil ? Je l'ai eu dans le bois, près du grand châtaignier.

Bartholo. — Et quand cela ?

Antonio. — Ce matin ! j'ai eu bien de la peine pour l'attraper, allez !

Bartholo. — Ah ! mon garçon, je ne sais pas ; mais tu m'as tout l'air de quelqu'un qui ne dit pas la vérité.

Antonio (*avec effronterie*). — Je ne dis pas la vérité ? pourquoi donc par exemple ? Est-ce qu'il y a du mal à attraper un écureuil ?

Bartholo. — Mais il y a du mal à voler au moins, et ton écureuil ressemble tant au mien, que je suis porté à croire que c'est toi qui, pour le prendre, as dégradé, il y a deux jours, tout le lattis de ma maison, foulé aux pieds mes fleurs........

Antonio. — Si j'étais aussi grand que vous, vous ne diriez pas une seconde fois ce que vous venez de dire. Est-ce que j'en peux, moi, si on a pris votre écureuil ? Demandez à eux tous, si je n'ai pas attrapé celui-ci tout à l'heure, auprès du grand châtaignier.

Bartholo. — Je crois bien, vous vous entendez tous ensemble pour mentir.

Gabriello. — Oh ! bien sûr que non ça, Bartholo ; nous venons

de voir Antonio qui jouait avec son écureuil et nous savons que depuis longtemps, il cherche à en attraper un ; il vous a dit, comme il vient de nous dire, qu'il l'avait attrapé dans le bois.

Bartholo. — Mais, vous ne l'avez pas vu attraper, vous autres?

Paolo. — Non, bien sûr, puisque nous n'osons pas comme lui nous aventurer dans le bois.

Bartholo. — Si bien donc que ce qu'il dit ne prouve rien, et que mon individu peut vous avoir conté, comme à moi, un mensonge. D'ailleurs je reconnais mon écureuil, ainsi !.....

Antonio (*avec ironie*). — Vous le reconnaissez? oui..... comme si tous les écureuils ne se ressemblaient pas! Est-ce que vous avez fait une remarque au vôtre pour dire que vous le reconnaissez?

Bartholo. — C'est bon, c'est bon, effronté ! mais je t'assure que, si je peux trouver moyen de prouver que tu es mon voleur, tu passeras mal ton temps. (*Il s'éloigne par le côté gauche*).

Antonio. — Oh ! je ne crains rien, allez.....

Péblo (*à part*). — Si on pouvait le prendre en défaut, je n'en serais pas fâché toujours moi; il m'a appelé poltron, il me le paiera. (*Il suit Bartholo*).

SCÈNE IX.

Gabriello, Antonio, Paolo.

Gabriello. — Tu es bien sûr que tu l'as attrapé dans le bois ton écureuil ?

Antonio. — Si j'en suis sûr? je crois bien! Ne vas-tu pas croire aussi que je l'ai volé ?

Gabriello. — Ah ! non, puisque tu me dis le contraire; mais si tu n'en étais pas certain, c'est que Bartholo te ferait bien du mal ; il aimait tant son écureuil !

Paolo. — Vois donc, comme ce pauvre Antonio est tout triste, Gabriello ! Il me semble que je serais si heureux d'avoir un écureuil ! Qu'est-ce que cela me ferait, qu'on m'appelât voleur? Pourvu que je ne le sois pas.

Antonio. — Ça n'est pas agréable, d'être accusé? Vilain Bartholo, va, je lui en veux.

Gabriello. — Allons! rassure-toi, puisque tu n'es pas coupable; la mauvaise humeur de Bartholo passera, surtout s'il découvre le voleur. Viens, Paolo, il est temps que nous allions reprendre nos chèvres.

SCÈNE X.

Antonio (*seul*). — Comme ils s'éloignent tous de moi, parce que je suis seulement soupçonné. Que serait-ce donc, s'ils savaient positivement que je suis coupable, que j'ai volé l'écureuil de Bartholo, et que j'ai menti pour cacher mon vol? C'est sa faute aussi : pourquoi vient-il me parler comme il l'a fait devant eux? S'il eût été tout seul, il me semble que j'aurais tout avoué. N'allai-je pas lui reporter son écureuil quand mes compagnons sont venus? Tout

est contre moi. Eh bien ! tant pis, maintenant je ne peux plus m'en dédire. et il me semble que j'ai payé ma faute assez cher pour qu'elle soit expiée. Allons ! je n'y veux plus penser. Il ne pourra jamais me prouver que j'ai pris son écureuil, je suis censé ne l'avoir attrapé que ce matin : mon grand-père affirmera au besoin, que ce n'est que d'aujourd'hui que je l'ai, car je me suis bien gardé de le lui montrer. Je n'ai qu'à bien me rappeler ce que j'ai dit déjà, et cela n'est pas difficile, puisque c'est toujours auprès du grand châtaignier que je vais chaque jour. C'est là que je me suis amusé à le faire grimper ce matin ; j'ai même dû aller le rechercher sur l'arbre, puisqu'il ne voulait pas descendre. Je peux donc affirmer, sans mentir, que je l'ai pris sur le grand châtaignier.

Ce qui me gêne le plus, c'est de soutenir cela devant mon grand-père. Après tout, il n'y a pas grand mal. Et puis, il ne saura jamais.... Ah ! mais le signor Padre, lui qui est habitué à lire dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur, s'il vient à entendre parler des soupçons de Bartholo, que dira-t-il ? Bah ! il ne le croira pas. Justement le voici, oh ! je ne veux pas le voir. (*Il va pour rentrer dans la chaumière de Giovani*).

SCÈNE XI.

ANTONIO, LE RELIGIEUX FRANCISCAIN.

LE RELIGIEUX (*retenant Antonio qui se disposait à rentrer dans la chaumière*) : — Eh ! bien, mon enfant, tu as été bien longtemps à revenir aujourd'hui.

ANTONIO (*avec hésitation*). — Signor Padre... c'est parce que... voyez-vous... (*avec volubilité*) j'ai voulu attraper cet écureuil, et je l'aurais encore manqué si j'avais remis la partie à cet après-midi (*à part*). Au moins, comme cela, il ne doutera de rien.

LE RELIGIEUX. — Mais dis-moi donc, à propos de cet écureuil, sais-tu que Bartholo t'accuse de le lui avoir pris ?

ANTONIO. — Je le sais bien, mais il ment, Bartholo ; il y a deux jours qu'on lui a volé le sien, et moi c'est aujourd'hui que j'ai attrapé celui-ci.

LE RELIGIEUX. — Dans le bois ?

ANTONIO. — Oui, sur le grand châtaignier (*avec un ton d'humeur*), je lui prouverai bien à Bartholo, que je ne suis pas un voleur.

LE RELIGIEUX. — Allons, calme-toi ; quand on a la conscience pure, on ne doit pas s'emporter contre ceux qui nous accusent.

ANTONIO. — C'est qu'il est venu me maltraiter devant mes compagnons, ils vont croire que je suis un voleur. Déjà ils étaient jaloux de ce que j'avais attrapé un écureuil avant eux.

LE RELIGIEUX. — Écoute bien, mon enfant : mieux vaut être accusé injustement, que de passer pour innocent quand on est coupable.

ANTONIO (*à part*). — Quand on est coupable ? ah ! je le suis moi !

LE RELIGIEUX. — Voyons, n'as-tu rien remarqué depuis hier

as-tu cherché à connaître la disposition des esprits dans le village? Travailler à prévenir les meurtres, c'est se rendre agréable à Dieu.

ANTONIO (*à part*). — Que lui dirai-je? avouerai-je que je ne me suis plus occupé de cela depuis deux jours? (*Il feint de s'occuper de son écureuil*).

LE RELIGIEUX. — Eh bien! tu ne me réponds pas? Te voilà tout interdit, laisse là tes enfantillages.

ANTONIO. — Je ne crois pas, signor Padre, qu'il se soit rien passé. Je n'ai rien entendu dire.

LE RELIGIEUX. — C'est étonnant, depuis deux jours, tu ne découvres rien, et les esprits cependant sont bien agités.

ANTONIO. — On commence à se défier de moi, peut-être; mais pardon, signor Padre, mon vieux père m'attend et...

LE RELIGIEUX. — Et tu crains de le faire attendre, n'est-ce pas? maintenant que tu as ton écureuil? Allons! va près de lui, et tâche d'être moins occupé de tes jeux à l'avenir.

ANTONIO. — Au revoir, signor Padre (*Il rentre*).

SCÈNE XII.

LE RELIGIEUX (*seul*). — Ce pauvre enfant a quelque chose qui le trouble; il me fuit volontiers. A son âge, un rien, il est vrai, suffit pour préoccuper. Peut-être, la pensée de prendre un écureuil a-t-elle absorbé tout son esprit; peut-être, maintenant, est-il troublé par l'accusation de Bartholo? Je ne m'explique pas, cependant, la gêne qu'il éprouve en ma présence. Je le suivrai de près pendant quelques jours, car il m'inquiète. (*Il sort*).

SCÈNE XIII.

ANTONIO (*revenant aussitôt que le Religieux s'éloigne*). — Il s'en va? Je respire. — J'ai plus de gêne avec lui qu'avec mon vieux père; mais enfin, maintenant, tout est fini. Je n'ai plus à mentir. Voilà que tous ceux qui pouvaient m'interroger sont au courant de ma prétendue trouvaille. — Je puis jouer tranquillement, demain on n'en parlera plus. (*Il laisse aller son écureuil qu'il tient avec une ficelle*). Allons, grimpe, petit! tu es à moi, oui, bien à moi; je t'ai bien gagné. (*Antonio assis à terre est tout aux jeux de son écureuil qui grimpe et qui redescend pour prendre les noisettes qu'Antonio jette à terre*).

SCÈNE XIV.

LE COMTE RINALDO, ANTONIO.

LE COMTE RINALDO (*à part*) (1). — Pauvre village de Carigliano, je suis obligé de te traverser, sans m'inquiéter des besoins de mes anciens vassaux. Moi qui serais reçu par eux comme un père, il faut

(1) Il arrive par la droite et vient se placer à gauche.

que je prenne tous les moyens de ne pas être reconnu. Si je pouvais savoir quelle est la route la moins gardée. J'ai failli tomber tout à l'heure entre les mains des Français, et personne à qui je puisse m'adresser sans me compromettre ! Ah !.. cet enfant... il pourra me servir; il est impossible qu'il me reconnaisse lui, il est trop jeune pour se rappeler mes traits. (*haut*) Eh ! Petit !

Antonio (*se retournant*). — Qui m'appelle ?

Le Comte. — Deux mots.

Antonio. — Je ne vous voyais pas, Signor; que me voulez-vous?

Le Comte. — Ecoute : il ne faut pas qu'on me voie, car je serais perdu.

Antonio. — Venez, Signor, dans notre chaumière.

Le Comte. — Non, je suis un partisan de Ferdinand, et je compromettrais le brave qui me donnerait l'hospitalité. Dans les temps où nous vivons, donner l'hospitalité, vois-tu, c'est un crime qu'on paye de sa tête ; et je ne veux exposer personne. Tu peux me rendre service sans te compromettre, toi : le veux-tu ?

Antonio. — Parlez, que faut-il faire ?

Le Comte. — Depuis ce matin, je ne sais pourquoi, des détachements de troupes françaises battent ce pays, je ne puis y rester ; car si je tombe dans leurs mains, je suis perdu. Sais-tu si la route de Mola est sûre ?

Antonio. — Vous voulez aller à Mola ?

Le Comte. — Peu t'importe, réponds à mes questions.

Antonio. — Eh bien, Signor, pourvu que vous ne preniez pas les chemins couverts, je crois que vous pouvez vous rendre à Mola, sans rencontrer un uniforme français.

Le Comte. — Pourquoi donc?

Antonio. — Quand les Français font la chasse aux Napolitains, comme ils disent, ils savent que ce n'est pas sur la grand'route qu'ils les pourront prendre, et ils envoient des soldats dans tous les chemins couverts. Je le sais bien, parce qu'en gardant nos chèvres, nous les voyons quelquefois débusquer par des chemins qui ne sont connus que de nous autres chevriers.

Le Comte. — Cependant je ne voudrais pas m'aventurer à suivre la grand'route.

Antonio. — Eh bien, prenez l'avenue du château, jamais les soldats n'y vont par là, et au bout de l'avenue, vous prendrez un petit sentier qui conduit à Mola.

Le Comte. — Et pourquoi crois-tu ce chemin plus sûr que tout autre ?

Antonio. — C'est que jamais personne n'y va ; c'est comme un chemin sacré pour les habitants, ils ont juré de le respecter jusqu'au retour du comte et de sa famille ; et le roi Murat, tout roi qu'il est, serait mal venu, s'il osait se l'approprier.

Le Comte. — C'est bien (*donnant une pièce de monnaie à Antonio*) voilà pour toi.

Antonio. — Merci, Signor. — Si vous voulez, je vous conduirai.

Le Comte. — Inutile. Je connais la route mieux que qui que ce soit (*à part*). Et j'espère au moins ne pas être pris en traversant ma propriété. (*à Antonio*). Cependant tu peux me servir ; d'ici au château, il y a quelque distance, précède-moi, et si tu aperçois des uniformes français, tu m'avertiras.

Antonio. — Oui, Signor. (*Il prête l'oreille et va voir au fond*).

Le Comte. — Qu'as-tu donc?

Antonio. — Vite, vite, ce sont des soldats ; ils sont peut-être à votre poursuite, ne perdons pas de temps. (*Ils s'éloignent*).

SCÈNE XV.

Un détachement de soldats Français, Bernard (*sergent*). — Francisco, Piétro, Julio, (*Napolitains*), Gabriello, Paolo, Péblo (1).

Bernard (*aux Napolitains*). — Ah ça ! vous autres, vous ferez si bien de vos pieds et de vos mains, qu'un beau jour on nous donnera la consigne de tirer sur vous comme sur des lapins.

Piétro. — Et pourquoi donc, si nous respectons la loi?

Bernard. — Oh mais! c'est pas l'tout que de respecter la loi; faut aussi respecter les individus et particulièrement le militaire. Savez-vous bien que vos poignards sont moins civils que les boulets et les balles qui se sont parfois détournés, plutôt que de tuer un brave. Tous les jours vous nous enlevez des hommes. C'est pas l'droit jeu ça. A la guerre, passe, on est frappé d'une balle, d'un boulet, voire même d'un coup de sabre, c'est bon ; on tombe là et on ne dit rien, parce que c'est juste. Mais dire que voilà qu'on va se promener tranquillement et qu'un vaurien de Napolitain vous viendra caresser les côtes avec un stylet, sans qu'on ait le temps de crier gare! Ça, c'est fatal pour un militaire, et surtout, quand c'est un vieux troupier, qui a été respecté par le feu des Prussiens, des Espagnols, et tout comme le brave qui a encore été tué ce matin. Mais, si nous attrapons le coupable, je vous garantis qu'il passera un mauvais quart d'heure.

Julio. — On met toujours les meurtres qui se commettent sur le compte des Napolitains : en peuvent-ils, si des bandits viennent frapper dans l'ombre?

Bernard. — Tais-toi, blanc-bec, nous savons c'que nous savons, et c'est pas toi, vois-tu, qui me feras croire que les vessies sont des lanternes, comme on dit chez nous ; n'y a qu'à voir tous ceux qu'on a fusillés jusqu'à présent, pour se convaincre de la chose. Vous êtes vexés de nous voir faire la parade chez vous? Je conçois, mais

(1) On peut encore ici se reporter à notre note du commencement, pour savoir quelle place doivent occuper les personnages. Cependant je crois bon de faire remarquer que les trois petits Pâtres doivent être devant les Napolitains, afin de voir les soldats de plus près. C'est encore là un emprunt fait au naturel. Il suffit d'avoir vu un passage de soldats en ville ou au village, pour savoir que les enfants sont toujours aussi rapprochés que possible.

c'est pas un motif pour tuer un chrétien, comme on tuait un sarrasin du temps passé. Le soldat obéit lui, et voilà. On fait la guerre, on est le plus fort, on gagne la partie, faut être bon joueur, et ne pas montrer de mauvaise humeur comme dit c't'autre. Ça vous taquine, vous autres? on bat le rappel et en avant. Au moins, on se voit, et si on est battu, bon soir : on retourne chez soi, et bons amis tout d'même. Fin finale, vu que la chose est arrivée, nous allons toujours nous établir ici, et vous aurez le plaisir de nous donner place au feu et à la chandelle, en attendant que nous ayons pincé le *Pékin* qui a tué un officier français dans le bois. Oh! je réponds qu'il n'échappera pas : tout le village est cerné, la commission militaire fait l'enquête et... (*On entend un coup de feu*).

BERNARD (*redressant sa moustache*). — Ah! mille bombes! voilà probablement le gibier arrêté; c'est le signal, en avant! (*Il s'éloigne avec sa troupe*).

ACTE II.

Même décoration qu'au 1er acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIOVANI, PIÉTRO, JULIO, FRANCISCO, GABRIELLO, PAOLO.

FRANCISCO (*à Giovani*). — Vous ferez toujours bien de défendre à Antonio d'aller si souvent dans le bois.

GIOVANI. — Lui? Il n'a peur de rien.

JULIO. — Oh! non; c'est bien le garçon le plus intrépide que je connaisse. Nous n'oserions pas nous y aventurer, nous autres, quoiqu'on dise que les assassins ne s'en prennent jamais qu'à ceux qui ont de quoi les dédommager des châtiments auxquels ils s'exposent.

PIÉTRO. — Et puis, jamais ils ne tuent de Napolitains.

JULIO. — La raison en est claire, tous les riches Napolitains ont quitté le pays; il n'y reste que ceux qui, comme nous, n'ont pas le moyen de vivre hors de chez eux.

FRANCISCO. — Avec tout ça, il ne faut qu'une fois, et je crois que celui qui est capable de tuer un homme, tuerait sans plus de scrupule un enfant, quand ce ne serait que pour l'empêcher de parler s'il avait été témoin de son crime.

PAOLO. — C'est justement ce que je disais à Antonio, quand il m'a conduit avant hier jusqu'à la fontaine de la Madone, il s'est moqué de moi.

GABRIELLO. — Mais, quand j'y pense, il a dû entendre du bruit ce matin; puisque c'est là qu'il a attrapé son écureuil.

GIOVANI. — C'est vrai! malheureux enfant! si je ne l'avais pas revu depuis que cet accident est arrivé, comme je serais bien inquiet.

Ah! bien sûr, je lui défendrai d'y aller à l'avenir. Lui n'aura rien vu ; il m'en aurait parlé. Enfin, pourvu que le coupable ne soit point un habitant de Carigliano, car il irait mal pour nous, si une fois nous étions suspects.

Piétro. — Oh! oui, il irait mal, déjà nous aurons à souffrir chez nous, dans nos cabanes, ces Français qui, non contents d'avoir pris notre territoire, viendront s'asseoir à notre foyer. Je comprends, mieux que jamais, ce que nous disait le signor Padre : Les meurtres ne feront qu'animer nos ennemis contre nous. Evitons, avec grand soin, tout ce qui pourrait laisser croire aux Français, que nous nous réjouissons quand un des leurs est frappé.

Francisco. — Tenez, ne restons pas ensemble, ils pourraient s'imaginer que nous complotons. D'ailleurs, ce qu'il y a de mieux à faire, puisque ces militaires doivent loger chez nous, c'est de rentrer chacun dans nos cabanes.

Julio. — Tu as raison (*Ils se séparent et quittent la scène par le côté droit*).

SCÈNE II.

Giovani (*seul*). — Et ce malheureux enfant qui ne revient pas encore ! Je suis sûr qu'il est avec les soldats français. Dès qu'il les voit, il faut qu'il aille avec eux. Ah ! quel enfant !... S'il savait cependant que son père est mort en défendant notre territoire contre eux? — Pauvre petit, il aurait moins de plaisir à les voir. (*Il rentre*).

SCÈNE III.

Antonio (*arrive gaîment sur la scène par le côté gauche*). — Ah! maintenant du moins, je suis content. Si le signor peut gagner Mola, il sera sauvé, et j'aurai aidé à le faire échapper aux soldats. J'ai eu bien peur cependant, à peine l'avais-je quitté que j'ai entendu tirer un coup de fusil ; mais il est impossible que ce soit après lui, on ne pouvait le voir une fois dans l'avenue du château. Allons, j'ai du moins fait une bonne action, et cela m'a un peu réconcilié avec moi-même. (*d'un ton contrarié*) Oh ! mon Dieu ! encore Bartholo et le signor Padre ; que peuvent-ils se dire dans ce moment-ci? je gagerais qu'ils parlent de moi. — Ecoutons un peu ce qu'ils diront, là, derrière ce buisson. (*Il se cache derrière la coulisse qui se trouve près de la Madone*).

SCÈNE IV.

Bartholo, Le Religieux Franciscain. (*Ils entrent par le côté gauche*).

Le Religieux. — Il y a longtemps que je connais cet enfant, et jusqu'ici je ne l'ai jamais surpris à mentir.

Bartholo. — D'accord : mais votre révérence sait bien qu'il y a commencement à tout ; et si le gaillard avait, comme je le crois,

pris mon écureuil qu'il regardait toujours d'un œil d'envie, il ne se gênerait pas pour mentir.

LE RELIGIEUX. — Je réponds que, s'il en est ainsi, je le saurai et je le déciderai à vous faire ses excuses, en vous restituant votre écureuil.

BARTHOLO. — Oh ! j'ai un moyen de le savoir moi, auquel le petit drôle ne s'attend pas ; et tout à l'heure, on viendra lui faire une visite qui ne le fera pas rire, si jamais il a menti.

LE RELIGIEUX. — Comment, vous auriez prévenu l'Alcade ?

BARTHOLO. — Mieux que ça, j'ai remis ma déposition à la commission militaire, qui fait l'enquête pour l'officier français assassiné.

LE RELIGIEUX. — Quel rapport peut-il y avoir entre le vol de votre écureuil, et le meurtre de l'officier français ?

BARTHOLO. — Ah ! un très-grand rapport, signor Padre, figurez-vous que mon drôle dit avoir trouvé un écureuil près du grand châtaignier ; que, pour l'attraper, il dit, mais il ment, enfin il dit qu'il a passé là toute la matinée ; or, c'est précisément auprès de la fontaine de la Madone, tout-à-côté du grand châtaignier, que le corps de l'officier français a été trouvé. Il faut donc qu'Antonio l'ait vu frapper, et dès lors il devra donner tous les renseignements du meurtre. Mais il n'y a pas de danger, allez ; mon gaillard va être pris comme dans un piége ; alors on lui donnera une bonne leçon qui lui apprendra à venir briser la haie de mon jardin, voler mon écureuil et mentir comme un diable de l'enfer.

LE RELIGIEUX. — Je suis fâché que vous ayez été si vite en affaire, brave Bartholo ; si malheureusement cet enfant est coupable, il sera perdu de réputation au point de désespérer peut-être de se relever ; s'il n'est pas coupable, ce que je crois, il sera obligé, par suite de votre déposition, de compromettre, peut-être, quelque malheureux Napolitain, qu'un aveuglement, que je suis loin d'excuser, mais que je plains cependant, aurait conduit à commettre cet assassinat. Ainsi, de toute façon, à moins que le crime n'ait été commis par un brigand de profession, ce qui n'est pas probable, le résultat à votre déposition sera funeste.

BARTHOLO. — Bah ! ces drôles-là n'en feraient jamais d'autres. Une bonne leçon empêchera les camarades d'Antonio de recommencer à l'avenir.

SCÈNE V.

L'ALCADE DU VILLAGE, (*une liasse de papier sous le bras*) (1). — LES MÊMES.

BARTHOLO (*au Religieux*). — Tenez, voici justement l'Alcade.

L'ALCADE (*avec volubilité*). — Très-humble serviteur, mais pardon ; nous n'avons pas un instant à perdre, et vous trouverez bon que nous allions, à l'instant, nous acquitter de nos fonctions, pour

(1) L'Alcade arrive par le fond à droite, et vient se placer à gauche du spectateur.

l'interrogatoire du jeune Giovani. — Nous sommes chargé, par le général, de dresser les bases dudit interrogatoire. Et vous comprenez, que l'affaire étant de la plus haute importance, nous devons y apporter tout le zèle, tout le soin, en même temps que toute la diligence possible; car, du plus ou du moins de précision des questions, dépend le plus ou moins de force de la déposition du comparant, et nous n'avons pas trop du délai qui nous est donné, pour peser, discuter, préciser les points sur lesquels il devra être le plus insisté dans l'interrogatoire.

Le Religieux. — Aussi ne chercherons-nous pas à vous distraire de vos occupations.

L'Alcade. — Ce serait en vain, car nous avons trop la conscience de la grande importance des fonctions qui nous sont dévolues. Il y va de la vie d'un homme; et si, par négligence de notre part, il y avait une lacune dans l'interrogatoire, par suite de ladite lacune, l'autorité judiciaire n'étant pas suffisamment éclairée, pourrait hésiter à prononcer pour ou contre. De cette incertitude, naîtrait un jugement mal fondé et peut-être inique. Aussi, avons-nous toujours grand soin de ne nous laisser point distraire de notre charge, par quoi que ce puisse être.

Bartholo (*au Religieux Franciscain*). — Laissons-le seul, car nous pourrions être cause qu'il se laissât distraire de ses graves occupations.

L'Alcade (*sans s'apercevoir du départ de ses interlocuteurs*). — Veuillez donc ne point imputer à un manque de politesse la brièveté de nos paroles et excuser, en faveur du devoir qui m'appelle, la laconicité du bonjour que j'ai l'honneur de vous..... Ah! ils sont partis, c'est fort bien fait; car si on voulait les croire, on passerait le temps en vains propos, et on s'exposerait à révéler ce que la prudence nous fait un devoir de taire, de la manière la plus absolue. Aussi, ai-je l'habitude de ne parler en de telles occurrences, que le plus brièvement possible, et j'éloigne, par ce moyen, les questions indiscrètes. Or ça, entrons ici (*Il indique la chaumière de Giovani*) puisque c'est ici que nous devons procéder aux préliminaires de l'interrogatoire (*Il entre*).

SCÈNE VI.

Antonio (*seul*). — Heureusement que j'ai écouté. Oui dà! Bartholo, je n'y serai pas pris. — Il me semble que personne n'ayant vu tuer l'officier français, la manière dont je raconterai sa mort sera toujours regardée comme véritable, et cela ne fera de tort à personne. — Le pauvre officier a été tué; quand bien même j'aurais été présent, je n'aurais pu l'empêcher. Oh! mais, qu'il est terrible cependant d'avoir toujours à mentir. Depuis ce matin, combien de mensonges déjà! mais celui-ci sera le dernier, puisque Bartholo regarde cette preuve comme infaillible. Il n'y reviendra plus après cela, et je serai tranquille. — A quoi me suis-je exposé cependant?

Si je n'avais pas entendu la conversation de Bartholo, avec le signor Padre, j'étais perdu ! Ah ! décidément, après cette affaire, je ne mentirai jamais plus. Cela fait trop de mal. — Mais oserai-je bien le faire devant tout le monde ? Il me semble que je vais trembler, balbutier. — Dire qu'on a vu tuer un homme quand ce n'est pas vrai, ce doit être bien épouvantable. — Ah bien ! ce n'est pas un grand mal, après tout, et Bartholo, au moins, me laissera tranquille. —On vient ! c'est sans doute le général ; voilà tout mon courage qui s'en va (*Il se sauve*).

SCÈNE VII.

Arrivée du Général, suivi des officiers, du sergent Bernard, d'un détachement de soldats français, du groupe des Napolitains parmi lesquels se trouve Bartholo, et des petits chevriers (1).

Le Général. — Sergent, voyez si Antonio Giovani est ici et faites le venir. (*Bernard s'avance vers la chaumière de Giovani*). (*Le Général s'adressant à un des officiers de l'état-major*). A-t-on conduit à Naples ce partisan qui a été pris tout à l'heure ?

L'Officier. — Oui, Général, je l'ai remis aux gendarmes, et il sera écroué dans les prisons de Naples avant une heure, car je pense qu'ils sont maintenant plus d'à moitié chemin.

Le Général. — On aurait peut-être bien fait de différer et nous aurions pu le confronter immédiatement avec le jeune Antonio ; mais au reste les renseignements donnés par celui-ci pourront être comparés avec le signalement fait par le brigadier ; nous verrons toujours bien s'il y a quelque rapport. Mais, je ne vois pas l'Alcade, il devait nous précéder.

SCÈNE VIII.

Les mêmes. L'Alcade, *le vieux* Giovani, Bernard (2).

Bernard. — Présent, mon général.

L'Alcade. — Monsieur le Général, conformément à vos ordres, nous avons fait subir à tous les membres de la famille du jeune Antonio Giovani, lesquels se résument tous en ce respectable vieillard, un interrogatoire préalable et....

Le Général (*l'interrompant*). — C'est bien. Le témoin Antonio ?

(1) Position des personnages de cette scène au fond, à gauche du spectateur. — Le détachement de soldats Français. A droite au fond le groupe des Napolitains, devant eux les petits chevriers. — Sur le premier plan, vers le milieu, un peu plus rapprochés de la chaumière de Giovani que de l'autre côté du théâtre, un officier, le général, un aide de camp.

(2) Le sergent qui devance l'Alcade, doit être sur la scène au moment où le général prononce la dernière phrase ; il place près de la cabane de Giovani une table et une chaise pour l'Alcade. *Présent, mon général.* — Le sergent dit ces paroles en traversant la scène pour retourner à sa place entre les soldats et le groupe des Napolitains, le vieux Giovani va se placer auprès de lui.

L'Alcade. — Quant à lui, nous n'avons pu procéder à son interrogatoire attendu qu'il a fait défaut, de sorte que, malgré toute notre bonne volonté, il nous a été impossible de....

Le Général (*l'interrompant*). — Qu'on le fasse venir immédiatement.

Giovani. — Pardon, Monsieur le Général, il ne savait pas, ce pauvre enfant, sans cela il serait déjà ici, mais je vais le faire venir. — Cours vite, Gabriello et toi aussi Péblo. — Oh! il doit être tout près d'ici.

Le Général à L'Alcade. — Vous auriez bien fait, vous M. l'Alcade, de le faire venir.

L'Alcade. — Pardon, Monsieur le Général, mais j'ai cru, jusqu'ici, que la circonspection du magistrat devait éviter tout ce qui pouvait ébruiter une affaire dont le succès repose sur le silence, et dès lors, j'aurais cru être imprudent et manquer de tact si.....

Le Général. — Taisez-vous!

L'Alcade. — Oui, Monsieur le Général.

Bernard (*à part*). — J'étais bien étonné que le général ne lui imposât pas le silence; ce voltigeur-là est un véritable moulin à paroles.

Giovani. — Ah! voici mon Antonio, Signor Général, mais ne le grondez pas, je vous en prie; il ne savait pas.....

Bernard (*frappant sur l'épaule de Giovani*). — Chut! mon ancien, n'allez pas vous étendre en circonlocutions intempestives, parce que le Général n'aime pas les longues conversations; brave homme du reste, mais pas causeur.

N. B Pendant cet *aparte* de Bernard à Giovani, les yeux se sont portés sur Antonio qui a un maintien fort emprunté. Le Général cause avec les officiers, un des officiers indique du geste que la figure d'Antonio a une heureuse expression, etc. Bartholo semble dire à ses voisins, il va être pris en défaut mon voleur. Les petits chevriers n'ont pas assez de leurs yeux pour regarder leur compagnon, objet de l'attention générale.

SCÈNE IX.

Les mêmes, Antonio.

L'Alcade. — Approchez, Antonio Giovani, levez la main et jurez de dire....

Le Général (*l'interrompant*). — Taisez-vous.

L'Alcade. — Oui, Monsieur le Général.

Le Général (*à l'Alcade*). — Contentez-vous d'écrire la déposition du témoin.

N. B. Le vieux Giovani s'efforce de rassurer Antonio.

Le Général (*à Antonio*). — Avance hardiment, petit, n'aie pas peur, nous ne voulons pas te faire de mal, va.

L'Alcade. — Admirable d'adresse! s'insinuer dans l'esprit du comparant pour mieux gagner sa confiance, et de la sorte....

Le Général. — Taisez-vous!

L'Alcade. — Oui, Monsieur le Général.

Giovani (*à Antonio*). — Tu vois bien qu'on ne veut point te faire de mal. (*Antonio s'avance*).

Le Général (*le prenant par la main*). — Voyons, regarde-moi bien, je ne suis pas terrible, va. Dis-nous, tout simplement, ce que tu as vu dans le bois ce matin.

Antonio (*levant les yeux au ciel avec une expression de douleur*). — Oh ! mon Dieu ! (*se remettant*). Eh bien, je venais d'attraper un écureuil, car il y en a beaucoup dans le bois, quand tout à coup, j'entends du bruit. Je me retourne, et je vois un officier français qui marchait en fredonnant ; puis, bientôt après, je vois un autre homme, pas un officier celui-là, qui vient doucement derrière lui, et, tout à coup, il lui enfonce son stylet dans la poitrine, et le pauvre officier français est tombé en jetant un cri. J'ai été tout saisi et je n'osais pas bouger moi, il aurait peut-être voulu me tuer aussi, mais je me suis tenu caché derrière les lauriers roses qui bordent la fontaine de la Madone ; puis, quand l'officier a été tombé, le brigand est venu comme pour voir, s'il était tout-à-fait mort, et puis il s'est éloigné. Quand il a été loin, je suis revenu bien vite avec mon écureuil ; mais j'étais si saisi, que je ne savais pas avoir du plaisir.

Le Général. — Voilà qui est bien, mon petit. (*aux officiers*) Puisqu'il n'a pas fait connaître qu'il était là, évidemment, le crime a été commis par un partisan de Ferdinand et non par un brigand, car l'officier assassiné avait une montre d'or et de l'argent, et il n'a pas été dévalisé. Cette déposition est très-importante. (*à Antonio*) Mais, dis-nous un peu, puisque tu as été témoin du crime, comment était l'assassin ?

Antonio (*avec hésitation*). — Comment il était, signor? (*à part*). Je n'ai pas songé à cela moi (*comme s'il trouvait tout à coup moyen de se tirer d'affaire*). Ah !

Le Général. — Oui, dis-nous comment il était habillé.

Antonio. — Il avait, je crois, un pourpoint noir avec des boutons d'argent, et une culotte noire, aussi, des guêtres jaunes, et un feutre gris avec une belle plume rouge.

Le Général (*tenant le signalement du gendarme en main, à un des officiers qui sont près de lui*). Voilà qui ressemble au signalement que nous avons ici. — N'as-tu pas vu s'il avait des armes ?

Antonio. — Oh! je crois bien, il avait deux pistolets à sa ceinture et un poignard.

Le Général. — Et de quelle couleur était sa ceinture ?

Antonio. — Elle était brune et blanche, je crois.

Le Général. — C'est bien. Il n'y a pas de doute maintenant, le coupable est celui qui vient d'être pris.

Antonio (*à part*). — Que dit-il! Est-ce que ce signor qui paraissait si bon, aurait été pris ! Oh ! ce n'est pas un brigand lui. Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ?

Le Général. — Allons, Antonio Giovani, tu es un brave garçon et je vois que tu as été bien sincère.

ANTONIO (*confus à part*). Oh! cet éloge me fait mal.

GIOVANI (*pendant que le Général est occupé à donner des ordres*). — Comme il répond bien à toutes les questions que lui fait le Général! On dirait vraiment un homme de trente ans. Mais je n'y pensais pas! Comme il est fait! On voit bien qu'il est toujours en mouvement ce petit luron-là. Viens un peu, Antonio, que je te secoue; tu es tout couvert de mousse. — (*Il rajuste le vêtement d'Antonio; celui-ci tire son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le visage et fait tomber la pièce de monnaie que l'étranger lui a donnée*). Qu'est-ce que cet argent, Antonio, où as-tu gagné cela?

LE GÉNÉRAL (*qui a remarqué la pièce*). — Voyons un peu? une pièce anglaise, qui t'a donné cela, mon petit?

GIOVANI. — Assurément ce n'est pas moi, car il n'y a pas souvent de pièces comme celle-là dans notre cabane.

ANTONIO. — Je l'ai trouvée dans le bois.

LE GÉNÉRAL. — Près de l'endroit où tu as vu assassiner l'officier?

ANTONIO. — Oui, signor, tout près.

LE GÉNÉRAL. — Plus de doute, l'assassin est un de ces hommes soudoyés par l'Angleterre pour assaillir continuellement les Français. (*à un des officiers*) Capitaine rapporteur, prenez cette pièce, elle figurera comme preuve dans le procès.

ANTONIO (*à part*). — Encore! il faut donc que tous mes mensonges servent de preuve contre un innocent?

L'ALCADE. — Relirai-je au témoin sa déposition, pour qu'il en atteste la véracité?

LE GÉNÉRAL. — C'est inutile, il y a assez de témoins de sa déposition, et d'ailleurs à cet âge, on dit si naïvement la vérité, qu'il ne peut être suspecté.

L'ALCADE. — Cependant c'est une formule sur laquelle il est de la plus haute importance de ne pas...

LE GÉNÉRAL. — Taisez-vous!

L'ALCADE. — Oui, monsieur le Général.

LE GÉNÉRAL (*à Antonio*). — Nous aurons encore besoin de toi, mon petit, mais maintenant que nous avons fait connaissance ensemble, tu n'auras plus peur, n'est-ce pas?

ANTONIO. — Non, signor.

LE GÉNÉRAL (*au capitaine*). — Capitaine, vous aurez soin de faire conduire cet enfant à Naples.

LE CAPITAINE. — Oui, mon Général.

LE GÉNÉRAL. — Allons, MM., à cheval. — Monsieur l'Alcade, vous voyez que nous allons plus promptement que vous en besogne; tâchez de débarrasser, à l'avenir, vos procès-verbaux de tout ce verbiage qui ne sert qu'à embrouiller les faits et à entraver la marche de la justice.

L'ALCADE (*à part*). — Cet homme-là n'entend rien aux affaires de la justice; il croit qu'on peut mener cela, comme on dirige le feu d'une batterie. (*Haut, tirant un papier de sa poche*).

« Monsieur le Général,

» Les habitants de Carigliano, par l'organe de leur Alcade, saisissent avec empressement cette occasion solennelle, pour protester de leur dévoûment au roi Murat, à l'armée française qui daigne résider dans ce royaume, pour y faire régner l'abond.....

Le Général. — Assez, assez, M. l'Alcade, nous connaissons la valeur des protestations magistratoriales. (*Les officiers et les soldats quittent la scène ; les petits chevriers les suivent*).

L'Alcade. — Comment ? un discours que j'avais préparé avec grand soin. Oh ! il n'y a pas à dire, il faut que je le lui débite d'un bout à l'autre. (*Il sort*).

Piétro (*à l'Alcade qui sort avec précipitation*). — Eh ! parlez pour vous, mais ne nous faites pas dire au moins que nous sommes heureux de voir notre pays bouleversé par l'armée française. (*Les Napolitains s'éloignent*).

SCÈNE X.

Le vieux Giovani. Antonio. Bartholo.

Bartholo (*à Antonio*). — Allons, mon garçon, si je ne t'avais entendu dire tout ce que tu viens de raconter, je t'aurais cru coupable d'avoir volé mon écureuil, et les affaires n'en seraient pas restées là ; mais maintenant, je te rends justice et je ne t'en veux plus ; si tu peux découvrir mon voleur, comme tu as découvert l'assassin, viens me le dire et tu seras récompensé.

Giovani.—Comment ! vous avez cru que ce pauvre enfant était capable de voler ? Lui ! oh ! par exemple.... — Il sait trop qu'il n'y ferait pas bon. Je l'aime bien ; mais, si jamais il faisait des tours comme ça, je ne voudrais plus le voir. Nous, pauvres gens, nous n'avons que notre probité pour toute fortune, faut en faire du cas. — Mais ne pleure donc pas, Antonio, mon fils ! — Je sais bien que tu n'es pas coupable, va ! cher enfant. Il est encore tout épouvanté de ces militaires. — Mais comme il leur a répondu, hein ? Il n'y en a pas un dans le village pour parler net comme lui ; aussi le Général et tous ces beaux officiers, comme ils avaient l'air contents de lui !

Bartholo. — Sans rancune, n'est-ce pas, Antonio ?

Antonio (*avec un ton de voix triste*). — Oh ! je n'en veux à personne.

Giovani *à* Bartholo. — C'est un si bon enfant ! vif comme tout, par exemple, mais la main tournée, il n'y pense plus. Au revoir, Bartholo.

Bartholo. — Adieu, voisin. (*Bartholo sort*).

SCÈNE XI.

Giovani, Antonio.

Antonio. — Oh ! que je suis content d'être seul avec vous, père.

Giovani. — Pauvre enfant, tu ne t'attendais pas à tout cela ce matin, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi je n'en suis pas fâché ; on verra

dans le village que tu sais t'expliquer comme il faut. Allons, maintenant, va courir pour te distraire ; va, mon enfant, joue bien.

ANTONIO. — Mais c'est terrible, savez vous père ; si jamais ils trouvaient ce pauvre homme, ils le feraient peut-être mourir.

GIOVANI. -- Ah ! cela bien certainement, mais aussi, pourquoi s'expose-t-il ? Il est coupable ; qu'il soit puni comme il le mérite.

ANTONIO. — Mais je serai cause de sa mort, moi !

GIOVANI. — Nullement, mon enfant, c'est son crime et non ce que tu as dit qui peut le faire condamner à mort. Va, ce n'est pas la première fois que le bon Dieu se sert d'un enfant pour faire condamner un grand coupable ; ainsi, sois bien tranquille, tu n'as fait que ton devoir ; et quand on a fait ce qu'on devait, il ne faut pas en avoir de regret. (*à part*) Ce que c'est, pauvre enfant, il n'est pas habitué à tout cela, et il ne peut se faire à l'idée d'avoir contribué à démasquer un coupable. — (*à Antonio*). Va jouer, Antonio, va, mon enfant. (*Il rentre dans sa chaumière*).

SCÈNE XII.

ANTONIO (*seul*). — Jouer ! moi ! oh ! que je souffre ! — Si je pouvais pleurer tout à mon aise. — Quel supplice de ne pouvoir pas même rougir, quand on est coupable ! — Mon Dieu ! peut-être serai-je la cause qu'un innocent va mourir. Je n'avais pas prévu qu'on me demanderait comment l'assassin était habillé ; j'ai décrit, sans y penser, le vêtement de ce pauvre signor qui paraissait bien honnête. — Si jamais ils le prenaient !....— Oh ! non, c'est impossible, ils n'auront pu le découvrir. — Tout ce que j'ai dit, ils l'ont écrit ; ils ne l'oublieront donc pas. — Qui aurait cru qu'une faute, que je regardais comme légère, me conduirait si loin ? — Et personne à qui je puisse confier mon secret, personne à qui je puisse dire : « j'ai menti ! que dois-je faire pour réparer ma faute ? » — Tout le monde me maudirait. Pourquoi n'ai-je pas cédé à mon premier remords ? Ce matin, si j'avais été trouver Bartholo, tout serait fini maintenant. Oh ! quel poids j'ai là sur le cœur !

SCÈNE XIII.

ANTONIO, LE RELIGIEUX FRANCISCAIN.

LE RELIGIEUX FRANCISCAIN. — Il est seul, pauvre enfant, comme il paraît souffrir ! — Approchons. (*Il touche Antonio qui se retourne précipitamment et tombe à genoux*).

ANTONIO.—Pitié, signor Padre ! (*Il couvre son visage de ses mains*).

LE RELIGIEUX. — Voyons, mon enfant, qu'as-tu donc ? toi si gai, si bon, aurais-tu une mauvaise action à te reprocher, pour être triste comme tu l'es ?

ANTONIO. — Oh ! oui, une action bien mauvaise ; grâce ! signor Padre, grâce !

LE RELIGIEUX. — Ouvre-moi ton cœur, enfant, et nous aviserons ensemble au moyen de tout réparer.

ANTONIO. — Tout réparer ? Oh ! c'est impossible ! (*à part*) Non, je ne pourrai jamais lui avouer, je suis perdu si je parle, il est juste, il ne souffrira pas qu'un innocent soit condamné pour sauver un méchant enfant. J'en ai trop dit.

LE RELIGIEUX. — Allons, calme-toi, depuis deux jours déjà, j'ai lu dans le fond de ton cœur.

ANTONIO (*avec vivacité*). — Vous avez deviné ?...

LE RELIGIEUX. — Que mon Antonio me cachait, malgré lui, quelque chose. Il ne me disait plus rien des complots de nos pauvres Napolitains.

ANTONIO (*à part*) — Oh ! je peux encore tout lui cacher. (*haut*) Eh bien ! oui, signor Padre, j'aurais dû vous dire que de nouveaux meurtres se préparaient ; vous les auriez empêchés, et moi, je n'aurais pas à me reprocher d'avoir peut-être été cause de la mort d'un homme.

LE RELIGIEUX. — Mais ce n'est pas un habitant du village qui a tué cet officier ; on me dit que l'assassin est un étranger.

ANTONIO. — Oui, mais vous auriez pu l'empêcher tout de même, si je vous avais dit qu'il y avait souvent dans le bois des étrangers qui rôdaient comme s'ils attendaient quelqu'un.

LE RELIGIEUX. — Tu connaissais leurs projets ?

ANTONIO (*avec hésitation*) Oh ! je m'en doutais bien.

LE RELIGIEUX. — Comment cela ?

ANTONIO (*avec embarras*). — J'entendais ce qu'ils disaient ; mais je croyais qu'ils allaient se battre et que le plus fort l'aurait emporté.

LE RELIGIEUX (*à part*). — Tout cela laisse entrevoir qu'il y a quelque mystère que le pauvre enfant ne veut pas révéler. On vient, laissons-le. Pour qu'il me dise la vérité, il faut que nous soyons seuls (*à Antonio*). Une autrefois ne fais rien sans me consulter.

SCÈNE XIV.

ANTONIO (*qui est resté immobile et les yeux baissés*). — Je respire! — Je ne puis donc plus parler maintenant sans faire de mensonges? — Je ne pouvais pas non plus lui dire la vérité, il m'aurait repoussé loin de lui.

SCÈNE XV.

PAOLO, GABRIELLO, ANTONIO, PÉBLO.

GABRIELLO. — Pourquoi n'es-tu pas venu ? Nous avons vu partir le général nous autres.

PÉBLO. — Et tous les officiers ont mis leurs chevaux au grand galop ; mais que c'était beau, hein ?

PAOLO. — Oh, je crois bien ! on aurait dit qu'ils ne touchaient pas la terre.

PÉBLO. — J'voudrais t'y être habillé comme ça, moi !

ANTONIO. — Est-ce qu'ils sont tous partis ?

GABRIELLO. — Oh non, seulement les officiers. Des soldats, il y en a encore beaucoup, devant la maison de l'Alcade.

PAOLO (*à Antonio*). — Tu ne sais pas? Péblo qui était toujours fourré auprès du général, dit qu'il a entendu donner des ordres pour venir te chercher.

ANTONIO. — Moi? et pourquoi faire?... (*à part*) N'ai-je pas encore assez menti?

PÉBLO. — Ah ! je ne sais pas, mais il a dit comme ça à un officier qui était près de lui : « Nous partons, et vous ferez conduire Antonio Giovani par le sergent ; nous aurons besoin de lui, et autant qu'il vienne aujourd'hui que demain. »

ANTONIO. — Ils veulent donc me conduire à Naples?

GABRIELLO. — Bien sûr ça.

PÉBLO. — A-t-il du bonheur ce gaillard-là ! c'est pas moi qu'aurait une chance comme ça.

ANTONIO. — Dites donc, ça doit être bien beau à voir Naples?

PÉBLO. — Je le crois, partout des grandes maisons, et puis des soldats tout plein.

ANTONIO. — Oui, mais tu n'es pas sûr qu'il a dit de m'y conduire, le général?

PÉBLO. — Mais si, mais si que j'en suis sûr.

PAOLO (*indiquant du doigt le fond du théâtre à gauche*). — Et tiens, vois-tu ce soldat qui vient par ici? c'est probablement pour te chercher.

ANTONIO. — Je serais bien content, s'il venait me chercher pour m'emmener à Naples. Aller à Naples, et avec des militaires, quel bonheur !

SCÈNE XVI.

PAOLO. — GABRIELLO. — BERNARD. — ANTONIO. — PÉBLO.

BERNARD (*à Antonio*). — Ah justement ! allons, voltigeur, il est temps de faire ton sac, et de mettre tes guêtres. Nous allons voyager pour l'agrément de la santé.

ANTONIO. — Vous venez réellement me chercher?

BERNARD. — Comme tu dis, mon fils, et tu n'en es pas fâché à ce qu'il paraît?

ANTONIO. — Tiens, c'est si beau de voyager.

BERNARD. — Ah ! tu appelles ça voyager, toi? mais pour nous, qu'a fait le tour du monde, vois tu, d'ici à Naples, c'est ce qu'on appelle une petite course pour faire la digestion. Et puis, bon chemin, tout pavé, une promenade superbe. Allons, fais promptement tes préparatifs, parce que, vois-tu, dès à présent, tu sors du civil pour entrer dans le militaire, et faut savoir un peu presser le mouvement.

ANTONIO. — Vous voulez bien au moins que j'avertisse mon grand-père?

BERNARD. — Raison de plus pour se dépêcher, parce que le grand-père, c'est encore une créature sensible de son naturel, que ça vous larmoye comme une maman. Allons vite ! Il faut que nous soyons à Naples pour l'appel et nous n'avons pas de temps à perdre.

ANTONIO (*courant vers la chaumière*). — Père, venez donc ! (*il entre*).

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, *excepté* ANTONIO.

BERNARD. — A la bonne heure, ça, c'est décidé, ça vous fera plus tard un bon soldat.

PÉBLO. — Vous n'voulez pas que j'aille aussi avec vous, moi ?

BERNARD.— Toi ? Ah ! ça serait avec bien de l'agrément, mais j'ai pas de consigne pour la chose. Ça viendra va, encore quelques années, et tu endosseras l'uniforme. Alors, si le *petit tondu* nous a un peu ménagés, si on n'a pas reçu sa feuille de route pour l'autre monde, on se reverra. Ah ! luron, je suis sûr que tu voudrais déjà avoir un beau fusil, un sabre et tout le fourniment, pas vrai ?

PÉBLO. — Je crois bien.

PAOLO ET GABRIELLO. — Et moi aussi.

BERNARD. —Il paraît que le terrain est fertile ici, voilà tout d'suite des volontaires. C'est bon ! la première fois que j'aurai l'honneur de parler à l'Empereur, je lui dirai qu'il y a ici un régiment qui pousse pour lui ; mais il faut grandir pour ça, et pour grandir, mes petits moutons, il faut toujours être de belle humeur, bien manger la gamelle et bien courir.

PAOLO. — Faut-il longtemps pour être officier ?

BERNARD. — Officier, bast ! l'affaire d'une seconde ; trouver l'empereur en belle humeur, faire une action d'éclat, et on a son brevet. Si tu voulais être roi par exemple, ça c'est une autre paire de manches, faut plus de temps.

GABRIELLO. — Oh ! moi, j'aimerais mieux attendre plus longtemps et puis être roi.

BERNARD. — Voyez un peu ! il n'est pas dégoûté encore celui-là ? Eh bien, pour que l'avancement soit rapide, il faut commencer par apprendre l'exercice, et une fois qu'on sait marcher proprement, alors on peut aller loin. Allons, tenez-vous un peu bien, là. (*Les petits chevriers se mettent en ligne*) Comme ça : vous allez marcher bien au pas, sans vous arrêter et toujours tout droit devant vous. Allons, en avant marche ! (*Les petits chevriers s'éloignent.*) Bon ! les voilà en route ! (*Il regarde vers la chaumière*). — Mais mon petit gaillard, tu me fais joliment croquer le marmot, toi : ah ! voilà le vétéran qui sort enfin du quartier.

SCÈNE XVIII.

GIOVANI, BERNARD, ANTONIO.

ANTONIO. — Tenez, vous voyez bien, père, que je vous ai dit vrai.

GIOVANI. — Comment? vous viendriez pour prendre mon Antonio !

BERNARD. — Pas positivement, papa ; nous allons seulement vous l'emprunter pour quelques jours, histoire de faire une petite promenade militaire jusqu'à Naples ; et puis je vous le ramène, frais, gaillard, grandi au moins d'un pied.

GIOVANI. — Mais vous n'y pensez pas, un enfant si jeune !

BERNARD. — Sous les armes, le soldat n'a pas le droit de penser, mon ancien. Mais vous pouvez être tranquille, il n'y a pas de danger; nous lui donnerons la première place à la gamelle ; et nous lui apprendrons l'exercice, que ça vous aura déjà une tournure quand il reviendra, que vous en serez fier, allez. — Et puis au bout de tout, quand le général a parlé, il n'y a pas à dire, faut que ça *soye*.

GIOVANI. — Mais encore faut-il au moins le temps de préparer toutes ses affaires.

BERNARD. — Toutes ses affaires ? Ah ! mais, mon ancien, nous n'avons pas pris les fourgons de l'armée avec nous, da ! deux chemises, deux mouchoirs de poche, voilà une garde-robe complète pour être propre pendant toute l'année.

ANTONIO. — Je te disais bien, père, que j'avais ici tout ce qu'il fallait.

GIOVANI. — Dites-moi au moins si ce sera pour longtemps ?

BERNARD. — Non, non : si ça s'enfile bien, il n'en aura peut-être pas pour deux jours ; mais quand ça durerait un mois, au pis aller, il ne serait pas perdu pour cela.

GIOVANI. — Ah, une idée ! si j'allais avec lui jusque-là ?

BERNARD. — Et vous appelez ça une idée, vous ? Allons, allons, père, soyez calme, tenez-vous là chez vous, les pieds chauds ; je réponds du petit. Que diable, nous n'allons pas le manger. Oh ! s'il était d'âge pour la conscription, je dirais : faut l'embrasser plutôt deux fois qu'une, mais la plante est encore trop jeune, et on lui laissera le temps de pousser. Allons, mon fils, fais tes adieux.

ANTONIO. — Au revoir, père, soyez tranquille ; ce militaire paraît si bon.

GIOVANI. — C'est vrai, mais tu seras bien loin de moi. Si tu devenais malade ? — N'oublie pas surtout, mon enfant, de prier le bon Dieu matin et soir comme si tu étais avec moi. — Que le temps va me paraître long jusqu'à ton retour ! — Dis-leur bien, à tous ces officiers, que ton vieux père t'attend, qu'il n'a que toi sur la terre.

BERNARD. — Oui, nous dirons tout ça, père.

GIOVANI (*embrassant Antonio*). — Au revoir, mon enfant, sois bien sage. (*mystérieusement*) Tiens, voilà un peu d'argent si tu en avais besoin quelquefois.

BERNARD. — C'est tout, ce coup-ci ? En avant et pas accéléré. (*à part*). Il est encore plus raisonnable que je ne pensais, l'ancien.

SCÈNE XIX.

GIOVANI (*seul*). — Bonne Madone, veille sur lui !

ACTE III.

Le théâtre représente au fond le palais dans lequel siége le tribunal, à droite du spectateur, la prison; à côté, un corps de garde français. — Le corps de garde peut être supposé dans la coulisse. — La gravure du Frontispice donne une idée exacte de la disposition du théâtre pour cet acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX SOLDATS, UN CAPORAL, UNE SENTINELLE. (*On relève une sentinelle*) (1).

LE CAPORAL. — Portez armes! — Présentez armes!

LA SENTINELLE RELEVÉE (*au soldat qui la remplace*). — Défense de laisser approcher des murs de la prison, d'y permettre des rassemblements; (*la nouvelle sentinelle se promène le long des murs de la prison*).

SCÈNE II.

BERNARD, ANTONIO.

BERNARD. — Ah! mon petit drôle n'est pas encore arrivé? On voit bien qu'il n'est pas depuis longtemps avec nous; sans cela, il saurait ce que c'est que l'exactitude militaire. Ah! te voilà! Arrive donc! J'allais prononcer en ton honneur huit jours de salle de police.

ANTONIO. — Oh! vous ne seriez pas assez méchant pour cela, n'est-ce pas? — Huit jours! J'en mourrais! Ah! dites-moi que bientôt je pourrai retourner à Carigliano dans les bras de mon vieux père.

BERNARD. — Je respecte ta susceptibilité filiale, et je vois avec plaisir que tu as un bon cœur, c'est bien; moi, j'aime l'état militaire par goût et par caractère; on devient un peu plus *racorni* dans ce métier-là, au sujet de la sensibilité; n'importe, si on me disait: « Bernard, tiens, voilà ta feuille de route, va embrasser ta vieille mère. » Oh! mille cartouches! Je crois que j'en pleurerais de joie. Mais, par malheur, il y a un inconvénient: pendant que j'étais dans le pays des *Mauricots*, la pauvre femme s'est laissée mourir, si bien qu'à présent, vois-tu, je n'ai plus rien sur la terre, et ma chaumière, à moi, c'est la caserne; en temps de guerre, c'est la voûte du ciel. — Mais voyons, assez causé là-dessus. — Aujourd'hui, tu vas comparaître devant le conseil de guerre qui juge les assassins.

ANTONIO. — Aujourd'hui! et puis ce sera tout? Je pourrai partir?

BERNARD. — Probablement; parce que, vois-tu, en deux mots quatre paroles, là, c'est fait; on n'a pas le temps de *flâner*. Voilà

(1) Quand on relève une sentinelle, le soldat qu'on vient remplacer à son poste, et celui qui le remplace, se mettent à côté l'un de l'autre. Quand ils ont exécuté le mouvement *présentez armes!* ils se tournent l'un vers l'autre, et c'est dans cette position que se donne *la consigne*.

l'individu, on lui demande son nom ; on lui conte son histoire ; le témoin arrive, il fait signe que c'est bien cela, et puis l'affaire est cuite ; vingt-quatre heures après, l'individu n'a plus mal aux dents.

Antonio (*avec saisissement*). On le tue?

Bernard. — Pas du tout ; on le fusille, c'est plutôt fait, et puis c'est plus propre.

Antonio. — Mais, c'est affreux cela !

Bernard. — Mais, dis donc, celui qui vient là vous prendre en traître par derrière, avec un stylet, c'est bien plus affreux encore ; et si on les laissait faire, il n'y aurait plus moyen de bouger ; nous serions lardés à chaque moment du jour ; et la chose deviendrait abusive.

Antonio. — Et, s'ils étaient innocents?

Bernard. — Oh ! alors c'est différent : on respecterait leur innocence. Mais un homme qui vous a un poignard, des pistolets, et qui cherche à éviter la grand'route, de peur d'être vu ; celui-là, vois-tu, n'est pas innocent ; c'est un brigand. Ce ne sera pas le moindre service que les Français auront rendu à ton pays, que de le purger de toutes ces guêpes qui vous piquent sans qu'on ait le temps de les voir venir.

Antonio. — Au fait, ils sont bien coupables ; car il est défendu de tuer ; et comme vous le dites, celui-là qui est armé et qui cherche à se cacher, n'est pas un innocent ; s'il n'avait pas un crime à se reprocher, pourquoi craindrait-il tant d'être vu?

Bernard. — Allons, voilà que tu parles comme un livre toi, le séjour de la capitale t'a déjà fait du bien, quoique tu ne paraisses pas te soucier d'y faire halte longtemps.

Antonio. — Quand je suis avec vous, le temps me semble court, parce que vous me racontez des histoires de guerre, et ça m'amuse tant ! Mais, pendant ces deux derniers jours, je me suis ennuyé !... excepté hier pourtant.

Bernard. — Qu'est-ce donc que tu as fait hier ?

Antonio. — J'ai été avec ce militaire à qui vous avez dit d'avoir soin de moi, vous savez bien ?

Bernard. — Ah ! oui, le caporal Bertrand ? Un fameux lapin, celui-là.

Antonio. — Oh ! il est bien bon aussi ; il m'a conduit avec lui à un beau château, et pendant qu'il allait porter des papiers qu'il était chargé de remettre, un beau petit signor m'a fait entrer dans un grand jardin ; il a voulu que je joue avec lui, et il avait tant de plaisir, qu'il m'aurait volontiers retenu dans son château ; mais moi je n'ai pas voulu : alors il m'a fait promettre que je reviendrais.

Bernard. — Tu vois donc que ce n'est pas toute perte pour toi, d'avoir fait séjour à Naples.

Antonio. — Eh bien ! quoique j'aie vu hier un bien beau jardin, si on m'était venu dire : « Antonio, tu peux retourner dans ton village », je serais parti immédiatement.

Bernard. — Alors, je ne te conseille pas d'être militaire, parce

que, vois-tu, une fois qu'on a le sac sur le dos, il faut trimer; et si nous avions eu de ces idées-là, jamais nous n'aurions été en Egypte, que c'est un chien de pays, *ousque* nous avions du feu sur la tête, du feu sous les pieds, de la poussière dans la bouche et pas une goutte d'eau avec ça pour faire la digestion.

Antonio — Oh! quand je serai militaire, alors je ferai comme les autres. Mais, maintenant, je me trouve ici tout seul, quand vous êtes de service; et puis, mon grand-père qui m'aime tant! il doit être triste, de ne pas me voir depuis trois grands jours; et mes pauvres chèvres! qui en prend soin maintenant?

Bernard. — Allons, allons, sois tranquille; tu reverras bientôt tout cela (*On entend sonner l'heure à une horloge de Naples*). Tiens! voilà le moment physique, il est temps d'entrer là dedans (*il montre le tribunal*). On va amener les prisonniers, il faut être exact. Vois-tu ces troupes qui viennent-là? C'est pour leur servir de garde d'honneur; on va les faire sortir de leur cage, et puis, après la séance, ils rentreront encore pour vingt-quatre heures; après quoi, ils n'auront plus rien à désirer sur la terre.

Antonio. — Que ça doit être triste, d'être enfermé-là!

Bernard. — Et si tu voyais en dedans, c'est bien plus triste encore! Mais, pour des brigands, vois-tu, ce qu'il y a à dire, c'est que c'est encore trop bon. — Allons, il ne faut pas qu'on dise que tu as été en retard, et puisque l'audience va commencer, entrons (*Ils quittent la scène pour entrer au tribunal*).

SCÈNE III.

SORTIE DES PRISONNIERS POUR ALLER AU TRIBUNAL.

Napolitains *attroupés pour voir passer les prisonniers*. Deux prisonniers. — Le comte de Rinaldo. — Le Religieux Franciscain. — Soldats *escortant les prisonniers et formant la haie* (1).

Un Napolitain. — Comme ils sont tristes! pauvres signori!

Un autre Napolitain. — Tais-toi; si on t'entendait, tu serais à ton tour parmi les prisonniers; vois comme les soldats nous regardent.

1er Napolitain. — Oh! si nous pouvions être assez nombreux pour tenter de les délivrer! Dis, n'est-il pas lâche de laisser périr

(1) Pour la mise en scène de ce passage, consulter la gravure du frontispice; la disposition est la même à la sortie qu'à la rentrée. Aussitôt que *Bernard* est entré au tribunal avec Antonio, les Napolitains sont sur le théâtre et un détachement de soldats vient pour faire ranger le peuple, ils sont placés comme sur la gravure du frontispice. — Le premier prisonnier sort de la prison pour entrer au tribunal; il a les mains liées derrière le dos, il marche lentement. Suit un autre prisonnier, les mains liées aussi derrière le dos. — Pendant que ces deux prisonniers passent, il faut que les Napolitains aient le temps de dire le commencement de la scène, jusqu'au moment où le Comte paraît. Lorsque le premier Napolitain dit : *Ah! voilà le comte de Rinaldo*, celui-ci n'est pas encore sur la scène, il ne paraît que lorsqu'on dit : *Il s'entretient avec un Religieux Franciscain.*

ces nobles cœurs qui ont voulu nous affranchir du joug des étrangers?

2e Napolitain. — Silence encore une fois !

1er Napolitain. — Ah ! voilà le Comte de Rinaldo, le plus célèbre des partisans de notre roi Ferdinand.

2me Napolitain. — Comme il est pâle ! On croirait qu'il est depuis longtemps en prison.

1er Napolitain. — Il n'y a cependant que 4 jours ; il a été pris dans l'avenue de son château. — Il s'entretient avec un Religieux Franciscain.

Le Religieux. — Espérez dans la justice de vos juges, signor Comte.

Le Comte. — Leur justice ! Mon jugement va avoir lieu, il est vrai, mais depuis que je suis en leurs mains, mon arrêt de mort est prononcé. Vous reverrai-je après ma condamnation ?

Le Religieux. — Oui, signor Comte ; mais lorsque le tribunal vous aura entendu, je n'aurai plus qu'à vous féliciter sur votre acquittement.

Le Comte. — J'ignore de quel crime ils vont m'accuser ; mais ils savent trop bien que je hais leur domination, et à défaut d'autres griefs, celui-là suffirait à ma condamnation. En sortant de leur tribunal, je n'aurai plus qu'à me préparer à la mort.

Le Religieux. — Dieu ne permettra pas qu'un innocent périsse.

Le Comte. — Quand le fléau des révolutions frappe, n'est-ce pas toujours le sang des justes qui doit expier les fautes du peuple ? Nos dominateurs eux-mêmes en ont donné chez eux un terrible exemple, en faisant mourir le roi Louis XVI.

Un des soldats qui suivent le Comte. — Pardon, mais la consigne...

Le Comte (*au soldat*). — Fais ton devoir. (*au Religieux*). Je compte sur vous, mon père. (*Il entre au tribunal. Le peuple et les soldats entrent après lui. Le Religieux seul reste sur la scène.*

SCÈNE IV.

Le Religieux (*seul*). — Si j'avais pu voir ce malheureux Antonio au moins. — Il y a ici un affreux mystère que je redoute d'approfondir. — D'un côté, les soupçons de Bartholo ; de l'autre, le malheureux Comte, pris dans l'avenue de son château, où il a été conduit par Antonio ; l'embarras de celui-ci ; son trouble quand, le jour même, j'ai voulu l'interroger. — Il y a dans tout cela, quelque chose qui m'effraye. — Depuis deux jours, je fais de vaines recherches pour le découvrir. — Point de doute, il est là, (*il indique le tribunal*) comme témoin. — Un heureux hasard m'a fait connaître que le comte de Rinaldo était au nombre des prisonniers. — J'ai été admis à lui parler, mais il ignore lui-même le crime dont on l'accuse. — Le signalement donné par Antonio, si l'on m'a bien informé, est tout-à-fait conforme au costume du Comte. Tant de ruse, chez un enfant de la campagne, n'est pas possible. — On dit qu'il a fait sa déposition sans hésiter. — Cependant, le Comte n'est pas coupable du meurtre. — Ce ne peut être

lui qu'Antonio aura désigné. — Cet enfant avait quelque chose qui le gênait ; il aurait voulu m'ouvrir son cœur. Ah ! si j'avais pu prévoir qu'on l'emmenât si promptement à Naples, je ne l'aurais pas quitté, qu'il ne m'ait fait l'aveu de sa faute ; car il était coupable, le pauvre enfant ! Oh ! oui, il souffrait trop pour n'être pas coupable. — Et son vieux père ne s'est aperçu de rien, il l'a vu partir bien content, bien joyeux de venir à Naples : — S'il y était venu pour une méchante action, aurait-il pu se montrer si empressé ? Oh ! je cherche en vain, et je me perds en conjectures.

SCÈNE V.

LE VIEUX GIOVANI, LE RELIGIEUX FRANCISCAIN.

GIOVANI. — Vous ici, signor Padre? Ah ! Dieu soit loué ! Je trouve enfin quelqu'un dans cette ville pour me donner des nouvelles de mon petit enfant.

LE RELIGIEUX. — Hélas ! je n'ai pu le voir jusqu'ici, mais je crois que vous ne tarderez pas à l'embrasser ; il est sans doute, dans ce moment, occupé à faire sa déposition, devant les juges, au conseil de guerre.

GIOVANI. — Pauvre petit ! s'il parle aussi bien qu'il l'a fait à Carigliano, je vous promets qu'on sera content de lui. J'aurais voulu que vous puissiez l'entendre.

LE RELIGIEUX. — Notre poste n'est jamais où se trouve la foule ; c'est là ce qui m'a empêché de pénétrer dans cette enceinte (*montrant le tribunal*) où, cependant, je voudrais être pour connaître plus tôt le jugement qui sera porté contre un de nos plus braves Napolitains.

GIOVANI. — Il n'y a donc pas seulement des brigands?

LE RELIGIEUX. — Oh ! non certainement, mais les hommes les plus vertueux, qui ont accompli le plus dignement leur mission dans le monde, sont confondus avec des assassins et jugés par les mêmes juges et comme coupables des mêmes crimes. — (*On entend une rumeur à l'intérieur du tribunal*).

GIOVANI. — Quel bruit ?

LE RELIGIEUX. — C'est à l'intérieur du tribunal.

GIOVANI. — Mais, c'est là que doit être mon Antonio ; s'il lui arrivait quelque chose..... — Ne ferai-je pas bien d'entrer, moi ? — Je dirai que je suis son grand-père, le seul parent qui lui reste. Ils ne me refuseront pas la permission d'aller près de lui.

LE RELIGIEUX — Tenez, voilà qu'on les fait sortir de la salle; probablement ils se seront indignés en entendant prononcer les condamnations des accusés. Antonio ne tardera pas à venir: Je vous laisse Giovani : au milieu de ce peuple, ma présence est déplacée et pourrait, en me rendant suspect, me fermer l'entrée de la prison.

GIOVANI. — Ah ! signor Padre, vous pensez qu'il ne sera rien arrivé à mon Antonio ?

Le Religieux. — Non, non ; il n'était pas dans la foule, et sa qualité de témoin le met à l'abri du danger. (*Il s'éloigne*).

SCÈNE VI.

Giovani, Napolitains (*chassés du tribunal* (1).

Giovani. — Il ne vient pas encore. Ah ! s'il me savait ici, comme il s'empresserait d'accourir. Si je demandais à ces hommes qui sortent, peut-être l'auront-ils vu (*Il remonte un peu la scène*) (2).

1er Napolitain. — Les misérables ! Ils les condamneront sur le dire d'un enfant ! Avec quelle dignité il leur a parlé.

2me Napolitain. — A quoi bon rendre leurs séances publiques, si l'on chasse ceux qui écoutent, dès qu'ils manifestent leurs sentiments ?

3me Napolitain. — C'est pour la forme : que leur importe la justice à eux ?... Ne sont-ils pas les plus forts ?

4me Napolitain. — Le président du conseil paraissait vouloir fournir au Comte le moyen de se justifier, comme il lui a bien dit son fait.

1er Napolitain. — Pauvre royaume de Naples ! Ainsi l'élite de tes enfants sera massacré sans que nous puissions les venger.

3me Napolitain. — Eloignons-nous, ne voyez-vous pas ces soldats furieux qui refoulent nos frères ?

Un Officier (*aux soldats*). — Dispersez les groupes ! faites évacuer la place ! — (*Les soldats repoussent tous les Napolitains et les dispersent*).

6me Napolitain (*résistant au soldat qui le pousse*). — N'est-ce pas assez de voir égorger nos compatriotes ? faut-il encore que nous soyons menés comme des esclaves ?

Le Soldat. — J'dis pas le contraire ; mais, c'est la consigne, et le soldat doit obéir. Par ainsi, mon cher enfant, il faut prendre le large et se procurer de l'air. (*Des sentinelles sont placées à chaque rue et les Napolitains sont refoulés au-delà du tribunal, quelques-uns cependant, se trouvent sur le 1er plan.* (*voir le Frontispice*).

(1) Il faut ici, avec une dizaine de personnages, faire paraître une centaine d'individus ; voici le moyen : Quatre ou cinq de ceux qui figurent les Napolitains paraissent à la porte du tribunal ; un soldat semble les pousser dehors ; un autre soldat placé à droite du théâtre les refoule vers la rue figurée à côté du tribunal ; ils repassent alors derrière la coulisse qui représente l'entrée du tribunal et ressortent de nouveau par la porte. Les Napolitains qui ont à parler se rangent vers le côté gauche. — Quand l'officier vient donner l'ordre de faire évacuer la place, les soldats repoussent la foule vers le côté gauche comme il est indiqué à la gravure du frontispice. Il n'y a plus alors personne qui sort du tribunal. Cette scène bien conduite, produit un grand effet. S'il n'y avait pas un assez grand nombre d'élèves pour que chaque rôle puisse être joué séparément, tous ceux qui n'ont pas à parler dans cette scène peuvent être employés pour grossir le groupe des Napolitains.

(2) Le vieux Giovani doit paraître s'adresser aux Napolitains qui sortent pour leur demander des renseignements sur son petit-fils.

SCÈNE VII.

NAPOLITAINS, BERNARD, GIOVANI, ANTONIO, SOLDATS.

GIOVANI. — Ah ! te voilà enfin !

ANTONIO (*se jetant dans ses bras*). — Comment ! c'est toi, père ? ici ! que je suis content de te revoir !

GIOVANI. — Et moi donc, enfant ! Depuis que tu es parti, je n'ai fait que pleurer : il me semblait à chaque instant que tu étais malade ; à la fin je me suis dit : « faut aller voir ; mes pauvres jambes me rendront bien encore ce service là ; » et je suis venu, et alors je me suis informé où demeuraient les soldats, et puis arrivé à leur maison, j'ai demandé après mon Antonio ; on m'a enseigné le tribunal, et je t'attendais avec grande impatience; mais enfin, te voilà ! je suis bien content !

ANTONIO. — Et moi, donc ! je m'ennuyais tant ici ! demande à *Bernard* ce que je lui disais encore ce matin.

GIOVANI. — Ah c'est vrai ! c'est ce militaire qui est venu te chercher il y a quatre jours.

BERNARD. — Vous voyez que j'ai été fidèle à ma parole et que le marmot est encore *au complet*; pas la moindre *avarie* ; vous pouvez voir.

GIOVANI. — Vous êtes un brave homme.

ANTONIO. — Oui, il a été si bon pour moi ! Quand il n'était pas de service, il me conduisait partout avec lui.

BERNARD. — Diable ! tu m'y fais penser ; c'est qu'aujourd'hui encore je suis de service ; le roi passe toutes les troupes en revue, et il faut que les vieux grognards soient là, pour donner le ton aux autres. Heureusement que le capitaine m'a permis de rejoindre ma compagnie ici près, et je ne vais pas tarder ; tu ne viens pas avec moi ?

ANTONIO. — J'aime bien à voir tous ces beaux militaires ; mais aujourd'hui, j'aime mieux m'en aller tout de suite. N'est-ce pas, père?

BERNARD. — Oh ! mais, tu ne fais pas attention que les jambes du grand-papa sont de l'ancien temps, et qu'elles ont perdu l'habitude de faire deux étapes par jour ?

GIOVANI. — Bah ! maintenant que j'ai retrouvé mon Antonio, je me sens bien la force de retourner aujourd'hui.

BERNARD. — Du tout, père, ça serait abusif; et comme dit c'tautre, faut pas aller plus vite que le violon. Faut ménager le mécanisme, voyez-vous, sans ça : *crac*, on casse le grand ressort et puis *bernique*.

SCÈNE VIII.

Les prisonniers, *le* COMTE, ANTONIO, GIOVANI, BERNARD.

GIOVANI (*voyant le 1er prisonnier qui sort du tribunal*). — Mais qu'est-ce que cela ?

BERNARD. — Ça, c'est encore de la besogne pour demain ; c'est les prisonniers qui viennent d'être jugés ; et demain... (*Il fait signe de coucher en joue*), on leur apprendra que les Français ne se laissent pas piquer, sans rien dire, par le stylet des Napolitains.

GIOVANI. — On les tuera ?

BERNARD. — Pour leur apprendre à vivre.

GIOVANI. — Pauvres gens ! ils le savent qu'ils vont mourir demain. — Comme ils sont tristes ! Oh ! c'est qu'il est affreux pour eux de penser que demain ils seront cloués dans un cercueil !

LE 2me PRISONNIER (*à Giovani*). — Garde ta pitié pour ceux qui nous survivent, brave homme ; ils sont plus à plaindre que nous, puisqu'ils voient leur pays envahi par l'étranger. Pour nous, la mort vient demain briser nos fers ; et le Dieu de miséricorde et de bonté saura bien nous dédommager du sacrifice que nous avons fait à notre pays.

BERNARD. — Vous voyez, ils ne sont pas encore corrigés ; c'est dommage pourtant ; après tout, on sent qu'ils ont raison de ne pas être contents de nous. Mais tout cela ne prouve pas qu'on puisse tuer un homme, comme on avalerait un verre de vin.

GIOVANI (*apercevant le Comte*). Oh ! il n'est pas possible ! Mes yeux me trompent ! Voyez donc, Bernard, celui qui est là enchaîné, ce n'est pas un assassin celui-là ; pourquoi le conduit-on comme les autres ?

BERNARD. — Ah ça, c'est la grosse pièce ; c'est plus le vulgaire ; aussi on le soigne de près.

GIOVANI. — Mais on ne le fera pas mourir, lui ?

BERNARD. — Tout comme un autre. C'est un personnage *conséquent*, mais il aura son compte tout juste, comme les plus simples bourgeois.

GIOVANI. — Comment ! et lui aussi ! Il n'a pas tué cependant ! Vous me le diriez, que je ne le croirais pas, BERNARD. (*Il s'avance vers le Comte et s'adressant aux soldats qui le suivent*) : Oh ! mes braves gens, vous vous êtes trompés, ce n'est pas un malfaiteur. Dites-leur donc, signor Comte, que vous n'êtes pas un assassin, vous. Oh ! je vous reconnais bien, allez ; le vieux Giovani n'a pas encore perdu la mémoire. Mais pourquoi donc vous ont-ils enchaîné ?

ANTONIO (*à part*). — Que dit-il ?

LE COMTE. — Ils ne savent que trop qui je suis, brave Giovani, tous les bons Napolitains sont des criminels pour eux.

GIOVANI. — S'ils savaient tout le bien que vous avez fait dans le pays, ils vous mettraient en liberté ; mais je leur dirai, moi. Au lieu de vous tenir ainsi, qu'ils vous renvoient dans votre château, et ce sera une fête à Carigliano ; car il n'y aura plus de malheureux. (*A Bernard*) dites-leur donc, vous qui êtes un bon militaire, dites-leur que c'est affreux de maltraiter de la sorte un si digne homme !

ANTONIO (*tombant à genoux. — A part*). — Il se pourrait, mon bienfaiteur ! et c'est moi qui l'ai accusé !

LE COMTE. — Pauvre Giovani, croyez-vous que tout ce qu'on leur

dirait en ma faveur, puisse changer leur détermination ? Il leur fallait un prétexte pour m'accuser, ils en auraient trouvé mille ; aussi, je n'ai pas cherché à me défendre devant le conseil de guerre. Je remercie le Ciel d'avoir permis qu'avant de mourir, je puisse rencontrer un de nos bons habitants de Carigliano ; c'est une consolation dont mes bourreaux n'ont pas songé à me priver. Adieu Giovani, priez pour moi. Et votre petit Antonio ? J'aurais voulu le revoir aussi ; pauvre enfant, je ne pourrai plus lui être utile !

GIOVANI. — Oh ! je n'y pensais plus, il est ici avec moi. Viens donc, pauvre petit, viens embrasser les genoux de celui qui t'a servi de second père. Voyez, signor comte, il pleure, le pauvre enfant ! Oh ! il vous aimait tant, sans vous connaître ! il était tout jeune encore quand vous avez quitté Carigliano ; mais chaque jour, il prie pour vous.

LE COMTE (*avec surprise*). — Je ne me trompe pas... cet enfant...

GIOVANI. — Oui, c'est bien lui qui sans vous serait mort, lorsque le voyant seul, manquant de tout, pauvre orphelin, vous avez eu pitié de lui. « *Dieu a rappelé à lui ton père et ta mère*, *avez-vous dit ; mais il m'envoie pour te secourir.* » Et l'enfant a grandi par vos soins ; vous ne l'avez pas même oublié dans l'exil : aussi il ne peut que pleurer en apprenant le malheur qu'il a de vous perdre.

ANTONIO. (*dégageant sa figure qui est restée cachée dans ses mains*). — Pitié !

LE COMTE. — C'est lui ! Ainsi donc, j'ai réchauffé dans mon sein le serpent qui devait me donner la mort !

GIOVANI. — Que dites-vous, signor ?

UN OFFICIER (*sortant du tribunal aux soldats*). — Faites avancer, l'accusé ne doit pas s'arrêter ! (1).

LE COMTE. — Giovani ! cet enfant est l'auteur de ma condamnation, sa déposition a été le seul grief que mes juges ont eu contre moi !

(*Antonio tombe sans mouvement, le Comte rentre dans la prison, les Napolitans se retirent, les soldats rentrent dans la coulisse.*

SCÈNE IX.

BERNARD, ANTONIO, GIOVANI, (*la sentinelle à la porte de la prison*).

GIOVANI. — Il faut donc que je voie mourir avant moi, tous ceux qui m'étaient chers ! Antonio, reviens à toi ; pauvre enfant, il ne m'entend plus !

BERNARD (*ému*). — Ah ! pourquoi n'ai-je pas été de service aujourd'hui !

GIOVANI. — Pauvre signor Comte, mourir parce que cet enfant a parlé ! Il ne savait pas, lui ! Il n'est pas coupable ! (*à Bernard*). Dites-moi donc, que le Comte ne mourra pas.

BERNARD. — Que je vous dise qu'il ne mourra pas ? Ce serait mentir, dans vingt-quatre heures il sera fusillé.

GIOVANI. — Non ! vous ne le souffrirez pas, vous direz aux sol-

(1) Le Frontispice représente exactement la mise en scène de ce passage.

dats qu'ils vont commettre un crime épouvantable ! Qu'ils seront à jamais détestés ! Il n'y a pas dans tout le royaume un homme qui soit plus vénéré que le Comte de Rinaldo.

Bernard (*montrant Antonio qu'il cherche à faire revenir à lui*). — Ce diable-là aurait dû tomber faible plus tôt.

Giovani. — Eh bien ! J'irai, moi ; je leur dirai que c'est le Comte de Rinaldo. (*Se penchant vers Antonio*). Et lui ! je n'y pense pas, pauvre enfant !

Bernard. — Il revient à lui, mais prenez garde, il ne faut pas lui parler de ce qui s'est passé.

Giovani. — Antonio, mon fils !

Antonio. (*prenant la main de Giovani qu'il met sur son front*). — Oh ! je souffre bien là, père ! — Mais est-ce vrai, dites, tout ce que j'ai vu ? Est-ce bien le Comte de Rinaldo qui était enchaîné ?

Giovani. — Pauvre petit ! comme tu dois souffrir, en pensant que c'est ta déposition, qui a fait condamner ton bienfaiteur.

Antonio (*avec un air égaré*). — Ah ! voilà cet homme à qui nous devons tout ; oui, c'est lui qu'on vient de condamner à mort, et c'est moi qui l'ai accusé ! (*Il pleure*).

Giovani. — Oh ! enfant, c'est horrible tout cela. Ne pas l'avoir reconnu ! Tu étais si petit, quand tu l'as vu pour la dernière fois.— Mais, est-ce bien lui que tu as vu dans la forêt frapper l'officier ? Le Comte, si bon, si généreux, aurait pu devenir un assassin ?

Antonio (*avec exaltation*). — Lui ! non, non ! Il n'est pas coupable ! J'ai menti, quand j'ai dit tout cela ! — Je n'ai rien vu dans le bois.

Giovani. — Calme-toi, mon Antonio, ta tête se trouble. Je t'ai entendu moi-même raconter, en présence de l'Alcade et des Officiers, tous les détails du meurtre ; si tu ne l'avais pas vu, quel intérêt avais-tu à mentir ?

Antonio. — Oh ! c'est là ce qui est affreux pour moi, père ! Ecoute : j'avais volé, et pour cacher ce vol,... j'ai menti, et mon mensonge a tué un homme ! et cet homme, c'est celui à qui je dois tout ! ! ! (*Il sanglote... Le vieux Giovani recule avec effroi*).

Giovani (*levant les mains et les yeux au ciel*) (1). — Oh ! mon Dieu ! Vous m'avez bien éprouvé sur la terre, mais vous m'aviez au moins laissé une consolation : Dans ma misère, dans mes souffrances, je jetais les yeux sur cet enfant, et je reprenais courage, parce que je me disais : s'il est pauvre, du moins il aura un noble cœur, et il héritera des vertus de son père ; et maintenant que je

(1) La scène qui suit est d'un très-bel effet. — Lors de la représentation de cette pièce, tous les mouchoirs étaient en action dans l'auditoire. Ceux qui représentaient les personnages d'Antonio et du vieux Giovani, s'étaient, *non sans peine*, dépouillés de tout respect humain ; dans les passages qui le demandaient, ils pleuraient eux-mêmes à chaudes larmes : il fallait bien que les spectateurs suivissent leur exemple. — Que ceux qui rempliront à l'avenir les mêmes rôles, s'identifient avec leur personnage, ils obtiendront le même succès. J'aurais voulu multiplier ici les indications, mais je ne ferais qu'embrouiller par là, au lieu d'aider. Je ne puis que renvoyer aux principes que j'ai donnés plus haut.

ne vois plus en lui qu'un voleur, un lâche menteur, quelle sera désormais ma consolation ! (*Il pleure*).

BERNARD.— Allons, père, il sera plus sage à l'avenir, il ne savait pas qu'il faisait tant de mal.

GIOVANI. — Il ne savait pas?... Mais il savait bien qu'il mentait !

ANTONIO (*prenant les mains de son père*). — Grâce ! Pitié, père ! Parle ! parle-moi donc ! Oh ! ne me regarde pas, comme si tu ne me reconnaissais plus !

GIOVANI (*avec sévérité*). — Qu'on ôte ce misérable enfant ! Laisse-moi, méchant ! Tes mains sont teintes de sang ! Je ne puis plus les sentir sur les miennes ! Antonio, tu as volé, tu as menti, tu as assassiné ton bienfaiteur !

ANTONIO. — Oh ! ne dis pas cela ! C'est affreux à entendre ! Aie pitié de moi ! Si tu savais ce que je souffre, tu me plaindrais.

GIOVANI. — Te plaindre, toi ? Et qui voudrait te plaindre ? Tous les honnêtes gens te repousseront ; ils détourneront la tête en te voyant, et ils diront à leurs enfants : « Celui-là est un être maudit ; fuyez-le ! c'est Antonio ; il a volé, il a menti, il a assassiné son bienfaiteur !

ANTONIO. — Que veux-tu donc que je devienne, si tu me maudis ainsi ?

GIOVANI. — Et quand je ne te maudirais pas, malheureux ! n'entendrais-tu pas, à chaque instant, les cris du noble Comte dont tu as causé la mort ? Est-ce que sa voix ne te répétera pas nuit et jour : « Antonio, j'ai protégé ton enfance, c'est moi qui ai pourvu à tous tes besoins : tu as volé, Antonio, et pour cacher ton vol et tes mensonges, ingrat, tu m'as assassiné ! » — Et les arbres, les collines de notre village, pourras-tu les revoir sans frémir ? Ne te reprocheront-ils pas à chaque instant ton crime ? Tu souffres, dis-tu, ah ! tu ne peux souffrir autant que moi ! « Voyez-vous ce vieillard à cheveux » blancs, dira-t-on, c'est le grand-père d'un être maudit, c'est le » vieux Giovani, c'est lui qui a élevé Antonio ; et cet Antonio a volé, « il a menti, il a tué le Comte de Rinaldo son bienfaiteur ! »

ANTONIO (*avec désespoir*). — Oh ! vous êtes sans pitié pour moi, père, grâce ! grâce !

GIOVANI. — Le Comte, si bon, mourir ! mourir, parce qu'un vaurien a voulu satisfaire une fantaisie ! Non, non ! j'irai trouver les juges, moi ! je leur dirai que ce misérable qu'ils ont cru, n'était qu'un menteur !... Vous viendrez avec moi, vous, Bernard ;... ils me croiront ;... vous leur direz tout ce que vous avez entendu ;... vous jurerez que le Comte n'est pas coupable... Répondez-moi donc ! Ils nous écouteront, n'est-ce pas ?

BERNARD. — Mon pauvre homme, les juges n'écouteront ni vous, ni moi.

GIOVANI. — Ainsi, il mourra ! et vous, un militaire, vous ne voulez rien tenter pour le sauver ! Ah ! je ne suis qu'un vieillard sans force, mais j'essaierai au moins de l'arracher à la mort !

ANTONIO (*se relevant tout à coup*). — C'est à celui qui a fait le mal

à le réparer ; ce sera moi qui irai trouver les juges, et qui leur découvrirai tout. Qu'ils me mettent en prison, qu'ils me tuent, s'ils le veulent, rien ne m'arrêtera ! Ah ! dis-moi que tu ne me hais plus, père, et prie Dieu pour que je réussisse. (*Giovani place sa main sur le front d'Antonio*). Oh ! oui, je réussirai ! car tu ne me maudis plus maintenant. — Bernard ! allons trouver les juges, ils ne sont pas encore sortis du tribunal, je leur dirai combien j'ai été coupable.

Bernard. — A quoi bon tout cela, mon garçon ? Est-ce que tu te figures que les juges croiront ce que tu leur diras ? Et s'ils le croient, ils te feront emprisonner jusqu'à l'âge de la conscription.

Antonio. — Que m'importe ! pourvu que mon bienfaiteur soit sauvé, je mourrai content, car j'aurai réparé ma faute et mon père me pardonnera ! Allons, Bernard !

Giovani. — Non, reste : s'ils allaient t'enfermer, te faire mourir !

Antonio. — N'aimerais-tu pas mieux me voir mort que de me voir survivre au Comte livré par moi ?

Giovani. — Eh bien! j'irai, moi; ils ne pourront rien me faire.— Je les supplierai tant... Antonio. — Non, c'est moi seul qu'ils peuvent croire. Venez, *Bernard* ! vous attesterez tout ce qui vient de se passer ici. Venez donc !

Bernard. — Allons, comme tu voudras.

Antonio (*au vieux Giovani qui veut le retenir*). — N'aie pas peur, le bon Dieu me protégera. (*Il entraîne Bernard et entre avec lui au tribunal*).

SCÈNE X.

Le vieux Giovani (*seul*). — Pardonnez-lui, mon Dieu ! et que sa faute ne l'empêche pas de réussir ; s'il faut une victime pour l'expier, prenez-moi. Ah ! j'ai été plus coupable que lui ! Peut-être n'ai-je pas veillé avec assez de soin sur sa conduite. — J'ai cru trop facilement que cet enfant ne pouvait faillir. A son âge, on regarde comme de peu d'importance les fautes les plus graves. — Punissez-moi donc de ma trop grande faiblesse pour lui, mais protégez le Comte et pardonnez à ce pauvre enfant.

SCÈNE XI.

Le vieux Giovani, *le* Religieux Franciscain.

Le Religieux. — Eh bien ! Giovani, n'avez-vous pas encore vu Antonio ?

Giovani. — Oui, signor Padre, oui, je l'ai vu ; mais..., pauvre enfant !

Le Religieux. — Quoi donc !

Giovani. — J'ai vu sortir du tribunal les prisonniers, et parmi eux, j'ai reconnu.......

Le Religieux. — Le Comte de Rinaldo ?

Giovani. — Vous le saviez ?

Le Religieux. — Je l'ai vu ce matin dans sa prison. Est-il condamné ?

Giovani. — Hélas ! oui, il est condamné ! Mais, ce qui est affreux, ce que je ne puis vous dire qu'en rougissant, il est innocent, et c'est....

Le Religieux. — J'ai compris le nom du coupable, mais je ne puis m'expliquer pourquoi il a agi ainsi.

Giovani — Le malheureux enfant a voulu cacher par un mensonge le vol qu'il avait fait à Bartholo.

Le Religieux. — Où est votre petit-fils?

Giovani. — Le pauvre enfant, qui a failli mourir de douleur en apprenant que celui qu'il avait fait condamner à mort, était son bienfaiteur, est allé se jeter aux genoux des juges et leur avouer sa faute.

Le Religieux. — C'est bien, mais il ne réussira pas à faire revenir les juges sur leur sentence.

Giovani. — Mais pourquoi donc ?

Le Religieux. — S'il avait avoué avant la condamnation, peut-être aurait-il empêché qu'on prononçât la peine de mort. J'étais venu tout exprès à Naples pour lui parler ; je voyais bien depuis quelques jours que le pauvre enfant avait le cœur gêné. Je n'ai pu le rencontrer ; peut-être m'aurait-il avoué sa faute, et alors... mais il est trop tard maintenant !

Giovani. — Le bon Dieu ne peut pas permettre qu'un innocent périsse comme coupable ! Ah ! voilà Antonio ; peut-être a-t-il obtenu d'être écouté.

SCÈNE XII.

Les mêmes, Antonio, *et* Bernard (*sortant du tribunal*), Le Général.

Le Général (*congédiant Antonio*). — Va, mon drôle, laisse-nous tranquilles ! si tu avais été capable de mentir si naturellement quand tu as fait ta déposition, il y a quatre jours, tu serais bien capable de feindre aujourd'hui ta désolation.

Antonio. — Mais, je vous assure, signor !

Le Général. — Tais-toi, tu joues bien ton rôle ; mais ce n'est pas à nous qu'on vient en conter. Sergent ! débarrassez-nous de cet enfant, il peut retourner à son village. (*Le général rentre*).

SCÈNE XIII.

Bernard, Antonio, Giovani, Le Religieux.

Bernard. — Je te l'avais bien dit !

Antonio. — Mais vous n'avez pas appuyé ce que je disais.

Bernard. — Tu as vu que quand j'ai voulu parler, le général m'a imposé silence.

Antonio. — Père, tu l'as entendu? Ils n'ont pas voulu me croire. Ah ! le bon Dieu ne m'a pas encore pardonné.

Giovani. — Pauvre Comte !

Antonio. — Ah ! signor Padre, si j'avais pu vous ouvrir mon cœur, il y a quatre jours! Mais la honte m'a retenu. Dites-moi maintenant, que faut-il faire ? Je suis disposé à tout.

Le Religieux. — Si tu m'avais dit, il y a quatre jours : « J'ai

commis cette faute, que faut-il faire? « Nous aurions évité un mal qui devient incurable. Je n'ai aucun crédit auprès des Français, et je ne connais pas un seul Napolitain qui puisse avoir accès à la cour du roi Murat.

ANTONIO. — Lui pourrait donc empêcher la mort du Comte, s'il le voulait.

LE RELIGIEUX. — Sans doute.

ANTONIO. — J'irai le trouver.

LE RELIGIEUX. — Il ne voudra pas te recevoir; il faudrait que quelque grand personnage puisse lui parler.

GIOVANI. — Mais vous, *Bernard*, ne pouvez-vous rien?

BERNARD. — Moi! j'ai le droit de dire à quelques hommes : *portez armes! arme bras! en avant marche!* mon pouvoir ne s'étend pas plus loin que cela. Si j'avais pu quelque chose, quand je vous ai vu tout à l'heure si désolés l'un et l'autre, je n'aurais pas attendu que vous me demandiez de vous être utile.

ANTONIO. — Attendez, je connais quelqu'un, moi. Ce beau petit signor que j'ai vu hier et qui voulait me faire rester chez lui, il est fort riche, il parlera à son père, et son père parlera au roi.

LE RELIGIEUX. — Si le père de cet enfant est Français, il pourra effectivement avoir du crédit auprès du roi.

GIOVANI. — Va le trouver, Antonio, va tout de suite...

ANTONIO. — Oh! j'y cours! — Bernard, vous m'y conduirez, n'est-ce pas?

BERNARD.—Moi, c'est impossible, il faut que j'assiste à la revue du roi et aussitôt que mon régiment passera, je dois le rejoindre. La consigne est là, et nous ne pouvons pas en démordre, surtout aujourd'hui; on veut faire voir aux Napolitains que, malgré les assassinats nombreux qui se commettent, il y a encore des Français sur pied.

ANTONIO. — Dites-moi donc au moins par où je dois prendre.

BERNARD. — Il faut d'abord que tu me dises où tu veux aller; tu m'as bien parlé, ce matin, de ta promenade d'hier, mais moi je n'y ai pas trop pris garde.

ANTONIO. — O mon Dieu! je ne me rappelle plus, moi. — Votre caporal allait porter des papiers au château du... de...

BERNARD. — Ah ça, mais ce ne serait pas à *Caserte*, par hasard?

ANTONIO. — Oui, c'est bien cela : *Caserte*.

BERNARD.. — Mais c'est le château du roi.

ANTONIO. — Alors je suis sûr de lui parler, car ce petit signor...

BERNARD. — Bah, bah, c'est peut-être le fils du concierge.

ANTONIO. — Non, car il disait que le grand jardin que nous voyions était à son papa.

BERNARD. — Ce ne peut être non plus le petit prince Achille.

ANTONIO. — Justement c'est lui.

LE RELIGIEUX. — Voyons, es-tu bien sûr que tu ne te trompes pas?

ANTONIO. — Non, signor Padre, je ne me trompe pas; hier comme ce brave militaire était de service, je m'ennuyais d'être tout seul et je pleurais beaucoup, quand un caporal me dit : allons,

viens avec moi à *Caserte;* tu verras là un beau château. » J'ai accompagné ce brave militaire, et arrivé au château, lui, est entré pour remettre ses dépêches, et il m'a dit de l'attendre dans le parc, qu'il resterait là peut-être une heure ou deux. Je me suis promené. Tout en marchant, je suis arrivé à une grille qui fermait un beau jardin, et je me suis amusé à regarder les belles fleurs qu'il y avait là et un petit garçon qui jouait tout seul dans ce grand jardin. Quand il m'a vu, il s'est approché de la grille, et m'a demandé si je voulais entrer. « Je le voudrais bien, signor, que je lui ai répondu, mais les soldats qui sont là-bas me gronderaient. » « Non, non, me dit-il, ils ne te gronderont, puisque je te le permets. » Et il m'a fait entrer, alors il m'a conduit par tout son jardin. Et puis il a voulu que j'aille avec lui sur l'eau dans une belle barque peinte avec de l'or. A peine avais-je démarré, qu'en voulant me montrer qu'il n'avait pas peur, il est tombé dans l'eau, je l'ai bien vite rattrapé, et nous sommes allés nous sécher au soleil. Alors il m'a fait grimper aux arbres pour chercher des nids d'oiseau; et puis, quand j'ai voulu partir pour rejoindre le caporal, il ne voulait pas absolument m'ouvrir la grille, parce qu'il s'amusait bien avec moi; il a fallu que je lui promette que je reviendrais une autre fois, et alors il m'a dit : « Antonio, je ne t'oublierai pas; si on voulait te défendre d'en« trer, tu n'aurais qu'à dire que je le veux, moi. » C'est alors que je lui ai demandé son nom, et il m'a dit qu'il s'appelait Achille.

Le Religieux. — Ne perds pas un instant, va, cours à *Caserte.*

Bernard. — Faut pas aller si loin : quand le roi passe la revue des troupes, le petit prince l'accompagne toujours. — Ainsi, mon garçon, tu n'as qu'à me suivre, et quand le roi passera, si son fils te reconnaît, il sera facile de lui parler.

Giovani. — Cette fois j'irai avec toi, Antonio.

Bernard. — Allons, soit.

Le Religieux. — Et moi, pendant ce temps-là, je vais porter au malheureux Comte une parole d'espérance.

ACTE IV.

Le décor du 3me acte doit être un peu modifié. Le Tribunal est vers la gauche, la porte d'entrée de la prison se trouve dans la coulisse, de sorte que la sentinelle n'est plus sur la scène comme au 3me acte.

SCÈNE I.

Antonio, *le vieux* Giovani.

Antonio. — Encore attendre ! mais quel cœur ont-ils donc ?

Giovani. — Le roi dit qu'il n'a pas le pouvoir de faire grâce : qu'est-ce donc qu'un roi, s'il n'a que le pouvoir de faire mourir ?

Antonio. — Son fils obtiendra quelque chose peut-être, il paraît l'aimer beaucoup, et puisqu'il m'a dit de l'attendre ici, c'est qu'il espérait fléchir le roi.

Giovani. — Pourvu qu'il n'oublie pas de lui dire que tu lui as sauvé la vie.

Antonio. — Oh ! il n'y manquera pas ; il paraissait si triste de voir son père me refuser et me traiter de vaurien devant tous ses officiers. J'étais bien humilié ; mais je me disais en moi-même : « tu » as mérité que tout le monde te meprise. » Et alors je me résignai à endurer, en expiation de mon crime, tous les mépris dont le roi et ses officiers m'ont accablé. Si du moins je pouvais à ce prix sauver le Comte !

Giovani. — Pauvre Comte ! il s'attend à mourir demain. Combien il doit être triste dans ce moment-ci !

Antonio (*avec force*). — Non il ne mourra pas ! ou je mourrai avec lui ! Père, c'est que la vie me serait insupportable si mon bienfaiteur mourait par ma faute !

Giovani. — Ce petit prince, il n'a donc pu fléchir son père ? car il serait déjà ici, il sait combien tu souffres dans cette cruelle incertitude.

SCÈNE II.

Les mêmes, Le Religieux Franciscain.

Le Religieux. — Eh bien ! avez-vous obtenu ?

Giovani. — Rien, signor Padre. — J'ai admiré le courage de ce cher enfant ; devant tous ces militaires, il a avoué sa faute, il a supplié, avec larmes, le roi de faire ouvrir au Comte les portes de la prison où ses malheureux mensonges l'ont fait jeter ; mais le roi s'est montré insensible à un si touchant repentir. Nous n'avons plus d'espoir maintenant que dans le jeune prince qui pleurait, lui, en voyant la désolation d'Antonio, et qui a promis d'en reparler à son père. « Console-toi, dit-il à Antonio, papa n'est pas si méchant qu'il » paraît. » Alors, il a promis qu'il viendrait ici, s'il pouvait obtenir quelque chose. Mais il tarde bien à venir, et je crains.

Antonio. — Vous avez vu le signor Comte ? Combien il doit me maudire.

Le Religieux. — Lui ! résigné à la mort, il pardonne et ne songe pas à maudire. Noble cœur, il offre le sacrifice de sa vie pour la délivrance de sa malheureuse patrie.

Antonio. — Dites-lui que si je ne peux le sauver, je mourrai à ses pieds pour qu'il connaisse mon repentir.

SCÈNE III.

St Clair, Le Gouverneur, Le Petit Prince Achille, Antonio, Giovani, Le Religieux (1).

Achille (*mystérieusement*). — Antonio ! Antonio !

Antonio (*se retournant*). — Cette voix je la connais cependant.

(1) Pendant cette scène *Le Religieux* et *Giovani* n'ont rien à dire, il faut qu'ils suivent la conversation des autres acteurs et qu'ils fassent entre eux leurs réflexions, *à la muette*. St Clair doit examiner la prison et paraître méditer le plan de l'évasion.

Achille (*toujours mystérieusement*). — C'est moi ! Nous nous sommes déguisés pour n'être pas reconnus. Si j'étais venu avec mon uniforme de lancier, on aurait su que c'était moi ; (*avec un ton d'importance*) et dans les affaires d'état, il faut beaucoup de prudence.

Antonio. — Est-ce que vous auriez obtenu du roi ?.....

Achille (*avec vivacité*). — Le Comte sera sauvé.

Antonio. — Ah quel bonheur !.... signor Padre, courez vite le chercher, je vous en prie.

Achille. — Silence ! on voit bien que tu n'es pas habitué aux affaires du gouvernement. Un mot pourrait tout perdre.

Antonio. — Tout perdre ? Je ne dirai plus rien. — Que faut-il faire ?

Achille. — Je n'en sais rien, moi, parce que c'est St Clair qui s'est chargé de tout. — J'ai bien vu tantôt que papa était embarrassé ; il ne voulait pas devant tout le monde dire qu'il accordait la grâce du Comte. Alors, après la revue, j'en ai parlé à maman ; elle en a parlé à papa, et il a dit : que si on pouvait faire évader le Comte de sa prison, il en serait bien aise ; mais qu'il se compromettrait en accordant sa grâce. Maman a bien vite envoyé chercher St Clair qui lui a promis de tout arranger, mais il n'a dit à personne comment il s'y prendrait pour cela. Il a demandé si tu étais un garçon courageux ; je lui ai dit que oui ; alors il a dit qu'il se servirait de toi, et j'ai voulu te l'amener moi-même, pour avoir le plaisir de te consoler.

Antonio. — Que vous êtes bon, Signor !

Achille. — St Clair ! tenez, voici Antonio ; dites-lui ce que vous voulez qu'il fasse.

St Clair. — Prince, quand je me mêle de quelque conspiration elle réussit toujours ; mais j'ai un moyen d'en assurer le succès, c'est de ne confier mes projets à personne ; et si j'emploie quelqu'un, je m'assure avant tout de sa discrétion. Bien que je n'entreprenne aujourd'hui l'évasion du Comte que pour être agréable à la reine et à vous, permettez-moi de ne pas vous instruire des ressorts que je compte faire jouer.

Achille. — Ah ! cela m'est bien égal, pourvu que vous réussissiez. Au revoir, Antonio, tu viendras encore jouer avec moi, n'est-ce pas, quand le Comte sera hors de danger ?

Antonio. — Demain, signor, j'irai me jeter aux pieds de la reine, pour la remercier du service qu'elle m'a rendu. Elle pourra disposer de moi comme il lui plaira, car sans elle, je serais mort de douleur et de honte.

Achille. — Eh bien, je lui dirai qu'elle te fasse rester au château ; nous aurons bien du plaisir ; tu remplaceras mon précepteur ; lui, ne veut jamais que je joue ; il me fait toujours étudier. — Tu m'apprendras à grimper aux arbres, à nager, à courir, et puis, je demanderai à mon papa pour qu'il te fasse *lieutenant-colonel* dans mon régiment. Il le peut, puisqu'il m'a bien fait nommer aujourd'hui colonel de lanciers.

Le Gouverneur. — Prince, en attendant que vous m'ayez fait retirer mes fonctions auprès de vous, j'userai de mon autorité,

pour vous faire remarquer que la reine sera dans l'inquiétude si nous ne regagnons au plus vite le château.

ACHILLE. — Tu le vois, Antonio, il ne veut jamais que j'aie le moindre plaisir ; et puis, après cela, il se plaint que je ne l'aime pas.

St CLAIR. — Je me ferai aussi de vos ennemis, en vous priant de nous laisser : nous avons bien peu de temps pour faire réussir une entreprise très-difficile.

ACHILLE. — Allons, monsieur le mystérieux, je m'en vais. (*avec un sourire malin*) Surtout, tâchez de sortir d'affaire avec honneur. — Antonio, n'oublie pas de venir demain surtout, je t'attendrai.

ANTONIO. — Oui, à demain, signor. (*Achille et le gouverneur s'éloignent*).

SCÈNE IV.

St CLAIR, ANTONIO, GIOVANI, LE RELIGIEUX.

St CLAIR (*à Antonio*). — Il faut que nous soyons seuls.

ANTONIO (*à Giovani*). — Père, ce monsieur ne veut pas qu'il y ait avec lui d'autres que moi.

GIOVANI. — Te quitter, moi ! t'abandonner au moment du danger ?

ANTONIO. — Père, il le faut.

GIOVANI (*s'approchant de St Clair*). — Songez que je n'ai que lui sur la terre. Je voudrais que le peu de jours qui me restent à vivre, puissent sauver notre bienfaiteur, mais cet enfant, mon Dieu! il est si jeune ! dites-moi, ne trouvez-vous pas cruel de l'exposer ainsi? Ne le séparez pas de moi, je vous en conjure, laissez-moi le suivre.

St CLAIR. — C'est impossible ; il faut le plus grand mystère dans toute cette affaire. Une personne de plus, dans le secret, pourrait en compromettre le succès.

GIOVANI. — Permettez au moins que ce Religieux l'accompagne ; il n'inspirera point de soupçon, lui, puisqu'on lui permet de voir le Comte dans sa prison.

St CLAIR. — Il connaît le Comte ? Il lui est dévoué?

GIOVANI. — S'il le connaît ! Est-ce que ceux qui ont fait le bien, d'un commun accord, ne se connaissent pas? Dévoué ! lui qui serait prêt à sacrifier son repos, sa vie, pour soulager une infortune, comment ne serait-il pas dévoué à un homme si...

St CLAIR (*l'interrompant*). — C'est assez, brave homme. Je viens pour faire évader le Comte, et non pas pour entendre son panégyrique, peu m'importe qu'il soit homme de bien ou non ; la reine m'emploie, et mon honneur veut que je réussisse. Ce Religieux pourra peut-être nous servir.

GIOVANI. — Je m'en irai donc plus tranquille maintenant. (*à Antonio*) Quand reviendras-tu?

ANTONIO. — Quand j'aurai sauvé le Comte. Père, ne crains rien ; prie Dieu pendant mon absence, et à cause de toi, il me protégera. — (*Giovani s'éloigne ; Antonio du geste le rassure*).

SCÈNE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GIOVANI.

St Clair (*au Religieux*). — Vous avez l'entrée de la prison ?

Le Religieux. — Jusqu'ici j'ai été admis, sans difficulté, à porter des consolations au Comte de Rinaldo.

St Clair. — Voulez-vous servir le Comte?

Le Religieux. — De tout mon pouvoir, au risque même de ma vie.

St Clair. — Donnez-lui votre robe, il sort sans la moindre difficulté.

Le Religieux. — Ce moyen n'est pas admissible ; je vous ai dit que je risquerais ma vie, mais je ne puis aller contre l'engagement que j'ai pris. On a exigé de moi la promesse que je ne chercherais pas à abuser de la permission qui m'était accordée. J'ai promis ; je suis disposé à mourir pour sauver le Comte, mais je ne puis mentir.

St Clair (*avec ironie*). — Quand on a des scrupules, on ne vaut rien dans une conspiration. — Puis-je compter au moins, que vous ne contrarierez pas nos projets ?

Le Religieux. — Je prierai le Ciel qu'il vous fasse réussir, sans qu'il soit besoin que vous recouriez à des artifices réprouvés par la religion. (*à Antonio*) Repousse tous moyens qui seraient coupables. Dieu ne bénirait pas l'entreprise, si elle pouvait l'offenser. (*Il s'éloigne*).

SCÈNE VI.

ANTONIO, St CLAIR.

St Clair. — Je n'ai donc plus que toi pour me seconder ; plus l'instrument est faible, plus il en revient de gloire à l'auteur d'une entreprise difficile. Es-tu disposé à tout? Ne crains-tu rien ?

Antonio (*avec feu*).—Oh ! rien, signor! Et que voulez-vous que je craigne? On ne peut rien de plus que de me tuer ; et depuis que je sais que ma faute a pesé sur un innocent qui est mon bienfaiteur, j'ai fait à Dieu l'offre de ma vie. N'ayez pas peur que le courage me manque; le repentir m'a vieilli, signor, je ne suis plus un enfant!

St Clair.—C'est bien, je vois que je peux me servir de toi ; mais il faut être calme, pour agir avec prudence, et surtout, parler plus bas.

Antonio. — Je le ferai.

St Clair. — Maintenant n'oublie rien de ce que je te dirai, tu vois la dernière fenêtre de la prison, c'est là que le Comte est renfermé.

Antonio. — Comment le faire sortir de là, ces barreaux..., la hauteur de la fenêtre...

St Clair. — Vains obstacles qui sont déjà levés. Avant de venir ici, j'avais tout visité à l'intérieur. Un ordre en bonne forme du ministre de la justice m'a ouvert les portes de la prison. Quand la nuit sera complète, tu viendras ici, au pied de cette muraille, après que tu te seras assuré que les hommes du corps de garde reposent, et que la sentinelle ne te voit pas, tu feras entendre un léger sifflement; une échelle de cordes descendra de cette fenêtre; tu en tiendras l'extrémité ; et dès que le prisonnier aura touché à terre, tu le con-

duiras, par la route que nous allons suivre, jusqu'à la mer ; là tu trouveras une barque amarrée au rivage ; en prononçant le mot d'ordre *protection*, le matelot détachera la barque, et le Comte gagnera la pleine mer. Tu vas prendre des vêtements de mendiant pour qu'on ne te soupçonne pas. J'ai tout disposé. Le temps se couvre, un orage se prépare, rien de plus avantageux pour nous. Une patrouille ! évitons de nous rendre suspects. (*Ils s'éloignent*).

SCÈNE VII.

Une patrouille de Grenadiers. La sentinelle de la prison crie de la coulisse : Qui vive ! — LE CAPORAL. — Patrouille ! — LA SENTINELLE (*de la coulisse*). — Caporal, avancez à l'ordre (*le caporal avance, l'orage gronde, on voit des éclairs* (1).

UN SOLDAT DE LA PATROUILLE. — Chien de temps ! voilà justement qu'il commence de ses farces, quand nous nous mettons en route.

UN AUTRE SOLDAT. — Tant mieux, la patrouille sera moins longue et on rentrera à la caserne. Aussi bien on peut dormir tranquille quand le ciel est de mauvaise humeur. Le Napolitain n'aime pas l'eau.

1er SOLDAT. — Oui, mais à cause des condamnations des prisonniers, on ne nous fera pas grâce d'une minute de patrouille cette nuit.

2me SOLDAT. — Eh bien, nous penserons que nous sommes encore au temps des premières guerres du *petit tondu*, *ous* qu'on avait les pieds dans l'eau, la pluie et le vent dans le nez ; ça n'empêchait pas de marcher en avant et d'être de bonne humeur. Silence ! v'la le caporal. — (*La patrouille se remet en marche*).

SCÈNE VIII.

NAPOLITAINS *qui paraissent dans le fond*, *puis* ANTONIO.

1er NAPOLITAIN. — Le temps est sombre ; cette nuit nous favorise, il faut tenter l'attaque de la prison.

2me NAPOLITAIN. — Un moment, assurons-nous d'abord que le poste ne peut recevoir de renfort et tâchons de le surprendre.

3me NAPOLITAIN. — Oui, mais la sentinelle va donner l'alarme.

2me NAPOLITAIN. — Mon stylet l'empêchera de crier.

(1) On imite l'orage avec une plaque de tôle qu'on secoue ; les éclairs avec de la poudre de *Licopode* jetée sur un fourneau allumé ; la pluie au moyen de bandes métalliques très-minces, attachées à l'extrémité d'un manche en bois, on secoue cet appareil plus ou moins fort selon qu'on veut imiter une averse ou une pluie ordinaire. — Le Rôle de celui qui est chargé de produire ces effets doit être écrit afin qu'il sache bien à quel moment il faut *tonner*, *faire des éclairs*, faire tomber *une averse*, etc. Dans cette pièce, la partie de l'orage pourrait s'indiquer comme il suit : Acte IV, Scène VII... LA SENTINELLE. *Caporal, avancez à l'ordre* ! * et tonnerre *f*. — pluie *f*. — Silence ! v'la le caporal. * — Tonnerre éloigné. Scène VIII — pendant toute la Scène *** et tonnerre éloigné. Scène IX-X-XI-XII et XIII idem. Scène XIV après ces mots... *pas beaucoup d'ouvrage cette nuit*. * — tonnerre *ff* — averse. Scène V.. Ecoutez ! * tonnerre *fff* — *averse*, Scène XVI, jusqu'au changement à vue ** tonnerre éloigné. — Les étoiles désignent les éclairs, la lettre *f* indique que le coup de tonnerre doit être fort. — *ff* un coup plus fort. — *fff* indique le fortissime.

4me NAPOLITAIN. — Une attaque tentée en plein jour, demain au moment de la sortie des prisonniers, n'offrirait-elle pas plus de chances de succès?

1er NAPOLITAIN. — Demain ils seront forts; des troupes seront échelonnées sur la route que doivent parcourir les condamnés.

4me NAPOLITAIN. — Tout le peuple nous viendra en aide.

2me NAPOLITAIN. — Et au lieu de quelques victimes, nous verrons se renouveler les massacres de l'invasion. Si tu trembles, retire-toi; pour nous, nous avons juré de mourir cette nuit ou de délivrer les prisonniers, au moins le Comte.

ANTONIO (*à part*). — Que veulent-ils faire? quel fâcheux contre-temps, leur complot ne peut réussir et ils empêcheront le Comte d'être sauvé; il faut, quoi qu'il arrive, les éloigner. (*haut*). La carita, Signori!

3me NAP: — Le misérable! il va nous perdre, tais-toi donc, vaurien!

ANTONIO. — Que je me taise, quand je suis si malheureux? Vous n'êtes pas obligé de me donner; mais vous ne pouvez m'empêcher de demander; d'autres, peut-être, auront le cœur moins dur. (*Il va vers les Napolitains en tendant son chapeau*). La carita, Signori!

1er NAPOLITAIN. — C'est le diable qui t'envoie, et nous allons t'apprendre à vivre. (*Ils le maltraitent*).

ANTONIO (*battu par les Napolitains*). — Au secours! au secours!

4me NAPOLITAIN. — Nous sommes perdus, fuyons. (*Ils s'éloignent*).

SCÈNE IX.

UN CAPORAL, UN SOLDAT, ANTONIO.

LE CAPORAL. — Que fais-tu là?

ANTONIO. — Je demandais la carita à quelques signori assemblés ici. Mais ils étaient méchants et ils m'ont frappé. Probablement ils avaient de mauvais projets, puisque ma présence paraissait les gêner.

LE CAPORAL. — Diable! tu as bien fait de crier en ce cas; mais pourquoi étais-tu ici?

ANTONIO. — Parce qu'il faut bien que je sois quelque part.

LE CAPORAL. — C'est-à-dire, que tu prends ton domicile en plein vent.

ANTONIO. — Il le faut bien, quand on est malheureux comme je suis.

LE CAPORAL. — On travaille, et alors on a pour se loger un autre local que celui de la rue. Ah çà! où sont-ils ceux qui t'ont battu?

ANTONIO (*montrant la gauche*). — Ils ont pris par là, je crois.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT. — Eh bien, qu'y a-t-il?

LE CAPORAL. — Il y a, mon lieutenant, que le farceur demandait l'aumône, et que les autres lui ont donné, à ce qu'il paraît, une gratification qu'il ne demandait pas. Mais il dit que ces gens-là voulaient faire un mauvais tour.

LE LIEUTENANT. — Je n'en suis pas surpris; prenez huit hommes avec vous, et faites une ronde dans le quartier. (*Le Caporal rentre au poste* (*à Antonio*). Et toi, va te coucher.

Antonio (*avec un air suppliant*). — La carita, signori !

Le Lieutenant. — La carita ! la carita ! ces diables de Napolitains n'ont jamais que ce mot là à la bouche. — Pourquoi, à ton âge, demandes-tu l'aumône ?

Antonio. — Je demande ma vie, mon signor, ayez pitié de moi, s'il vous plait.

Le Lieutenant. — Mais, est-ce que tu vas rester là toute la nuit, par un temps pareil ?

Antonio. — Il le faut bien, signor.

Le Lieutenant. — Tu n'as donc plus de parents ?

Antonio. — Il y a longtemps que mon père et ma mère sont morts.

Le Lieutenant. — Eh bien, mon garçon, veux-tu venir avec moi ? Tu seras mon domestique.

Antonio (*embarrassé*). — Vous avez bien de la bonté, signor... mais... c'est que...

Le Lieutenant. — Allons, oui ou non.

Antonio. — Merci, signor, mais je ne peux pas...

Le Lieutenant. — Qui t'empêche ?

Antonio. — Je ne veux pas quitter mon pays, et vous m'emmèneriez peut-être en France.

Le Lieutenant. — C'est-à-dire que tu as peur de travailler, et que tu trouves plus commode de tendre la main. Tu es un misérable qui vole la pitié pour pouvoir vivre dans la lâcheté. Les voilà, ces Italiens, la paresse incarnée ; quand celui-ci sera grand, il se fera voleur de grand chemin. — (*Il s'éloigne*).

SCÈNE XI.

Antonio (*seul*). — Non, je ne serai pas un voleur, mais j'ai bien mérité cette humiliation. Approchons du mur de la prison, sans que la sentinelle me puisse voir. — Comme mon cœur bat. — Mon Dieu, aidez-moi à réparer ma faute; et vous, sainte Madone, protégez-moi. (*Il regarde avec soin autour de lui ; il écoute, et donne un coup de sifflet*). Il m'a entendu ! Voici l'échelle de cordes, quelques instants encore, et il est sauvé (*il écoute*). — Je ne me trompe pas ! c'est bien une patrouille que j'entends... (*Il siffle de nouveau, et l'échelle remonte*). Ils viennent de ce côté, ils me verront; vite, feignons de dormir.

SCÈNE XII.

Antonio *endormi*, La Patrouille.

Un Soldat (*heurtant Antonio du pied.*) — Caporal, tournez donc la lanterne de ce côté-ci, que je voie un peu ce qu'il y a là. (*Apercevant Antonio qui feint de dormir profondément*). Eh ! bien, c'est un garçon, qui couche tout simplement à la belle étoile. Il serait bon pour servir sous *le p'tit caporal*, celui-là, il n'est pas difficile pour les campements.

Le Caporal (*secouant Antonio*). — Qu'est-ce que tu fais donc là, souche que tu es ? — Antonio. (*feignant d'être à moitié endormi*). Quoi ? — Que voulez-vous ? — La carita, signori ! — Le Caporal. Tiens, c'est le mendiant qui a été rossé tout à l'heure. — Va-t'en delà,

allons ; il est défendu de rester près de ce mur. — ANTONIO (*feignant toujours d'être endormi*). Et où donc faut-il que j'aille pour dormir? (*Il se laisse tomber comme quelqu'un que le sommeil accable*). — LE CAPORAL. Où tu voudras, tu n'auras pas de peine à trouver un lit qui vaille celui-là. — (*Antonio feint de dormir de plus belle*). — UN SOLDAT. Ces diables de Lazaroni, ils ne font pas de différence entre la rosée et une averse. Il se trouve là comme sur l'édredon. — LE CAPORAL. Emmenons-le au poste! Ah ! bast ! il dort de si bon cœur que ce serait dommage de le réveiller. Je ne vois pas grand danger pour le roi Murat, à ce que le gamin fasse la sieste sur le pavé, plutôt qu'ailleurs; sait-il seulement qu'il est au pied d'une prison ? Rentrons paisiblement au poste ; si tous les Napolitains dorment comme lui, nous n'aurons pas beaucoup d'ouvrage cette nuit. — (*La patrouille rentre*).

SCÈNE XIII.

ANTONIO (*seul, agenouillé*). — Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir fait échapper à ce premier danger ; s'ils m'avaient emmené au poste, tout était perdu sans ressources ; profitons de ce moment pour donner de nouveau le signal. (*Il siffle légèrement et l'échelle redescend. Antonio en saisit l'extrémité, l'orage redouble*). Que ne puis-je hâter le moment où il aura touché la terre, la fenêtre est si élevée. — Mon Dieu ! s'il venait à manquer le pied, il tomberait mort ici près de moi. — Mais vous ne permettrez pas qu'un tel malheur arrive. (*avec saisissement*). N'est-ce pas encore une patrouille qui vient?... Non... Oh ! il approche ; il n'est plus qu'à quelques pieds — Soyez béni, oh ! mon Dieu ! il est presque sauvé.

SCÈNE XIV.

LE COMTE DE RINALDO, ANTONIO. — (*Aussitôt que le Comte a mis pied à terre, Antonio prend sa main et la place sur son cœur.*

LE COMTE. — Qui êtes-vous donc, âme généreuse ?

ANTONIO. — Hâtons-nous, signor, il faut que nous gagnions immédiatement la mer. Une barque nous attend; mais la nuit est si sombre, que nous aurons quelque peine à trouver la route ; nous devrons éviter la rencontre des patrouilles qui sont très-nombreuses cette nuit. Ecoutez! (*Un éclair brille, et on voit une patrouille qui sort du poste. Antonio se jetant avec le Comte derrière la coulisse opposée à la prison*). Fuyons, signor. (*un coup de tonnerre*).

SCÈNE XV.

LA PATROUILLE.

UN SOLDAT.— Bravo, voilà le canon qui célèbre notre sortie du poste.

LE CAPORAL. — Je suis curieux de savoir si mon drôle a continué son somme malgré la pluie. (*approchant la lanterne*) Ah ! il paraît que la rosée lui a paru trop abondante, il a porté sa tente ailleurs. — (*Il aperçoit l'échelle de cordes*). Diable ! qu'est-ce que c'est que ça ? Hé ! hé ! il y aura quelque pigeon qui se sera échappé du colombier.

C'est vexant tout d'même, et les Napolitains vont joliment se moquer des soldats du *petit caporal.* Mille cartouches ! C'est le lieutenant qui va allonger la mine... Faut toujours pas dire que nous avons laissé là le gamin faire la sieste ; aussi bien ce n'est pas lui qui aura pu faire ce coup-là. Ah ! j'y suis, ces gredins de Napolitains, qui voulaient battre ce petit, auront fait la chose. Mauvaise affaire ! — Il faut avertir le lieutenant (*un soldat rentre au poste*). — Qui est-ce qui s'imaginerait que par un temps pareil, ces gaillards-là qui aiment tant leur soleil !... Après tout, ce n'est pas de notre faute, à nous, que le lieutenant se débrouille ! Va-t-il jurer !

SCÈNE XVI.

LE LIEUTENANT, LE SERGENT, LE CAPORAL, SOLDATS.

LE LIEUTENANT. — Voyons, car je ne peux pas comprendre qu'avec une échelle.

LE SERGENT. — On aurait bien entendu d'abord.

LE CAPORAL. — Oui, mais Sergent, c'est une échelle de cordes.

LE LIEUTENANT. — Alors, c'est la faute des surveillants de l'intérieur. Il faut cependant faire ce que nous pouvons, pour ressaisir le fugitif, ou les fugitifs. Il est évident qu'il aura cherché à gagner la mer. Vite, Caporal, en avant ! Si on les rattrape, c'est une bonne affaire ; sinon, hé bien ! on ne pourra pas s'en prendre à nous, nous aurons fait notre devoir. — Mettez ici une sentinelle, pour empêcher de nouvelles évasions. Et pas accéléré, pour arrêter celui ou ceux qui se sont sauvés. Avertissez le poste de la calle, afin qu'on visite exactement tous ceux qui passeront.

CHANGEMENT A VUE (1). — Le théâtre représente, à droite, une rue dans laquelle se trouve un corps de garde ; au milieu, une tour qui forme l'angle de la rue et du parapet, contre lequel viennent battre les flots de la mer qu'on voit à gauche.

SCÈNE XVII.

ANTONIO, LE COMTE DE RINALDO, UNE SENTINELLE *dans le fond.* (*Ils entrent par la première coulisse de droite*).

LE COMTE. Pourquoi trembles-tu ? — ANTONIO. Ah ! signor, il faut que je me sois trompé de chemin ; il y a longtemps que nous de-

(1) Ceux qui redouteraient les embarras d'un changement à vue, pourraient former de cette dernière partie de la pièce un 5e acte. Mais le changement de décoration peut se faire ici très-facilement, en disposant bien le théâtre. — Un des acteurs à chaque coulisse latérale du côté droit (*par rapport aux spectateurs*), peut retirer les coulisses qui représentent la prison. On aura eu soin de placer d'autres coulisses, derrière les coulisses à retirer. — Le panneau qui forme le tribunal, doit être garni sur la gauche d'un panneau moitié plus étroit, représentant une tour, et à la gauche de la tour, doit se trouver un panneau, aussi large que celui du tribunal et qui représente un mur de fortification. L'assemblage de ces trois panneaux forme un quadrilatère irrégulier dont la tour est le plus petit côté. — Trois acteurs, placés à l'intérieur de ce quadrilatère, le soulèvent et le placent de manière à ce que la tour regarde le public, et de manière en même temps à partager le théâtre en deux parties; *une rue*, dans laquelle se passe la scène qui suit, et

vrions être passés devant une église, et je ne la vois pas encore. — Le Comte. Marchons toujours. — Antonio. Mais, c'est peut-être nous égarer de plus en plus, (*prêtant l'oreille*). Il me semble cependant... oui !... je ne me trompe pas, c'est le bruit de la mer... Nous sommes sauvés ! Ce chemin est plus court que celui que nous devions suivre. (*On entend la voix des matelots*). *Bon quart! veille aux amarres.* — Entendez-vous, la voix des matelots ? Traversons cette petite rue, et nous sommes au port ! Tenez, voyez la lanterne del Mole, le feu est allumé à la tour ! Dieu nous a protégés, signor Comte, il a permis que je vous conduise au rivage ! — La Sentinelle. Qui vive ! (*mouvement de stupéfaction d'Antonio et du Comte*). Qui vive ! (*La sentinelle croise la bayonnette et dit*) : On ne passe pas : Caporal, venez reconnaître : — Le Comte. Nous sommes perdus. — Antonio. Perdus ! Oh ! mon Dieu ! c'est moi seul qu'il faut punir, lui est innocent. — Le Caporal (*une lanterne en main*). Qui va là ? — Le Comte. Ami. — Le Caporal. Il n'y a pas d'amis à l'heure qu'il est, mon brave, on ne passe pas ! — Le Comte. Par quel motif prétendez-vous m'en empêcher ? — Le Caporal. La consigne est là ; si le sergent le veut, moi je ne dis plus rien. — Le Comte. Faites-le venir. (*Le Caporal rentre au poste*). — Antonio. Puisse-t-il être compatissant !

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, Bernard.

Bernard (*sortant du poste*). Que diantre ! qui va s'amuser à se promener, par le temps qu'il fait ? (*Il place la lanterne sous la figure du Comte*). — Antonio (*à part*). C'est Bernard ! — Bernard (*au Comte*). Où vas-tu ? — Le Comte. Au port. — Bernard. Quoi faire ? — Le Comte. M'embarquer pour aller à Catella-mare. — Bernard. Et par un diable de temps, comme celui-là, au milieu de la nuit ? — Le Comte. Je veux y être demain au point du jour. — Bernard. Où sont tes papiers ? — Antonio (*bas au Comte*). Le premier papier venu, il ne sait pas lire. — Le Comte (*tirant un papier de sa poche*). Voilà. — Bernard (*retournant le papier*). Ça ne me paraît pas trop en règle, hein camarade ! — Le Comte. Qu'y manque-t-il ? — Bernard. Ce qu'il y manque... Ce qu'il y manque..... enfin et ce garçon là ? — Le Comte. C'est mon compagnon de voyage. — Bernard (*approchant la lanterne et reconnaissant Antonio*). Fichtre de fichtre ! comment, c'est toi ? — Tu viens encore me donner là *de la belle ouvrage*. — Antonio. Pourquoi donc, sergent ? — Bernard. Pourquoi, pourquoi ?.. Tu crois que je ne vois pas clair ?... Cet homme, c'est le Comte. — Antonio. C'est lui-même. — Bernard. Tu l'as fait évader de sa prison ? — Antonio. J'ai aidé à son évasion, mais des gens puissants ont presque tout fait. S'il n'avait pu échap-

le *port de la calle* qui devient visible, après le changement de place du tribunal. Il est bon toutefois, de laisser un peu plus d'espace du côté droit, pour la 1[re] partie de cet acte ; j'indiquerai plus loin à quel moment on devra *transporter de nouveau tous ces bâtiments* pour avoir de la place pour le dénouement.

per, il mourait demain. — BERNARD. Il allait rejoindre l'escadre anglaise? — ANTONIO. Oui, il ne peut être en sureté que là; une barque l'attend. — BERNARD. Malheureux enfant ! et tu ne sais pas prendre un autre chemin que celui-ci? Méchant garnement ! tu n'en fais pas d'autres ! — Tu ne savais donc pas qu'il y avait ici un poste? — ANTONIO. Je me suis égaré. — BERNARD. Et on ne s'avise pas de faire des coups pareils. — Sais-tu bien à quoi tu t'exposes, toi ? — ANTONIO. Je sais que je remplis un devoir. Vous le savez aussi vous, Bernard. — BERNARD. Un devoir, un devoir.... mille cartouches ! c'est justement parce qu'il faut que je remplisse le mien dans ce moment-ci... que je voudrais...va... mon devoir à moi, c'est de vous arrêter. — ANTONIO. Vous ne le ferez pas ; non, vous êtes un homme trop juste pour le faire ! Vous savez qu'il est innocent. Ceux qui avaient intérêt à le tuer m'ont cru, Bernard, vous comprenez bien que je n'ai pu faire sortir le Comte de prison, par moi-même. Oui, de hauts personnages ont eu pitié du Comte. Et vous, que j'ai vu si bon, si humain, vous ne serez pas impitoyable et vous ne voudrez pas avoir à vous reprocher la mort d'un innocent que vous pouviez sauver. — BERNARD. Mais ma consigne? Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un ordre militaire ? — ANTONIO. Oh ! si Bernard, mais quand cet ordre est injuste, qu'il frappe un homme qu'on sait n'être pas coupable, on ne peut, on ne doit pas l'exécuter, la loi de Dieu s'y oppose et l'honneur militaire lui-même, que je vous ai si souvent entendu vanter, vous le défend. Non, vous ne voudrez pas aider à un crime, Bernard, je vous connais ; vous aurez pitié de moi. — J'ai promis de sauver le Comte ou de mourir à ses pieds, pour expier ma faute. Si vous nous arrêtez, demain, je me jetterai au-devant des balles que les soldats dirigeront contre lui. Je serai frappé avant lui, Bernard, oui, vous me verrez tomber avant que vos coups atteignent mon bienfaiteur. — BERNARD (*jetant sa pipe qu'il brise en mille pièces*). Après tout, qu'est-ce que je risque ?.. Le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être fusillé; et quand ce bambin là n'a peur de rien, moi je craindrais une balle dans la tête? ça serait drôle. — Allons, allons, tu es un brave garçon ; je ne veux pas arrêter le Comte (*à la sentinelle*). Laissez passer, ils ont le mot d'ordre. — ANTONIO (*baisant la main de Bernard*). Je savais bien que vous étiez trop loyal pour nous perdre. — BERNARD. Tu le vois, je risque ma vie. — ANTONIO. Dieu vous protégera ; il ne peut vous punir d'avoir fait une bonne action. (*Antonio traverse la rue avec le Comte ; Bernard rentre au poste*).

SCÈNE XIX.

LA PATROUILLE DE LA PRISON, LA SENTINELLE, *puis* BERNARD.

LA SENTINELLE. Qui vive? — LE CAPORAL. Patrouille. — LA SENTINELLE. Caporal, avancez à l'ordre. — (*Bernard se présente immédiatement*). — LE CAPORAL (*à Bernard*). Vous n'avez vu passer personne? — BERNARD. Il n'y a pas beaucoup de promeneurs par le

temps qu'il fait. Est-ce que tu poursuis quelqu'un ? — LE CAPORAL. Nous avons eu une évasion. — BERNARD (*faisant l'étonné*) Ah bah ! Un prisonnier ? — LE CAPORAL. Justement. — BERNARD. Encore de fameux lurons qui ne savent pas garder des hommes en cage.— LE CAPORAL. C'est pas notre faute, tiens, c'était à ceux de dedans à veiller. Enfin le lieutenant a bien recommandé de vous dire de ne laisser passer personne. — BERNARD. On aura soin, mon vieux. Est-ce qu'il y en a plusieurs ? — LE CAPORAL. On ne sait pas, l'échelle était là, ceux qui ont voulu prendre le large n'auront pas eu de peine. Allons, j'vais voir au port. — BERNARD. C'te bêtise, s'ils ont voulu s'embarquer, ils n'auront pas attendu que tu arrives pour te souhaiter le bonjour. — LE CAPORAL. J'sais bien ; mais le lieutenant l'a dit, et pour le contenter voyez-vous... Il est déjà assez vexé de la chose. — BERNARD. (*à part*) Au fait, puisqu'on les attendait..., le Comte aura gagné le large quand ils arriveront. (*au caporal*) Bonne chance. (*La patrouille s'éloigne*).

SCÈNE XX. — (*sur la partie gauche du théâtre*). (1).

ANTONIO. Signor, voici la barque. — LE COMTE. Où est le matelot ? — ANTONIO. Il va venir : (*Il siffle, le matelot paraît*). Protection ! — LE MATELOT. C'est le signor qui doit rejoindre l'escadre anglaise ? — ANTONIO. Oui. — LE MATELOT. A bord vite et vite. — LE COMTE (*à Antonio*). Enfant généreux, que puis-je faire pour reconnaître le service que tu viens de me rendre? tiens, prends toujours ceci (*Il lui présente une bourse*). — ANTONIO. Merci, signor Comte. — LE COMTE. Tu trouves que ce n'est pas assez? mais je suis exilé, c'est le seul argent que je possède. — ANTONIO. Je suis payé, Signor, mais j'ai une grâce à vous demander — LE COMTE. Payé, par qui ? — ANTONIO. Par vous-même, Signor. LE COMTE (*avec étonnement*). Par moi? — ANTONIO. Dites, Signor, pardonnerez-vous jamais au misérable que vous avez comblé de bienfaits et qui vous a fait condamner à mort? — LE COMTE. Antonio ? Pauvre enfant ! je le plains bien ; il sera malheureux toute sa vie. Quel mal lui avais-je donc fait, à cet enfant ? — ANTONIO. Oh ! vous ne lui aviez fait que du bien, mais il a menti pour cacher une faute, et son mensonge vous a perdu. Il ne savait pas quelles en seraient les conséquences. Quand il l'a su, il serait mort de douleur, s'il n'avait eu l'espoir de vous sau-

(1) Aussitôt que la patrouille a disparu, il faut élargir la scène du côté gauche, ce qui sera très facile en reculant la tour dans la direction du côté droit de manière à donner à la scène l'apparence qu'elle a dans la gravure jointe à la 2e livraison.

On voit alors la mer. L'imitation des flots pourrait embarrasser ; voici comment on s'y prend. On découpe en festons deux planches, on suspend chacune de ces planches au plafond, avec deux petites ficelles attachées à leurs extrémités, on a soin de laisser entre les deux planches un espace de 20 centimètres, et on leur imprime un mouvement d'oscillation en sens contraire. Les découpures passant sans cesse l'une devant l'autre, produisent, grâce à leur forme, une illusion assez complète pour intriguer le spectateur. Il va sans dire que les planches doivent être peintes de manière à favoriser un peu l'illusion.



Antonio — Arrêtez! savez vous sur qui vous allez tirer!

Un mensonge — Acte 4e. Scène [illegible]

ver. Ah ! dites que vous pardonnez, Signor, à ce malheureux. Le Ciel lui a pardonné, puisqu'il l'a aidé à vous amener jusqu'à ce rivage. — Le Comte. Tu serais Antonio? — Antonio. Oui, Signor, le malheureux enfant qui vous avait perdu ! Je ne mérite que votre mépris, mais montrez-vous généreux envers moi. Vous, à qui j'ai fait tant de mal, pardonnez-moi ! — Le Comte. Oh ! oui, je te pardonne, enfant, tu as commis une faute, mais tu l'as réparée autant qu'il était au pouvoir d'un être humain de le faire. Si un jour, ton exemple apprend à quoi peut conduire un mensonge, il apprendra aussi comment on répare le mal qu'on a fait. — Antonio. Ah ! que je suis heureux, Signor! Je puis encore vivre maintenant, puisque vous ne me haïssez pas. — Le Comte. Te haïr, moi ! oh ! non, je ne te hais pas, viens avec moi, je te regarderai comme mon fils. — Antonio. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous suivre, pour vous servir; je le ferais avec tant de dévoûment que vous oublieriez tout-à-fait la faute que j'ai commise, et qui a failli vous perdre. Mais, mon vieux père m'attend, il n'a que moi pour lui fermer les yeux, quand il plaira à Dieu de le rappeler à lui. Maintenant que je puis lui dire que j'ai réparé ma faute, et que vous m'avez pardonné, il me rendra toute sa tendresse. — Le Matelot. Signor, si vous craignez d'être surpris ici, il est temps de démarrer. — Antonio (*regardant à gauche*). Une patrouille ! on est à votre poursuite ; vite, gagnez le large. — Le Comte. Dieu te garde, enfant et qu'il te bénisse, pour que nous puissions nous revoir dans des temps plus heureux. (*La barque s'éloigne*) (1). — Antonio. O mon Dieu ! veillez sur lui plus que sur moi-même.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

Les Soldats, Antonio.

Le Caporal. Diable ! le gaillard file vite ; allons, armez et feu ! — Antonio *saisissant les fusils des soldats* (2). Arrêtez ! savez-vous sur qui vous allez tirer ? — Le Caporal. C'est un gaillard qui ne paraît pas vouloir nous attendre ; si tu sais qui, dis-le-nous. — Antonio (*qui a regardé la barque pendant que le Caporal parlait, afin de s'assurer que le Comte n'était plus à portée de fusil*). C'est un innocent qu'un misérable allait faire périr. Mais Dieu a veillé sur lui, puisque vos balles ne peuvent plus l'atteindre.

FIN DU MENSONGE.

---

(1) On nous demandait comment nous avions fait pour imiter la barque qui a emmené notre fugitif. — Rien n'est plus simple : nous avions mis un petit chariot d'enfant, nous avions découpé une planche en forme de barque, que nous avions fait clouer sur le chariot, et quelqu'un dans la coulisse tirait notre barque qui paraissait soulevée par les flots, mais qui en réalité roulait sur le plancher du théâtre.

(2) Voir pour la disposition des personnages au dénouement, notre gravure jointe à la 2e livraison. Elle représente exactement la position d'Antonio et celle des Soldats ; le mouvement doit être bien exercé pour qu'il soit exécuté sans confusion.

UN PETIT AVIS EN PASSANT.

Dans les conseils placés en tête de ce Recueil, je n'ai pas parlé des costumes. J'en veux dire ici quelques mots. Nous avons toujours cherché à être d'une grande exactitude historique pour la manière de costumer nos acteurs, et je crois que nous avons dû, à cette exactitude, une grande partie du succès de nos petites représentations. — On ne peut se dissimuler que le costume caractérise les mœurs d'une époque; il n'est pas nécessaire de remonter bien haut pour en acquérir la preuve : voyons autour de nous et convenons qu'on ne pouvait trouver un costume plus approprié que le nôtre, aux idées mesquines et ridicules de notre triste époque : *la Tuine, le Paletot sac, le Chapeau taillé sur le patron d'une buse de poële, l'ignoble Képi*, seront, pour les siècles à venir, des monuments très-caractéristiques du siècle qui les a produits; comme *les cheveux poudrés, les mouches sur le visage*, et toutes les modes efféminées du règne de Louis XV nous peignent parfaitement les idées d'un siècle où la corruption des mœurs débordait de toutes parts. On écrirait l'histoire d'un peuple au moyen des costumes qu'il a endossés aux différentes époques de son existence. Représentez *Turenne* avec l'uniforme d'un général de l'empire, vous en faites une caricature : pourquoi ? parce qu'il se présente à notre esprit sous une enveloppe toute différente, parce que le siècle de Louis XIV ne peut être vêtu comme le siècle des Révolutions. — Il faut éviter les anachronismes dans le costume, et plus on se rapprochera de la vérité, sous ce rapport, plus on aidera ceux qui doivent représenter les drames, à s'identifier avec leur personnage. — Qu'on ne se figure pas la difficulté plus grande qu'elle n'est en réalité. J'ai fait confectionner avec du calicot rouge, bleu, jaune, violet, des costumes d'une richesse éblouissante. A la distance où sont ordinairement les spectateurs, ces costumes paraissaient *velours ou satin*. — Pour la pièce ci-devant, il était très-difficile de trouver des habits militaires, du temps de l'empire, en aussi grand nombre que je le désirais; sur des uniformes tout modernes, j'ai fait appliquer des revers en calicot blanc, garnis d'un liseret rouge; j'ai fait figurer, avec le même morceau de calicot, les poches du gilet; pour les grandes guêtres noires qui nous faisaient défaut, j'y ai suppléé au moyen de bas de laine noire, sur lesquels on avait cousu quelques boutons de cuivre. — Tout cela, à distance, produisait un excellent effet et nous étions dans la vérité.

Une autre fois, mon cher *Lecteur*, je vous parlerai des décorations et de la manière de les confectionner. Je vais maintenant vous proposer une petite Charade en action à deviner.

1re CHARADE EN ACTION, EN DEUX SYLLABES.

LES FRÈRES ENNEMIS.

1re SYLLABE. — *La scène se passe chez le père d'Arthur.*

SCÈNE I. — ARTHUR, EMILE, EUGÈNE. — EMILE. Nous sommes venus te chercher pour aller à la foire, Arthur. — EUGÈNE. Nous avons la permission de faire des emplètes en jouets, friandises, tout ce que nous voudrons enfin. — ARTHUR. En ce cas, mes chers amis, vous avez eu tort de compter sur moi, car je n'ai pas la même permission que vous. — EMILE. Qui t'empêche de la demander? — EUGÈNE. Tu es bien sûr que ton père ne te la refusera pas. — ARTHUR. Peut-être. — EUGÈNE. Comment peut-être! — EMILE. Je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'il ne te refusait jamais d'argent. — ARTHUR. J'ai si bien usé de la permission, que je crains maintenant de trouver mon père moins facile. Tout récemment encore, je lui ai demandé une somme assez considérable, et je tiens à ne pas lui laisser savoir que déjà j'ai tout dépensé. — EMILE. Ah! ah! monsieur Arthur a été prodigue à ce qu'il paraît. — EUGÈNE. Montre-nous, au moins, comment tu as employé cette

somme considérable. Je suis embarrassé pour mes achats, et je serais bien aise de m'inspirer auprès de toi. — ARTHUR. Malheureusement, mes chers amis, j'ai fait de mon argent un emploi tel, que je n'ai rien à vous montrer. — EMILE. Ah ! j'y suis, je me rappelle qu'il ne fait jamais de dépenses quand il est avec nous; décidément, il amasse un trésor. — EUGÈNE. Ah ! tu aurais bien raison, il a l'air triste *comme les avares qui ont toujours l'œil au guet.* — ARTHUR (*souriant*). Ce n'est pas bien de porter de mauvais jugements. — EMILE. Tu as une mine refrognée, au lieu d'être gai quand nous venons te chercher. — ARTHUR. Je ne puis pas être gai. — EUGÈNE. Qu'est-ce qui te rend triste ? est-ce que ton papa t'a grondé ? — ARTHUR. Oh non, il est toujours très-bon pour moi, mais... — EMILE. Mais... mais quoi ? — ARTHUR. Dussiez-vous encore faire sur mon compte des jugements téméraires, je ne puis pas vous dire le sujet de ma tristesse. — EUGÈNE. Eh bien ! Emile, que veux-tu ? il faut nous résigner; nous avions cru lui faire plaisir en venant le chercher, mais monsieur boude, il a de la tristesse; prenons garde, la maladie est peut être contagieuse; allons-nous-en bien vite, car moi je ne veux pas être triste, c'est si laid d'être triste, on ne peut pas rire. — EMILE. Tu as raison, partons, je suis déjà moins gai que quand nous sommes arrivés. Holà ! Germain !

SCÈNE II. — LES MÊMES, GERMAIN, LAPIERRE. — GERMAIN. Me voilà, M. Emile. — EMILE. Germain, ta charge ne sera pas si lourde que tu le pensais, nous ne serons que deux, M. Arthur ne daigne pas nous accompagner. — ARTHUR. Dis plutôt qu'il m'est malheureusement impossible de vous accompagner. — EUGÈNE. Impossible ? Lapierre, dites-nous un peu si Arthur est aux arrêts. — LAPIERRE. Oh ! non, je ne le crois pas du moins, et comme je le disais tout à l'heure à Germain, plût à Dieu que tous les parents eussent de tels fils. — EMILE. Et qu'à répondu Germain ? — LAPIERRE. Ce qu'il a répondu, Monsieur ? je ne pense pas qu'il y ait eu à répondre quelque chose à cela. — EMILE. Si vraiment, il aurait dû dire que mon père était bien heureux aussi sous ce rapport, que jamais je ne lui donnais l'ombre d'un chagrin, n'est-il pas vrai Germain ? — GERMAIN. Oui, monsieur, pour ce qui est de M. votre père, je crois que vous lui obéissez, à lui personnellement, assez bien : mais, soit dit sans vous fâcher, je crois aussi que le pauvre Germain a quelquefois fort à faire avec le fils de M. votre père, et qu'il aurait été bien content que monsieur Arthur pût être de votre partie de plaisir, parce que...— ARTHUR (*interrompant Germain*). Allons, mon cher Emile; pour me dédommager de tes mauvais soupçons, voilà que les compliments m'arrivent de tous côtés. — EMILE. Lapierre est flatteur, il ne dit pas tout ce que tu lui fais endurer. Pour toi, mon pauvre Germain, il faut que je justifie la réputation que tu viens de me faire. Eugène, apprête-toi à m'aider à le bien tourmenter. — GERMAIN. Ah ! monsieur, je vous en prie, ne faites pas de recommandation semblable à M. Eugène, il ne s'entend déjà que trop bien à vous aider, quand il s'agit de faire enrager le vieux Germain.— EUGÈNE (*à Emile*). Si tu m'avais écouté cependant, nous serions déjà partis et nous aurions, l'un et l'autre, évité les compliments peu flatteurs que vient de nous faire ton domestique. — EMILE. De peur qu'il ne vienne à conter en détail toutes nos espiègleries, je suis ton avis; partons. Arthur, n'oublie pas que j'ai l'affront que tu nous fais sur le cœur, et s'il arrive quelque chose de fâcheux au vieux Germain, il pourra s'en prendre à toi. (*Ils sortent*). — ARTHUR (*en les conduisant vers la porte*). Ce serait bien injuste de lui faire payer mes dettes, et j'ai trop bonne opinion de vous deux pour craindre que vous exécutiez vos menaces. — GERMAIN (*à Arthur*). Ils sont bien espiègles, mais ils ont bon cœur tout d'même dà ! (*Il sort*).

SCÈNE III. — ARTHUR, LAPIERRE. — ARTHUR. Eh bien, mon cher Lapierre, as-tu quelque bonne nouvelle à m'annoncer ? — LAPIERRE. — Non, M. Arthur. Quand j'ai voulu parler à M. votre oncle, pour m'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée pour lui, il m'a fait répondre que déjà vous lui aviez écrit, et qu'il avait refusé de lire votre billet ; qu'il n'était pas plus disposé à écouter votre

ambassadeur ; l'ambassadeur c'était moi, Monsieur ; j'ai essayé de gagner les domestiques, pour pouvoir dire un mot à votre jeune cousin ; je les ai trouvés aussi impitoyables que leur maître, et de plus, impertinents. — ARTHUR. Comment expliquer cela, mon cher Lapierre ? quand j'ai parlé à mon père de mon oncle, « il ne dépend pas de moi, m'a-t-il dit, que nous ne vivions en bons frères ; le malheureux ! il est bien à plaindre, » voilà tout ce que j'ai pu savoir. Pourquoi mon oncle semble-t-il craindre qu'on ne lui parle ? — Tout cela m'attriste, surtout depuis que j'ai su que son fils, mon cousin, a les mêmes goûts que moi. Ne pouvoir pas nous aimer, nous qui sommes aussi proches parents qu'on peut l'être ! Mais je ne désespère pas, nos braves gens prieront, et les prières des pauvres sont si agréables au bon Dieu, qu'il finira par exaucer mon plus vif désir. — LAPIERRE. Oh ! pour vos pauvres gens, ils m'ont reçu parfaitement ; ils m'ont chargé de mille bénédictions pour leur jeune bienfaiteur. Mais je dois vous dire, Monsieur, que pour remettre leur petit ménage en état, non-seulement j'ai dépensé toute la somme que vous m'aviez remise, mais encore toutes mes petites épargnes y ont passé, et j'ai été obligé de laisser chez un de vos marchands une dette de 3 fr. 50. — ARTHUR. Les premiers fonds qui me viendront serviront à acquitter cette dette, et l'argent que tu as dû avancer. Tu sais que je ne veux pas entrer en détail avec mon père sur l'emploi des 100 francs qu'il m'a donnés avant hier. C'est là ce qui me fera rester ton débiteur pendant quelques jours encore. — LAPIERRE. Oh ! M. Arthur, vous savez que je ne suis pas pressé pour moi, et j'aurais voulu avoir même plus d'argent à ma disposition pour que nos petites affaires restassent entre nous deux. Et puis je me disais, s'il nous vient encore une de ces petites infortunes qui se présentent presque chaque jour, nous n'aurons rien à donner, c'est là ce qui me tourmentait le plus. — ARTHUR. Il est de fait que dans ce moment, je suis complètement pauvre ; mais j'espère qu'il ne me viendra aucune affliction à soulager, ou s'il m'en venait, eh bien ! alors, le bon Dieu me donnerait le moyen de sortir d'embarras. Il me semble que j'entends sonner, Lapierre.—LAPIERRE. Oui, monsieur, et comme c'est à votre porte, je crains que ce ne soit déjà quelque misère à secourir, vous ne recevez guère que de ces visites là. *(Il va ouvrir)*. — ARTHUR *(seul)*. Puisse-t-il se tromper, car vraiment je ne vois pas moyen de faire la moindre aumône. *(Il fouille dans son gousset)*. Mais, comment donc, il me reste encore quelque chose, je suis plus riche que je ne pensais. *(Il retire une pièce de monnaie)* Cinq centimes ! quel dommage que je ne sois pas un grand saint, je les convertirais en or, et je pourrais encore faire un peu de bien ; quoi qu'il en soit, il y a toujours là de quoi donner un morceau de pain à qui n'aurait rien, et ce sera pour le visiteur qui se présente s'il est dans la nécessité.

SCÈNE IV. — ARTHUR, LAPIERRE, UN PETIT SAVOYARD. — LAPIERRE. M. Arthur, voilà un petit Savoyard qui prétend avoir un billet à vous remettre, il n'a pas voulu me le confier, parce que, dit-il, il doit vous le donner à vous-même. — ARTHUR *(à Lapierre)*. Si ce pouvait être un billet de banque, ça ferait bien notre affaire. Voyons, mon ami. — LE PETIT SAVOYARD. C'était oune petite moussia, qu'il avait dite que je donnera à vous cette écritura, et que vous sera bien contenta. *(Il lui donne le billet)*. — ARTHUR *(lisant)*. « Mon cher Arthur, la première rencon- » tre que nous avons faite, est celle d'un petit mendiant tout triste ; nous avons cru » que nous ne pouvions mieux faire, que de te l'envoyer. *Il n'est tel que les mal-* » *heureux pour s'entr'aider les uns les autres* : nous avons voulu débarrasser la » voie publique de tout ce qui avait l'air triste ; attends-toi donc à toutes visites du » genre de celle-ci. Tes amis bien dévoués, *Emile et Eugène.* » — C'est me jouer un vilain tour, mais je compte sur la Providence pour me tirer d'embarras *(au petit Savoyard)*. Tu es donc bien malheureux, mon petit ? — LE PETIT SAVOYARD. Oui, moussia, je n'ai pas mangea de toute la journa. — ARTHUR. Pauvre petit ! Tiens, va bien vite acheter un peu de pain *(il lui donne sa pièce de 5 centimes)*,

et ce soir, tu reviendras ici. — LE PETIT SAVOYARD *(dansant). You la Catharina !* Je vous remercia, moussia, de votre bonta. Ah! ah! la Catharina, je va déjeuna; grande mercia, moussia ! *(Il s'en va tout en chantant iou ! iou !)* — ARTHUR. Je ne m'attendais pas à faire un heureux à si bon marché. — LAPIERRE. Vous avez donc trouvé moyen de battre monnaie, monsieur Arthur. — ARTHUR. Malheureusement non, je ne sais même pas comment cette pièce était restée dans ma poche. Va, va, quand le bon Dieu nous adresse un malheureux, il nous donne le moyen de lui venir en aide. — LAPIERRE *(à part)*. Ce bon monsieur Arthur, si son père pouvait voir par ses yeux ! — ARTHUR. Lapierre ! Il me vient une idée. Oh ! oui, cela réussira, va, je trouverai bien moyen d'arriver à mon oncle, et de connaître la cause de son éloignement pour mon père. Ce petit Savoyard m'a rendu un espoir que j'avais perdu. Vite ! cours après lui, ramène-le ici, et je te dirai mon projet. Va, mon bon Lapierre *(Lapierre sort)*.

SCÈNE V. — ARTHUR *(seul)*. Emile et Eugène, vous ne saviez pas que vous faisiez une si bonne action en cherchant à me taquiner.

2° SYLLABE. — *La scène se passe chez M. de Marsan oncle d'Arthur.*

SCÈNE Ire. — ARTHUR, *(seul il est déguisé en Savoyard)*. Que j'ai été bien inspiré d'employer cette ruse. Me voilà, grâces à mon costume, chez mon oncle. Alfred, qui me prend pour un enfant de la Savoie, est rempli de commisération pour mon sort. — Comme j'étais ému tout à l'heure, quand il me confiait ses peines ! Oui, son plus grand chagrin est de savoir qu'il a un cousin de son âge, qu'il ne peut avoir pour compagnon. Pauvre Alfred, combien j'ai dû me faire violence pour ne pas lui dire : « Mon cousin, c'est Arthur qui est près de toi ! » — J'aurais été chassé immédiatement. — Mais à quoi aboutira ma visite? J'ai causé avec mon cher cousin, sans découvrir les motifs qui nous séparent l'un de l'autre. Mon oncle confiera-t-il à un petit mendiant, ce qu'il n'a pas confié jusqu'ici à son fils qu'il aime tendrement. Car Alfred ignore, comme moi, la cause de la mésintelligence qui règne entre nos familles. Qu'ai-je donc à espérer ? — Allons toujours, je ne sais pourquoi, il y a là quelque chose qui me dit, que ce moyen réussira. — On vient : ô mon Dieu, mettez dans ma bouche les paroles qu'il convient que je dise.

SCÈNE II. — M. DE MARSAN, ALFRED, ARTHUR. — ALFRED *(montrant Arthur)*. Tenez, voyez mon père, il ne ressemble pas du tout aux autres, il est propre et timide. J'ai eu de la peine à le faire entrer, il voulait rester à la porte *(à Arthur)* Viens donc, petit, chante un peu ta chanson à mon papa. — ARTHUR. Oui dà ! si moussia le permetta, je vas chanta. — M. DE MARSAN *(à Alfred)*. Il a bonne mine en effet, ce petit Savoyard. — ALFRED *(à M. de Marsan)*. Si vous voulez, mon papa, je lui donnerai la moitié de mes habits et nous le ferons rester ici, il jouera avec moi. — M. DE MARSAN. Voilà du nouveau, par exemple, toi qui ne veux aucun des enfants de ton rang pour compagnon, tu te passionnes à l'instant pour ce petit malheureux. — ALFRED. C'est, mon papa, qu'il comprend si bien ma position ! Pendant que je lui contais, tout à l'heure, que j'étais bien triste de ne pouvoir jouer avec mon cousin, il avait les larmes aux yeux. — M. DE MARSAN. Alfred, je n'aime pas que vous me parliez de votre cousin. — ALFRED. On dit qu'il est si bon ! — M. DE MARSAN. Peu importe, je ne puis recevoir ici celui dont le père.... Oh ! ciel ! voilà donc la passion qui le domine? — ALFRED. Mais pourquoi, êtes-vous ainsi fâché contre mon oncle ? — M. DE MARSAN. Tu es trop jeune, mon pauvre Alfred, pour que je t'explique tout cela. Sois heureux encore quelques années, puis il faudra bien que je t'instruise des motifs qui me font agir ainsi, car à défaut des biens considérables dont je devrais être possesseur, si ton oncle ne m'avait fait déshériter, j'aurai à te léguer le sentiment qui me tue et qui me séparera de toi avant le temps. — ARTHUR *(à part)*... — M. DE MARSAN. Alfred, une autre fois garde-toi de me mettre sur ce chapitre. — ALFRED. Oh ! bien sûr, je ne vous en parlerai plus, car votre air me faisait peur quand vous me parliez tout à l'heure. — M. DE MARSAN

(à Arthur). Voyons, petit, chante-nous ta chanson pour nous distraire. — ARTHUR *(à part)*. O mon Dieu ! inspirez-moi. *(Il chante)*.

AIR : *et you you la Catharina.*

Et iou, iou, mon pauvre Colas,
Pourquoi donc nous faire peine ?
De grâce ne me hais pas,
En bon frère, moi je t'aime.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Pourquoi donc nous faire peine ?
Ah ! ah ! ah ! ah !
De grâce ne me hais pas.

—

M. DE MARSAN *(à part)*. Voilà une singulière chanson.

ARTHUR *(continuant)*. Depuis à peu près douze ans,
Je n'ai vu mon pauvre frère ;
Hélas ! nous nous aimions tant
Quand vivait notre bon père.
Ah ! etc. :

—

Pauvre frère, ah ! je te plains,
Repousser la main d'un frère !
Las, fais trêve à tes dédains,
Ecoute au moins ma prière.
Ah ! etc. :

M. DE MARSAN. Assez ! Qui t'a appris cette chanson? — ARTHUR. Personne, moussia. — M. DE MARSAN. Comment, personne? c'est bien étrange — ARTHUR. C'est l'historia de mon papa. — M. DE MARSAN. C'est l'histoire de ton papa ? Que fait-il ton papa? — ARTHUR. Ah ! le papa à moi, il était toujours bien trista. — M. DE MARSAN. Pourquoi? — ARTHUR. C'est ouné grande historia et peut se fare qu'elle ennuya moussia. — M. DE MARSAN. Non, non, je veux que tu me la racontes. — ARTHUR *(à part)*. Il me semble qu'il commence à être ému. — ALFRED. Dis vite, petit, j'aime tant les histoires — M. DE MARSAN *(à part)*. Ah ! il m'y fait songer. *(à Arthur)* Viens par ici, mon petit, j'aime mieux que mon fils n'entende pas cette histoire, viens dans mon cabinet. *(Il emmène Arthur)*. — ALFRED. Oh ! par exemple ! ne pas vouloir que j'entende raconter ce petit Savoyard Il faut que je sache pourquoi.

DÉNOUEMENT.

ARTHUR. *(aux Spectateurs)*. — Vous désirez savoir comment s'est passé notre entretien avec mon oncle ? Tout a été pour le mieux, les deux frères sont réconciliés. La fin de la scene dont vous avez vu le commencement, a été extrêmement touchante. S'il ne s'était pas agi d'une charade, nous l'aurions continuée devant vous. Alfred n'était qu'un prétexte dont nous nous sommes servis, pour que notre charade demeurât régulière. Voici notre dénouement : *(Il chante)*.

Air de Musaniello.

Sur la pauvre machine ronde
Les passions troublent le cœur ;
Mais savez-vous en ce bas monde,
Ce qui le plus nuit au bonheur?
C'est la haine, sombre ennemie,
Qui torture en cruel bourreau ! } *bis.*
Dieu vous préserve, dans la vie, }
De ce redoutable fléau.

A la prochaine livraison, le mot de la 1[re] Charade.